


FONDO PIZZOFALCONE







OBSERVATIONS
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR
LES COMMENTAIRES DE FOLARD
ET SUR
LA CAVALERIE

Par le Comte de BREZÉ *ci-devant Officier de Cavalerie au ſervice de S. M. le Roi de Sardaigne*

TOME SECOND.

Raſſemblés avec ſoin de rapides courſiers,
Il faut qu'ils ſoient choiſis, ainſi que vos guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux & dociles.

L'Art de la guerre Poëme Chant V.







A' TURIN CHEZ LES FRERES REYCENDS.
M D C C L X X I I.



TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME SECOND.

DES

RÉGIMENS DE CAVALERIE.

Comment on doit les former, les armer, & les dresser.

AVEC DEUX COURTS TRAITÉS

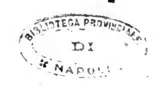
Un sur la connoissance extérieure du Cheval :

L'autre sur la mécanique du Mors.

CHAPITRE XI.

La cavalerie est indispensable dans les armées.

POur avoir d'excellente cavalerie, il faut avant tout commencer par choisir avec soin les Officiers, les soldats & les chevaux qui doivent la composer ; sans cela on n'aura jamais que la cavalerie la plus médiocre.



CHAPITRE XII.

Du choix des Officiers.

CHAPITRE XIII.

De la formation des régimens.

De la formation de l'escadron, pl. XXVI. Une fois formé, on ne doit plus y toucher; c'est-à-dire, il faut absolument que chaque soldat occupe toujours la même place dans l'escadron.

CHAPITRE XIV.

Des armes offensives & défensives de la cavalerie.

C'est une des choses les plus essentielles que de bien armer une troupe.

Quant aux armes défensives, quoique très-nécessaires aux cavaliers, il ne faut cependant pas les en surcharger.

Examen des armes offensives, où l'on cherche à déterminer quelles sont celles qui conviennent le mieux à la cavalerie.

CHAPITRE XV.

Méthode facile de bien dresser un régiment de cavalerie de nouvelle levée.

En s'y prenant comme il faut, dans huit mois & demi au plus, il doit être parfaitement bien dressé, & prêt à marcher à la guerre; cela est prouvé par un calcul démonstratif des progrès suivi de jour en jour.

TRAITÉ
DE LA CONNOISSANCE EXTÉRIEURE
DU CHEVAL.

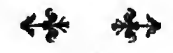
CHAPITRE I.

Du Cheval.

Combien il est indispensable de le bien examiner avant que de l'acheter pour ne point être trompé, vu qu'il est sujet à une infinité de maladies.

CHAPITRE II.

Il n'y a qu'une seule bonne façon de bien examiner un cheval pour s'assurer de ne laisser passer aucun défaut.



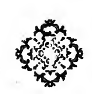
CHAPITRE III.

Des parties extérieures du cheval. Planche XXVII. XXVIII. Défauts, ou maladies qui les affectent.

Fourberies des maquignons pour les cacher aux yeux des acheteurs.

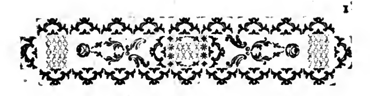
CHAPITRE IV.

Après avoir examiné les défauts qui affectent les différentes parties d'un cheval, il faut encore avoir attention à ses qualités naturelles bonnes ou mauvaises.



TRAITÉ DE LA MÉCANIQUE DU MORS,

Ou l'Art d'emboucher les Chevaux.



CHAPITRE XI.

La cavalerie eſt indiſpenſable dans les armées.

Pour avoir d'excellente cavalerie il faut, avant tout, commencer par choiſir avec ſoin les Officiers, les ſoldats & les chevaux qui doivent la compoſer; ſans cela on n'aura jamais que la cavalerie la plus médiocre.

JE crois avoir aſſez prouvé dans le précédent volume la néceſſité indiſpenſable d'avoir un nombre ſuffiſant de cavalerie dans les armées, ſoit pour tenir tête à un ennemi qui feroit fort en cette arme, & vis-à-vis duquel on ne voudroit pas ſe voir réduit à une guerre purement défenſive, toujours auſſi déſagréable que déſavantageuſe, & à laquelle il faudroit cependant ſe réſoudre ſi l'on manquoit de cavalerie

dans un pays ouvert : ſoit par les avantages que cette arme peut procurer un jour de bataille en facilitant les moyens de porter avec célérité un nombre ſupérieur de forces dans un endroit quelconque d'une ligne ennemie, afin de faire tout-à-coup un grand effort pour tâcher de la renverſer avant que l'on ait le temps d'y remédier, ſoit encore pour pourſuivre un ennemi, que l'on a battu, afin de l'empêcher, en augmentant ſon déſordre, de faire une bonne retraite, & compléter ainſi une victoire qui n'auroit été qu'ébauchée, ſi l'on avoit manqué de cavalerie : ſoit enfin pour s'en ſervir à diverſes expéditions, auxquelles cette arme ſeule peut ſuffire, & qui ſont ſouvent d'une ſi grande importance, qu'elles changent en un jour la face des affaires, de façon à donner tout-à-coup une ſupériorité décidée ſur un ennemi, que l'on n'auroit oſé regarder en face le jour précédent. Non content de toutes ces raiſons pour prouver qu'il faut avoir dans les armées (ſi l'on veut faire la guerre avec ſuccès) non ſeulement *quelque cavalerie*, comme quelques-uns ont dit, mais encore que le nombre en doit être fixé en proportion des forces que

l'on a, eu égard au pays dans lequel on doit porter la guerre, ainsi qu'à la quantité qu'en peut avoir l'ennemi, contre qui on doit la faire : j'ai fait remarquer aussi que tel a été de tout temps le sentiment des plus grands hommes de guerre (*a*). Ainsi je crois la chose suffisamment démontrée, sans qu'il faille m'arrêter davantage à porter de nouvelles preuves, ou à alleguer d'autres autorités : ce n'est sûrement pas faute de matière que je m'impose silence, elle est si ample, que je pourrois sans beaucoup de peine faire encore un gros volume, & ne pas tout dire, si l'abondance des preuves ne portoit pas souvent l'ennui avec elle. Il faut donc dire que le sentiment de ceux qui voudroient l'exclure tout-à-fait, ou bien la réduire à une très-petite quantité dans les armées, est insoutenable ; il faut ou ignorer entièrement la façon de s'en servir avec avantage, ou avoir de terribles préjugés contre cette arme pour être de ce sentiment. Monsieur Folard n'est cependant pas le seul militai-

(*a*) Xénophon, Polybe, la Noue, Montécuculi, le Maréchal de Saxe. &c. &c. &c. *Voyez les chap.* 3. 4. 5. 8. *du tom. prem.*

re de considération qui ait prétendu qu'une armée pouvoit se passer de cavalerie.

Le Prince d'Anhalt, fameux par quantité de belles actions qu'il fit, par cette rigoureuse discipline qu'il introduisit le premier dans les troupes Prussiennes, & par la belle retraite qu'il exécuta dans les plaines de la Baviére après la bataille, première d'Hocstet, en présence de la cavalerie Françoise qui n'osa jamais l'attaquer; le Prince d'Anhalt proposa, dit-on, à Frédéric premier son Maître de réformer toute sa cavalerie, & de ne plus se servir que d'infanterie; mais le Prince d'Anhalt (comme on le voit par les mémoires de Brandebourg) étoit piqué contre la cavalerie, parcequ'elle avoit très-mal fait dans diverses occasions, où lui à la tête de son infanterie avoit fait des prodiges de valeur. Ce Prince croyoit (nous dit l'illustre Auteur de ces mémoires) qu'il étoit impossible d'avoir de bonne cavalerie, & que c'étoit se commettre au hazard, que de compter sur une telle arme, pour un jour d'affaire: mais dans ce cas il me paroît que la question se réduiroit tout au plus à savoir, s'il vaut mieux n'avoir point de cavalerie, que de l'avoir mauvaise; & je

ne crois pas trop avancer que de dire, que, quand même un Prince feroit dans la trifte fituation de ne pouvoir fe procurer une bonne cavalerie, ou faute d'avoir des Officiers capables de la lui dreffer, ou faute d'avoir dans fes états des hommes propres à manier des chevaux, ou par quelqu'autre vice, dont il ignoreroit la racine, il feroit, dis-je, malgré cela encore obligé d'en entretenir; auffi Frédéric premier, malgré le fentiment du Prince d'Anhalt, malgré le peu de valeur de fa cavalerie, ne fongea jamais à la réformer (*a*), il ne paroît pas feulement qu'il l'ait diminuée, il voyoit bien qu'il étoit impoffible d'avoir une armée fans cavalerie; & ce qui doit feulement nous furprendre, c'eft que l'on ne fe foit pas appliqué dès long-temps à la rendre meilleure : enfin quoique le Prince d'Anhalt qui la commanda fouvent, l'ait toujours négligée, & fouverainement méprifée, il ne laiffa cependant pas que de s'en fervir telle qu'elle étoit, & je fuis

(*a*) Apparemment que Frédéric I. n'avoit point encore oublié la bataille de Fehrbellin gagnée fur les Suédois par le grand Electeur avec la feule cavalerie. *Voyez tom. 1, chap. IV.*

persuadé qu'il auroit été souvent très-embarrassé, s'il n'en avoit point eu du tout (a).

Maintenant que nous avons suffisamment démontré qu'il est impossible qu'une armée puisse se passer de cavalerie, il ne nous reste plus désormais qu'à traiter de la façon qu'il faut s'y prendre pour rendre cette cavalerie la meilleure possible.

Il est sûr qu'il n'est pas si aisé qu'on pourroit bien le croire de former de bonne cavalerie, & il est inutile de se flatter de pouvoir jamais parvenir à s'en procurer, si l'on n'y donne tous ses soins. On peut aisément avoir de beaux régimens, mais bons, c'est autre chose; le Roi de Prusse nous dit lui-même que son Père lui laissa de l'excellente infanterie, & de très-belle cavalerie; c'étoit un plaisir de la voir un jour de parade, de beaux hommes montés sur des chevaux très-gras, tressés avec des

(a) On n'a qu'à voir dans les mémoires de Brand. l'affaire qui se passa dans l'Isle de Rugen, entre le Prince d'Anhalt & Charles XII.; on verra combien ce Prince fut à propos se servir de six escadrons Prussiens pour prendre les Suédois en flanc *pag. 91. tom. 2. ed. in 4. à Berlin 1767.*

La cavalerie ne lui fut pas moins utile à la bataille de Kesselsdorf, qu'il gagna en 1746. *Voyez les campagnes du Roi de Prusse seconde partie edit. d'Amsterdam 1763. in 12.*

rubans de toutes ſortes de couleurs, des Officiers dont la bourſe étoit très-bien fournie; les Capitaines, nous dit-il, regardoient leurs compagnies comme autant de fermes, & c'étoit à qui les feroient rendre davantage (*a*): enfin ſi la paix eut continué, ils aimoient ſi fort la parure, qu'il nous aſſure qu'ils en feroient venus juſqu'aux mouches & au fard: mais le malheur voulut, qu'ils trouvèrent à la bataille de Molwitz dans la cavalerie Autrichienne de vieux Reîtres, qui dérangèrent un peu leur toilette: car tous ces beaux chevaux de parade ne purent tenir un moment contre cette brave cavalerie Autrichienne menée par l'intrépide Général Roémer (*b*), & il n'y fallut pas moins qu'un homme tel que le Grand Frédéric, pour remédier à un pareil malheur, & ſe procurer malgré l'entière déroute de ſa cavalerie une victoire complète (*c*).

(*a*) *Voyez mémoires de Brand. tom.* 2. *pag.* 208. *edit. in* 4.

(*b*) La mort de ce Général, qui fut tué dans la ſeconde attaque, fut un événement des plus heureux pour les Pruſſiens.

(*c*) *Voyez mémoir. pour ſervir à l'hiſt. de Fréd. le Grand tom.* 1. *chap.* 3. *pag.* 59. *ed. d'Amſt.* 1760. *in* 12.

Veut-on donc avoir d'excellente cavalerie? Il faut commencer avant toutes choſes par choiſir les Officiers, les ſoldats & les chevaux qui doivent la compoſer, ſans cela on ſe tourmente en vain, l'on n'aura jamais que la cavalerie la plus médiocre.



CHAPITRE XII.

DU CHOIX DES OFFICIERS.

Nul jeune homme ne doit être admis dans la cavalerie, s'il n'a auparavant appris à monter à cheval.

Qualités naturelles requiſes pour être bon Officier de cavalerie.

LE choix des Officiers qui doivent être placés dans la cavalerie eſt ſans doute une des choſes les plus importantes, & à laquelle un Général en chef doit apporter la plus ſcrupuleuſe attention.

Nul jeune homme, fut-il même le fils d'un Prince, ne doit être admis dans la cavalerie s'il n'a auparavant appris à monter à cheval, première & indiſpenſable qualité de tout gentil-homme, qui ſe voue au ſervice dans la cavalerie; il ne faut pas dire qu'il apprendra & qu'avec le temps il ſe formera, non, il doit pour être accepté être déjà tout fait, & déja dans le cas d'enſeigner à monter à cheval aux ca-

valiers à la tête desquels il doit être placé : il faut de plus qu'il soit leste & hardi jusqu'à la témérité. Mr. de Saxe nous dit, qu'il se trouve des momens à la guerre, où un Officier de cavalerie doit attaquer avec tant de hardiesse, que les seuls sages ne valent rien dans ces occasions : il est sûr qu'un Officier de cavalerie ne doit rien craindre que l'éparpillement, & la désunion de son escadron ; d'ailleurs fut-il réduit à un tiers de son monde, pourvû que les cavaliers se tiennent bien serrés ensemble, une fois qu'il est en branle, il doit attaquer le premier tout ce qui se présente à lui.

Il est encore de toute nécessité qu'un Officier de cavalerie ait une vue excellente, sans cela n'en attendez rien de hardi ; un Commandant d'escadron, qui aura la vue basse, comment se décidera-t-il dans l'instant à attaquer avec audace son ennemi ? Il peut se rencontrer des occasions, où il ne sera pas seulement dans le cas de connoître, si une troupe, qui se présente à cinquante pas de lui, est amie ou ennemie. Comment saura-t-il au besoin prendre un détour, traverser un bois, gravir une hauteur, passer une rivière, pour ga-

gner leſtement les flancs, ou les derrières d'une armée, & cependant voilà ce qu'il faut qu'un Officier de cavalerie ſoit toujours prêt à exécuter avec promptitude.

Un Officier qui n'y verra pas bien attaquera rarement avec avantage, & avancera toujours avec crainte, ou s'il eſt doué d'un courage extraordinaire, il s'enfournera ſûrement dans quelques mauvais pas, d'où il ne ſe tirera que très-difficilement, outre qu'il riſquera d'être abandonné de ſa troupe qui voyant plus clairement que lui, connoîtra le péril certain, où ſon Commandant l'expoſe, faute de pouvoir juger du terrain qu'il doit parcourir, du nombre ou de la diſpoſition des ennemis qu'il doit attaquer.

Combien de grands hommes le défaut d'une courte vue n'a-t-il pas fait périr? Combien de batailles qui ont été perdues auroient été gagnées, ſi le Général en chef, ou bien ſeulement un ſimple Commandant d'un corps, y avoit vu plus clairement? Que d'occaſions heureuſes auront été perdues pour n'avoir pas été ſaiſies à temps par des Officiers, à qui la nature avoit refuſé une bonne vue? On ſait qu'il en couta la vie à Caſſius à la bataille de Philip-

pe pour avoir pris un corps, qui avançoit à ſon ſecours pour une troupe ennemie (*a*). Le Maréchal de Tallard perdit la bataille ſeconde d'Hocſtet, parcequ'il prit un corps ennemi pour une troupe des ſiens (*b*). L'imperfection d'un ſens ſi néceſſaire à un militaire fut encore la cauſe que Guſtave Adolphe qui avoit d'ailleurs toutes les qualités qui font les grands guerriers, fut ſouvent bleſſé, & finit enfin par perdre la vie à la bataille de Lutzen (*c*).

Mais, me dira-t-on, ce Caſſius, ce Gu-

(*a*) Caſſius après ſa défaite voyant avancer une troupe que Brutus envoyoit à ſon ſecours, comme il avoit la vue extrêmement baſſe, crut que c'étoit un corps des ennemis, ſi bien que de crainte de tomber vif entre leurs mains, il ſe donna la mort. *Voyez Plut. vie de Brutus.*

(*b*) Le Maréchal de Tallard courant pour rallier quelques eſcadrons, la foibleſſe de ſa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de ſes troupes; il fut fait priſonnier, & mené au Général Anglois. *Voyez Eſſai ſur l'hiſt. générale tom.* 5. *pag.* 311. *ed. de Geneve* 1756.

(*c*) Ce grand Roi fut bleſſé ſous Dantzig: enſuite à peine gueri il le fut encore dans une affaire contre les Polonois. Ce Prince s'avança un peu trop pour reconnoître avec ſa lunette d'approche un poſte, & là il fut atteint d'un coup de mouſquet à l'épaule droite à deux doigts de la gorge: enfin à la bataille de Lutzen emporté par ſon courage il ſe jeta ſur des eſcadrons Impériaux, qui venoient à lui, ſans s'aperçevoir qu'il n'étoit ſuivi que de deux Officiers, & de quelques domeſtiques; il crut, nous dit l'hiſtorien de ſa vie, que le régiment de Steimboch

ſtave Adolphe, que vous venez de nous citer, ont cependant été, malgré la foibleſſe de leur vue, de très-grands Généraux; je le ſais, & je les ai cités exprès pour donner ici matière à une petite réflexion: c'eſt qu'un Général habile, quand même il auroit la vue foible, cela ne l'empêchera pas de former une excellente diſpoſition pour un jour de combat, ſi bien que ſe trouvant vis-à-vis d'un ignorant, ou d'un moins habile que lui, eût-il autant d'yeux que l'Argus de la fable, il ne laiſſera pas que de le battre. En veut-on un exemple? On le trouve dans l'hiſtoire de l'Empire, en la perſonne de Ziska, qui après avoir même perdu les deux yeux, commanda toujours l'armée des Huſſites, & battit pluſieurs fois encore les troupes de Sigiſmond (*a*).

---

le ſuivoit de près: cette mépriſe fut la cauſe de la mort de ce grand Guerrier. *Hiſt. de Guſt. Ad. par Mr. Arkenholtz Amſt.* 4. *vol. in* 12. 1764.

(*a*) " Ziska (dit le Pere Barre) auſſi fameux par " ſes cruautés eut cela de commun avec les deux plus " grands Capitaines de l'antiquité, Annibal, & Sertorius, qu'il fut borgne comme eux: mais il les ſurpaſſa en valeur, même après avoir perdu l'œil qui lui " reſtoit. Il commanda toujours ſes troupes, & gagna " pluſieurs batailles. *Hiſt. générale d'Allemagne tom.* 7. *pag.* 275. *ed. de Paris in* 4. 1748.

Mais tout ceci prouve ſeulement la différence qu'il faut mettre entre un Général en chef & un Officier particulier, ou un Commandant d'un corps, le premier ne doit agir que de tête, & pourvu que cette tête ſoit bonne, il peut faire d'excellentes diſpoſitions, & envoyer des ordres en conſéquence, & ſi l'occaſion ſe préſente de devoir payer de ſa perſonne, il peut par ſa préſence ſeule encourager ſes troupes, ſans qu'il ſoit ſeulement beſoin de tirer l'épée du fourreau (a); mais un Colonel de cavalerie, un Commandant d'eſcadron, c'eſt autre choſe, il faut qu'il agiſſe individuel-

(a) Je ne vois point d'inconvénient qu'un Général placé au centre de ſon armée, d'où il envoit ſes ordres à droite & à gauche, ſe ſerve d'une lorgnette. Les armées d'aujourd'hui préſentent quelquefois un front d'une ſi grande étendue que les yeux les plus perçans ne pourroient jamais ſuffire pour voir d'une aile à l'autre; d'ailleurs un Général habile aura ſi bien étudié ſon ordre de bataille, & l'aura ſi bien combiné avec le terrain, où l'action doit ſe paſſer, qu'au moindre déſordre il ſaura d'abord le remède qu'il y doit apporter, même ſans y voir : comme il aura prévû à tout, & qu'il ſaura où ſes reſerves ſont placées, il n'a pas beſoin de ſe bouger, il eſt à préſumer auſſi qu'il aura inſtruit ſes Généraux ſubalternes, de façon que ſes ordres ſuffiront pour faire avancer un corps, doubler un autre, replier une aile. Enfin fut-il auſſi aveugle que Ziska il battra ſon ennemi, s'il eſt plus ignorant, ou qu'il ait des troupes moins bonnes que lui.

lement de sa propre personne, qu'il attaque, qu'il perce, qu'il renverse, & pour cela il faut qu'il puisse voir & juger dans un clin d'œil de toutes les différentes situations qui, comme on sait, changent à tous les instans, pour profiter des moindres avantages qu'il pourra se donner sur l'ennemi (*a*) : en conséquence de cela, je ne vois point de qualités plus essentielles pour un Officier de cavalerie, (après celle de savoir monter à cheval) que d'avoir une bonne vue. Si donc le choix des Officiers est le premier pas qu'il faut faire pour se procurer une cavalerie invincible, il me paroît, comme je l'ai déjà dit, que l'on ne sauroit apporter trop d'attention dans un choix, d'où dépend tout le reste; à cet effet il faudroit par exemple, que tout jeune homme, qui souhaiteroit d'avoir de l'emploi dans la cavalerie, & qui d'ailleurs auroit les qualités requises à y prétendre, se présentât au Général Inspecteur, lequel après avoir un peu examiné sa figure, lui demanderoit avant toute chose, s'il a appris à monter à cheval, combien de temps, & sous quel maître : à défaut de

(*a*) *Voyez tom. prem. chap.* 8.

quoi, il n'y a plus d'autre queſtion à faire, s'il dit avoir appris, alors l'Inſpecteur lui feroit encore quelques queſtions, & conformément à ce qu'il en ſeroit ſatisfait il le coucheroit ſur la liſte pour être propoſé au Miniſtre avec quantité d'autres ſujets qui auroient été admis au même titre; le Miniſtre examineroit cette liſte, la garderoit, & enſuite des ordres, qu'il recevroit du Souverain pour le remplacement des poſtes vacans, il marqueroit les ſujets qu'il a deſtiné pour les remplir, en ordonnant cependant au Général de la cavalerie avant que de leur expédier le brevet de prendre un jour pour les voir monter à cheval; enſuite de cet ordre le Général aſſigneroit toute cette jeuneſſe pour un tel jour dans un poſte marqué, & ce ſeroit dans cette eſpéce de champ de Mars, où l'Inſpecteur homme intelligent, & n'ayant d'autres vues que l'intérêt du ſervice décideroit en dernier reſſort du dégré de capacité d'un chacun. Voilà l'unique moyen pour s'aſſurer de ne point ſe tromper dans un choix de cette conſéquence. Paſſons aux ſoldats.

Choix

Choix des Cavaliers.

LEs Romains choiſiſſoient, pour former leur cavalerie, la jeuneſſe la plus diſtinguée de Rome (*a*); les Grecs prenoient dans les premières claſſes de leurs citoyens les gens deſtinés pour combattre à cheval (*b*). Philippe père d'Alexandre forma ſes eſcadrons tant vantés & ſi connus par leurs belles actions, de la jeuneſſe la mieux née & la plus conſidérée de ſes états, on les appelloit *les amis du Roi*; on ſait encore ce qu'étoit la gendarmerie anciennement: avec tout cela je ne veux pas dire qu'il ſoit poſſible d'avoir aujourd'hui une cavalerie auſſi bien compoſée que celle, que je viens de citer, non, mais cela devroit faire entendre qu'il

(*a*) " Romulus (dit l'Auteur de l'hiſtoire critique du gouvernement Romain pag. 339. d'après Denys.) Romulus ſentant la néceſſité d'un corps de cavalerie, en " forma trois centuries, qu'il compoſa de la principale " nobleſſe. Tarquin l'ancien les doubla, & Servius les " augmenta juſqu'à dix-huit, qu'il plaça à la tête de ſa " première claſſe. Ces guerriers eurent ſucceſſivement " les noms de célèrs, de fléxumènes & de troſſules, & " combattoient à pied & à cheval ſuivant les occurrences". Denys ajoute encore: *C'étoit à eux, pour l'ordinaire, qu'on devoit le gain de la victoire. Den. d'Halic. antiquit. Rom. liv. 2. pag.* 110. *ed. in* 4. *Paris* 1722.

(*b*) *Voyez Plutarque vie de Solon.*

faudroit au moins avoir attention à bien choisir les sujets que l'on accepte dans les régimens de cavalerie: ne feroit-il pas bien, par exemple, d'en exclure tous ces gens sans aveu, que l'on ne sait souvent pas seulement d'où ils viennent, & que leur taille seule fait accepter, comme aussi tous les nationaux mêmes, qui ne possèdent absolument rien?

La cavalerie pour être bonne doit être composée de gens sûrs; ce devroit être une chose inouie, que d'entendre dire qu'un cavalier ait déserté; je sai bien que c'est la difficulté de faire des recrues qui fait que les Capitaines acceptent tout venant, pourvu qu'il ait la taille requise, on n'en demande pas davantage, mais en ordonnant aux Capitaines de n'accepter dans leurs compagnies que des gens connus & qui possèdent quelque chose; ne pourroit-on pas leur faciliter les moyens de se procurer de tels sujets? Ce n'est pas à moi à suggérer ces moyens, ils sont bien faciles à imaginer. Je me contenterai de faire remarquer simplement le profit qui en reviendroit à l'état & au Prince.

1.° Trente escadrons composés tous de gens choisis & sûrs, en vaudroient soixan-

te d'autres, & voilà déjà un grand article pour l'économique (*a*).

2.° Des régimens ſi bien compoſés ne ſe fondroient pas, comme il arrive ordinairement qu'à la fin d'une campagne on les voit réduits à la moitié, ou tout au plus aux deux tiers, ceux encore qui ſont le mieux en état. La déſertion & la miſère, deux monſtres qui minent ſans ceſſe les troupes, ne ſeroient plus à craindre pour ces corps.

Des gens, qui ont quelque choſe chez eux, & qui ſont ſûrs d'être bien acueillis de leur parens au retour de la campagne, ne penſeront guère à déſerter. La miſère ne les détruira pas non plus, car ce ſeront des gens bien étoffés, & tels que doivent être de bons cavaliers, ſur leſquels on doit beaucoup compter, & que l'on pourra aventurer en toutes ſortes d'occaſions ſans riſque de les perdre, car on ne perdra abſolument que ceux qui donneront leur vie en combattant vaillamment contre les ennemis: de cette façon on voit bien que l'on au-

(*a*) Il n'y a qu'une ſeule bonne façon d'économiſer en fait de troupes, c'eſt de faire en ſorte que la bonté ſupplée au nombre.

ra toujours une cavalerie bien composée & en état de service, pour peu qu'on ait soin de faire dresser par des Officiers capables les recrues que l'on aura faites, pour les distribuer ensuite toutes dressées aux régimens qui en auront besoin en rentrant en campagne ; de telles recrues bien dressées n'auront pas passé quinze jours dans leurs corps que ce seront des cavaliers tout faits : au lieu que les régimens sortent ordinairement en campagne avec un grand nombre de recrues qu'ils n'ont pas eu le temps de dresser, cela n'y fait rien, on les commande comme si c'étoient de vieux cavaliers, on les fait monter à cheval, tandis qu'elles ne savent pas seulement tenir la bride à la main. Et voilà une autre raison de destruction, & du peu de service que l'on tire communément de la cavalerie en temps de guerre. Tout cela cependant est bien aisé à réparer (a).

(a) En temps de guerre il est d'une nécessité indispensable, tant pour le bien du service, que pour l'utilité économique, d'avoir des Officiers qui soient capables de dresser les recrues que l'on fait pour la cavalerie, bien & vîte, afin de pouvoir compléter les régimens au retour de la campagne avec de bons soldats, & non avec des recrues ignorantes qui ne font qu'embarasser, mettre du désordre dans les escadrons, & qui se fondent comme la glace au soleil.

Venons aux qualités naturelles requifes au cavalier. L'on aime affez communément dans les régimens de cavalerie outre la taille avantageufe, à avoir encore de groffes trognes, comme l'on dit, & de gros ventres; mais ce qui fait de beaux cavaliers de parade, ne fait pas toujours des foldats de fervice. Tous les hommes aux cuiffes rondes, s'il étoit poffible, devroient être exclus de la cavalerie, car ils ne font jamais bien à cheval, & fouvent tel homme, qui feroit très-propre pour faire un bel & bon grenadier, ne feroit qu'un mauvais foldat pour combattre à cheval.

Je ne parle point des gros ventres, ceux-là ne font bons ni à pied ni à cheval; je les ai cependant vu rechercher, & je n'ai pas fu pourquoi, car ils ne peuvent jamais monter ni defcendre de cheval qu'avec beaucoup de peine. Un cavalier doit être d'une taille avantageufe & dégagée, avec une cuiffe plate & un corps fouple. J'ai toujours vu tant parmi les Officiers, que parmi les foldats, que ceux qui étoient le mieux à cheval avoient ces qualités, & c'eft une chofe, de laquelle tout Officier de cavalerie peut aifément fe convaincre: mais voici, j'ai fous ma main deux autorités refpectables,

l'une eſt du Maréchal de Saxe, qui à l'article de la cavalerie dit : *qu'il faut pour la cavalerie des hommes choiſis de cinq pieds ſix à ſept pouces, élancés & point ventrus* (*a*) : & l'autre eſt du Chevalier Melzo Lieutenant Général de cavalerie au ſervice de S. M. Catholique, qui nous dit auſſi : *non è neceſſario, che il ſoldato a cavallo ſia tanto robuſto, come il fante, ma ben deve quello eſſere più diſinvolto, e più agile di vita, che queſto* (*b*). Il eſt à remarquer encore, que tant l'un que l'autre veulent donner à leurs cavaliers des armes défenſives, comme on peut le voir dans leurs ouvrages. Je ne relève cela que pour faire remarquer qu'il n'eſt pas néceſſaire (comme quelques Officiers de cavalerie le penſent) que les cavaliers ſoient bien épais pour porter une cuiraſſe. Bien loin de là les plus déliés ſeront beaucoup plus propres à ſe charger d'armes défenſives, que ces groſſes maſſes de chair qui ne peuvent ſe remuer ; car ce qui accoutume le ſoldat à porter ſans peine ces ſortes d'armures ſi

(*a*) *Mémoir. ſur l'art. de la guerre chap. 3. pag. 42.*
(*b*) *Regole militari ſopra il governo della cavalleria di Fr. Lod. Melzo lib. 1. cap. 2. pag. 3.*

néceſſaires, c'eſt l'exercice & la fatigue qui les endurcit au travail, & qui les rend robuſtes & forts.

Choix des chevaux.

A Quoi ſerviroit d'avoir des Officiers habiles & des ſoldats choiſis, ſi après cela on montoit de ſi braves gens ſur de mauvais chevaux ? Je crois que l'on conviendra aiſément qu'il eſt de toute néceſſité que ce choix ſoit auſſi diligenté que les autres deux, dont nous venons de parler. Quant à la façon dont il faut s'y prendre pour viſiter un cheval en connoiſſeur, & pour s'aſſurer de n'être pas trompé en l'achetant, ce n'eſt point ici ſa place (*a*) ; je parlerai ſimplement & en général des qualités requiſes à tout cheval deſtiné pour être la monture d'un cavalier ; & je ne puis mieux faire que de commencer par m'appuyer de l'autorité de Mr. le Maréchal de Saxe, que perſonne, je crois, ne récuſera. *La cavalerie*, dit-il, *doit être montée ſur des chevaux forts & épais : les chevaux Allemands ſont les meilleurs, ils ne doivent ja-*

(*a*) *Voyez ci-après le traité de la connoiſſance extérieure du cheval.*

mais être au dessous de cinq pieds deux pouces (a). Sans nous en dire davantage, Mr. de Saxe nous fait assez sentir par ces deux mots, *forts & épais*, que toute la force de la cavalerie consiste dans le choc; or il est sûr que de grands chevaux *forts & épais*, comme dit ce Général, sont très-propres pour le heurt. On sait que par les loix mécaniques du choc, deux corps poussés l'un contre l'autre avec une vîtesse égale, mais dont l'un n'auroit que trois parties de matière & l'autre quatre, le plus gros renverseroit le plus petit, & si l'on vouloit rendre leur choc égal, il faudroit donner au plus petit quatre dégrés de vîtesse, tandis que le plus grand n'en conserveroit que trois.

Ainsi l'on peut conclure de là que, de deux escadrons qui marchent l'un contre l'autre pour se charger, celui qui sera monté sur des chevaux plus forts, & qui ira avec une plus grande vélocité, renversera sûrement l'autre.

Mais il faut encore ajouter ici une chose très-essentielle pour ce qui regarde le choc de ces escadrons; c'est que celui des

(a) *Mémoir. sur l'art de la guerre chap. 3. pag. 42.*

deux, dont les cavaliers ſe tiéndront le mieux ſerrés au centre au moment du choc aura un très-grand avantage ſur l'autre.

Revenons aux chevaux. Le cheval du cavalier doit donc être d'une taille avantageuſe & d'une conſtitution robuſte, & les Officiers de cavalerie qui ſont allés imaginer qu'il faut que les chevaux des cavaliers ſoient légers, & qu'ils ayent des jambes fines, ignorent les premiers principes de leur métier, & ce qui me fache davantage, c'eſt les raiſons qu'ils apportent; car ils vous diſent très-bien que les chevaux fins aux jambes minces ſont plus propres pour les évolutions (*a*); mais, Meſſieurs, je leur répondrai, il ne s'agit point d'évolutions en préſence de l'ennemi, vous aurez tout au plus beſoin de quelque quart de caracole, ou quelque mouvement de biais pour vous mettre en bataille; voilà tout, car une fois que le ſignal de l'attaque ſera donné, il faut vous jeter en ligne droite ſur les eſcadrons ennemis, comme le faucon ſe jette ſur ſa proye du haut

(*a*) Mr. de Saxe parlant de la cavalerie dit: *ſes mouvemens doivent être ſimples & ſolides; on ne doit jamais lui rien apprendre qui viſe à la légéreté*, Chap. 3. pag. 41.

des airs (*a*), & je vous réponds bien qu'en agissant ainsi vous les renverserez en moins de temps que vous n'en mettrez à parcourir l'espace qui vous sépare d'eux. La cavalerie ennemie culbutée, comme ce n'est pas votre métier de la poursuivre (*b*), vous n'aurez alors qu'un quart de caracole à faire pour tomber sur le flanc de l'infanterie, que vous renverserez de même d'un bout à l'autre, si vous agissez avec force, & que vos escadrons se tiennent bien serrés ensemble.

Après avoir eu égard à la taille; & à la constitution des chevaux que vous choisirez pour monter vos cavaliers, il n'est pas moins nécessaire de faire attention aux bouches, que je ne distingue, eu égard aux chevaux de troupe qu'en trois espèces, en bouches trop sensibles, en bouches fortes ou pesantes, & en bonnes bouches (*c*): les chevaux qui ont la bouche trop sensible, ne sont point du tout propres pour y monter des cavaliers, parcequ'ils font souvent naître de fâcheux inconvéniens; d'abord ils

(*a*) *Voyez chap. 6. tom. 1.*
(*b*) C'est l'affaire des petites troupes.
(*c*) *Voyez ci-après le traité de la mécanique du mors.*

ne ſont jamais tranquilles dans leur rang, battent continuellement à la main, ſe jettent tantôt à droite & tantôt à gauche, de façon que deux ou trois de ces chevaux ſuffiſent, pour déranger tout un eſcadron: car ſi on les met au premier rang & que les cavaliers qui les montent veuillent les retenir pour ne point leur laiſſer dépaſſer les autres, ils ſe dreſſent, & ſouvent ils ſe cabrent; ſi pour obvier à cet inconvénient on les place aux autres rangs de derrière, alors ſi en ſe ſerrant ſur les premiers ils viennent à heurter du mors ſur les croupes des chevaux, qui les précèdent, les voilà encore en l'air, & l'inconvénient eſt d'autant plus grand, qu'étant très-ſerrés, ils ne peuvent manquer de tomber ſur les croupes des chevaux, qui ſont devant eux, & la déſunion de l'eſcadron s'enſuit; ſi on fait mettre pied à terre à la troupe, c'eſt alors qu'ils font un beau tapage, car au moindre coup de bride qu'ils eſſuyent, ils caſſent les plates longes ou bien les rênes des brides qui les tiennent attachés enſemble, & mettent tout en confuſion. Voici d'autres inconvéniens encore: c'eſt quand on a à paſſer une rivière que l'on ne peut point guéer, &

que l'on eſt obligé de paſſer ſur des radeaux ou ſur de petits bateaux ; ſi l'on n'a point la précaution de les faire paſſer à part, un ſeul de ces chevaux ſuffira pour faire précipiter les autres dans la rivière.

Et voilà en partie les raiſons pour leſquelles il faut abſolument exclure de la cavalerie les chevaux qui ont des bouches trop ſenſibles. Quant à ceux qui ont des bouches trop fortes ou trop peſantes, bien que ces ſortes de chevaux ſoient bien loin d'être auſſi incommodes que ceux, dont nous venons de parler ; il faudroit cependant en exclure au moins ceux qui ont les barres trop rondes & trop charnues, & ceux encore qui ont des barbes trop épaiſſes & chargées de longs poils ; car, quoique je convienne qu'il eſt plus facile de remédier aux inconvéniens d'une bouche trop forte, qu'à ceux d'une bouche trop fine, un cavalier eſt cependant toujours aſſez mal monté, quand il ſe trouve avoir à manier un cheval qui a une bouche ſi déſagréable.

Ainſi donc les qualités eſſentiellement requiſes à tout cheval deſtiné à être la monture d'un cavalier, doivent être. 1.º La vigueur & la ſanté dans tous ſes membres.

2.° Une taille avantageuſe qui ne ſoit jamais au deſſous de cinq pieds deux pouces, dumoins quant à ceux du premier rang. 3.° Une bonne bouche. Et comme rien n'eſt plus aiſé que de ſe procurer de tels chevaux, il n'y a qu'à recommander aux Officiers, qui ſeront deſtinés pour les remontes de leur corps, de refuſer abſolument tout cheval qui n'aura pas ces qualités ; & ſi malgré l'attention de l'Officier qui fait l'emplète il s'en gliſſe quelques-uns, il vaut mieux les réformer tout de ſuite ; le régiment ou bien les Capitaines, ſuppoſé que les chevaux ſoient à leur compte, n'y perdront rien, car, lorſque l'on achete pluſieurs chevaux à la fois, on les a toujours à meilleur marché, de façon qu'on tirera toujours de tels chevaux, ſi on les réforme tout de ſuite, le prix qu'on les aura payés.

CHAPITRE XIII.

DE LA FORMATION DES REGIMENS.

Ils doivent être composés par escadrons, & non par compagnies.

On le prouve par les avantages que les premiers ont sur les derniers.

Sommaire abrégé des devoirs de chaque Officier en particulier, Bas-Officiers & soldats.

LEs régimens de cavalerie sont ordinairement composés d'un certain nombre de compagnies : de ces compagnies, selon qu'elles sont plus ou moins fortes, on en assemble deux ou trois & jusqu'à quatre, pour en former un escadron ; je voudrois bien savoir pourquoi ne pas former tout de suite les régimens d'un certain nombre d'escadrons (*a*), sans commencer à établir

(*a*) Cette méthode a déjà été adoptée par quelques nations, mais elle devroit être généralement reçue, & elle le sera sans doute, quand tout le monde se sera apperçu de ses avantages.

des compagnies, & de ces compagnies faire des escadrons; si on adoptoit cette méthode, on éviteroit bien des inconvéniens. 1.° Un escadron composé de plusieurs compagnies (*a*), il y a autant de Capitaines que de compagnies, & tous ces grades égaux sont d'un inconvénient très-grand. Il ne faut dans un petit corps, comme dans un grand, pour qu'il aille bien, qu' un seul chef, qui n'ait rien à partager de son autorité avec d'autres égaux. 2.° Quand les escadrons sont formés de plusieurs compagnies, comme c'est selon leur ancienneté qu'on les range, un seul Capitaine qui vient à manquer cause un remuement dans tous les escadrons, qui ne porte assûrément aucun avantage au bon ordre qui doit regner en eux, & sans lequel cependant ils ne feront jamais rien qui vaille. 3.° N'est-il pas bien juste de conserver le souvenir des belles actions faites par les différens corps, grands ou petits n'importe? N'est-ce pas là, la bonne façon de les voir multiplier à l'infini? Je suis persuadé que

(*a*) Autrefois en France un escadron étoit composé de quatre compagnies. *Voyez Serv. Ordin.*, *& Journ. de la cavalerie par Mr. Lecoqmadeleine pag. 16. ed. de Paris* 1719.

tout le monde conviendra de cela : cependant voilà ce qu'un escadron composé de diverses compagnies ne peut point espérer; il pourroit faire des prodiges de valeur pendant toute une campagne, la campagne d'après, ou peut-être dans deux jours de là, cet escadron sera détruit, parcequ'un Capitaine aura remué ; l'on sépare ces braves gens, que l'intérêt de leur gloire auroit portés à toujours mieux faire, si on les eut laissé tous ensemble. Voilà des avantages très-grands du côté des régimens rangés par escadrons, & c'est ensuite de tous ces avantages, je pense, que l'on ne pourra guère me disputer, que je forme mon régiment par escadrons : j'ajouterai encore quelqu'autre établissement très-nécessaire pour rendre ce régiment le meilleur possible.

Etat

Etat d'un régiment de cinq escadrons sur le pied de guerre.

L'Etat major sera composé de
1. Colonel.
1. Lieutenant-Colonel.
1. Major.
1. Aide-Major.
1 Garçon-Major.
1. Quartier-Maître.
1. Aumonier.
1. Chirurgien-Major.
1. Médecin des chevaux.
1. Brigadier-Major.
1. Timbalier.
1. Prévôt.
1. Garçon du Prévôt.
1. Boucher.

Total . . 14.

Officiers.

5. Capitaines commandans les escadrons.
5. Capitaines en second.
10. Lieutenans.
5. Cornettes.
10. Sous-Lieutenans.

Total. . . 35.

Bas-Officiers.

5. Maréchaux des Logis pour l'économique & pour le détail du service de l'escadron.
5. Maréchaux des Logis Ecuyers pour apprendre à monter à cheval aux cavaliers, & pour avoir l'œil sur les chevaux.
5. Maréchaux des Logis surnuméraires (*a*).

(*a*) Les Maréchaux des Logis surnuméraires ne doivent point être brevetés, & ne doivent être regardés que comme des sujets, dont on essaye les talens; ainsi ils ne doivent avoir aucunes prétentions, ni l'ancienneté ne doit rien décider entr'eux pour leur avancement. La valeur, l'intelligence, les bonnes mœurs, voilà quels doivent être leurs droits pour parvenir. On ne les fera

5. Brigadiers Sous-Ecuyers.
60. Autres Brigadiers pour le service des escadrons.
10. Trompettes.
5. Maréchaux ferrans.
5. Garçons-Maréchaux.
5. Selliers.
5. Vivandiers.
650. Cavaliers.
30. Cavaliers surnuméraires à pied.

Total tout compris n. . 839.

757. Chevaux.

donc recevoir qu'à la tête de leur escadron, on leur donnera cependant quelque distinction dans leur habillement, & une paye un peu plus forte, que celle des Brigadiers; ils monteront un cheval de l'escadron, & feront le même service que les autres Maréchaux des Logis.

DES OFFICIERS.

Du Colonel.

UN régiment eſt une machine très-compoſée, le Colonel eſt le machiniſte, qui doit ſans ceſſe avoir les yeux ouverts ſur toutes les parties qui la compoſent, afin que rien ne ſe dérange. Le reſſort principal ou le pivot, ſur lequel toute la machine doit rouler, c'eſt la diſcipline; pour établir une bonne diſcipline, il faut de la rigueur; voilà l'outil le plus propre pour former, maintenir ou corriger la machine dans ſes moindres dérangemens. Un Colonel, dit-on, doit être poli vis-à-vis les Officiers, aſſûrément, & quel eſt l'homme, qui ayant reçu une certaine éducation puiſſe ſe croire diſpenſé d'une ſi belle qualité? Mais avec beaucoup de politeſſe & d'égards pour ſes Officiers, un Colonel doit être juſte & ſévère : il doit, proportion gardée, punir les plus petites fautes, comme les plus grandes; c'eſt-à-dire il n'en doit jamais pardonner aucune.

Il y a des Colonels, qui ſont ſi bonnes gens, que tout le monde ſe mêle de leur

donner des conſeils ; alors tout va comme il plait à Dieu.

Il y en a d'autres, qui ne ſauroient reprendre la moindre choſe, ſans crier & piailler de façon à étourdir tout le monde. Mais outre que cela eſt très-indécent de leur part, rien ne révolte tant les Officiers, que cette façon d'agir avec eux : quand on doit reprendre un Officier, il faut lui faire ſentir ſon tort, & puis le châtier s'il le mérite ; mais il ne faut jamais s'emporter contre lui, autrement on riſque de perdre les meilleurs Officiers ; & perdre un Officier ce n'eſt pas le corriger.

Diſons encore deux mots de ces Commandans de corps, qui ne ſavent jamais donner le moindre ordre ſans faire écrire des pages entières ; ces pauvres eſprits ſe trouvent à la fin de l'année avoir enfanté des volumes d'inepties, qui ne valent pas l'encre que l'on y a employée. Il eſt encore à remarquer que ces grands donneurs d'ordres ſont préciſément ceux, qui ne font jamais rien obſerver, pas même ce qui eſt le plus eſſentiel pour le bon ordre du régiment ; & comme ces bons Commandans ſont ordinairement très-longs dans toutes leurs affaires, ils mettent ſouvent des heu-

res entières pour ranger leur régiment en bataille; s'ils étoient capables de se corriger, je leur dirois: Eh Messieurs donnez moins d'ordres, mais faites exécuter à la lettre ce que vous ordonnez, écrivez moins, mais soyez plus attentifs à ce que personne ne s'écarte de son devoir, faites bien exercer votre régiment, & surtout, étant sous les armes, que nul Officier ni soldat n'ose ouvrir la bouche devant vous, & dans peu de minutes votre régiment sera rangé & prêt à combattre s'il le faut; écoutez, si vous êtes dignes que l'on vous donne pour exemple le héros du siècle. Le Roi de Prusse dans quattre lignes donne ses ordres à toute une armée, & dans sept minutes il range soixante-mille hommes en bataille, & marche déjà à l'ennemi (a).

(a) Voici, dit-on, l'ordre donné par ce grand Roi, la veille de la bataille de Leûthen à ses troupes: Demain à telle heure l'armée prendra les armes pour marcher aux ennemis, les attaquer & les battre.

Du Lieutenant-Colonel.

LE Lieutenant Colonel eſt le ſecond Officier du régiment, c'eſt lui qui eſt chargé de le commander en l'abſence du Colonel. Le premier devoir de cet Officier eſt de ſe conformer en tout à la volonté de ſon chef; on ſait d'ailleurs quelles ſont ſes prérogatives, & ſon poſte à la tête du régiment, & quel eſt ſon devoir quand le Colonel eſt préſent, ainſi je ne m'arreterai point là-deſſus: il eſt cependant bon, je crois, de ne pas oublier ici une petite réflexion, c'eſt que rien n'eſt plus bas; rien n'eſt plus indigne pour des braves militaires que l'honneur & le bien du ſervice ſeuls doivent faire agir, que de voir quelquefois certains Lieutenans-Colonels contrecarrer ſourdement, & faire, comme l'on dit, parti contre leur chef.

Je ſais bien qu'un Colonel, qui eſt ferme, & qui ſait ſon métier, s'embaraſſe fort peu de tout cela: il commence par payer d'exemple, & fait faire enſuite à chacun ſon devoir.

Mais des Colonels fermes, intelligents & déſintéreſſés s'en trouve-t-il beaucoup? Je ne veux pas dire ce que Boileau diſoit

des femmes de Paris: mais enfin, s'il y a des Colonels, qui ne le ſont que par ce qu'ils ont acheté un régiment, ou parceque le hazard les a pouſſés juſque-là, ces Meſſieurs peuvent très-bien n'être pas tout-à-fait propres à commander un régiment; mais cela n'autoriſe pas non plus un Lieutenant-Colonel à faire des menées, pour ſe rendre néceſſaire, non; un Lieutenant-Colonel qui eſt honnête homme & qui aime le bien du ſervice, doit dans ce cas aider de ſes bons conſeils ſon Colonel. Il doit lui faire remarquer ce qui peut être avantageux ou nuiſible pour le bon ordre de ſon régiment, mais il doit faire cela d'une manière aiſée & avec toute la prudence poſſible. Il faut ſurtout qu'il ne ſe donne pas l'air d'en ſavoir plus que lui, car ce ſeroit le moyen de tout gâter. Il ne doit cependant pas non plus le flatter mal à propos, mais (ſans s'écarter du reſpect qu'il lui doit) lui parler avec cette noble franchiſe qui ſied ſi bien à un militaire, & ſi malgré tous ces ménagemens & ſon honnêteté, il ſe trouve malheureuſement avoir à faire à un de ces Colonels qui croient tout ſavoir, & qui aiment mieux commettre les plus lourdes fautes, que de

jamais rien faire de ce qu'un Officier subalterne pourroit lui suggérer de bon; il faut alors qu'il tâche par son bon sens de réparer autant qu'il peut les fautes de son chef; mais surtout qu'il n'oublie jamais que l'intérêt du service doit prévaloir à tout intérêt particulier.

Du Major.

TOus les Officiers d'un régiment ne sont pas également propres pour exercer la charge de Major; car outre la capacité que tout Officier peut acquérir en s'appliquant à son métier, il faut encore qu'un Major ait le don peu commun de savoir enseigner avec facilité, tant aux Officiers qu'aux soldats, les évolutions & les manœuvres nécessaires pour rendre son régiment propre à la guerre. Un Major de cavalerie doit surtout savoir manier parfaitement son cheval, s'y tenir bien ferme dessus & avoir un air d'intrépidité, afin de le communiquer à tout le régiment, car tant les Officiers que les soldats, qui l'ont continuellement devant les yeux, ne manqueront pas de se mouler sur lui: aussi que l'on me fasse voir un régiment sous les armes, je

jugerai bien-tôt, & sans me tromper, à la contenance des Officiers, à l'air dégagé ou emprunté des soldats, pour combien l'on peut compter l'intelligence & l'autorité du Colonel, l'attention du Lieutenant-Colonel, & la capacité du Major. Ce dernier doit encore entre autres choses, donner toute son attention, afin que le service journalier du régiment se fasse avec la plus grande exactitude possible, & il ne sauroit jamais être assez rigoureux sur cet article. Des Officiers & des soldats qui seront habitués de longue main à faire exactement dans leurs quartiers, & dans le repos de la paix avec la dernière exactitude, tout ce qui a ombre de service, seront toujours prêts, & très-propres pour marcher à la guerre, & ne manqueront pas d'être l'exemple & l'étonnement de toute l'armée: dresser un régiment au maniement des armes & aux évolutions, ce n'est rien; mais accoutumer les Officiers & les soldats à l'exactitude & à l'attention, mettre, & maintenir un bon pied de service dans un corps, c'est beaucoup; mais c'est malheureusement ce que tous les Commandans des corps ne sont pas toujours capables de faire.

De l'Aide-Major.

C'Eſt parmi les Lieutenans que le Colonel choiſit ordinairement le ſujet qu'il deſtine pour être Aide-Major ; il faut, pour bien remplir cet emploi, un jeune homme d'une bonne ſanté, hardi, leſte, qui aime, qui ſache ſon métier, & qui s'y applique avec paſſion, qu'il ſoit infatigable, dur envers ſoi, toujours prêt à tout exécuter ſans jamais rien trouver de difficile & encore moins d'impoſſible, qu'il parle avec préciſion, & agiſſe avec célérité, mais ſurtout qu'il ne ſoit pas de ces amoureux tranſis, qui paſſent les trois quarts de la journée à côté d'un cotillon, qu'il aime la propreté & déteſte la parure, de façon que l'ajuſtement de ſon toupet ne ſoit pas pour lui une affaire de conſéquence ; de plus, il doit être très-déſintéreſſé, car comme c'eſt à lui à aſſiſter à toutes les diſtributions des différens genres, qui ſe font aux ſoldats, comme ce ſeroit pain, paille, bois, foin, avoine &c., il ſeroit affreux que ſon avarice le portât à ſe faire des revenant-bons au préjudice des cavaliers, & cela ſeul terniroit ſa réputation, eut-il d'ailleurs pour ſon emploi toute la capaci-

té possible ; & un Colonel qui aime la justice ne le souffrira point. Voilà les qualités les plus essentielles pour faire un bon Aide-Major.

Et voici quelques-uns de ses principaux devoirs. 1.° D'avoir attention que les livres du régiment soient tenus avec la plus grande exactitude, que les Bas-Officiers fassent leur devoir, les Maréchaux des Logis surtout ; (ce qui n'est pas une petite affaire) il doit avoir l'œil à la propreté du soldat, afin qu'il soit toujours dans une parfaite uniformité, qu'il ait du linge propre & les cheveux dégraissés, qu'il ne manque rien à son habillement, & que son sabre ou son épée, soient nets & bien placés, son chapeau bien troussé & bien mis : un bon Aide-Major doit savoir le nom de tous les soldats du régiment, avoir sans cesse l'œil sur eux, se lever quelquefois à différentes heures de la nuit, pour voir si les sentinelles sont à leur place, si les petites gardes du quartier ne quittent point leurs postes, ou si l'on n'y joue point; enfin si le service s'y fait continuellement comme si l'on étoit à mille pas de l'ennemi. Je l'ai déjà dit, & je le répète encore, ce n'est que par une continuelle atten-

tion à ne jamais souffrir le moindre relâchement, que l'on parvient à accoutumer le soldat à cette exactitude si nécessaire, & sans laquelle il est impossible qu'un régiment soit bon. Je mets encore sur le compte de l'Aide-Major le soin de dresser les recrues, tant à pied qu'à cheval, pour les remettre ensuite aux Capitaines-Commandans des escadrons, qui n'auront plus qu'à leur apprendre les évolutions.

Du Garçon-Major.

LE Garçon-Major est de même que l'Aide-Major un Officier subalterne choisi par le Colonel pour aider l'Aide-Major, & faire ses fonctions en son absence.

Du Quartier-Maître.

IL y a dans des services, où le Quartier-Maître d'un régiment n'est qu'un Bas-Officier, dans d'autres il a un rang d'Officier, & il est chargé de toutes les commissions du régiment, il tire les payes & fait le compte aux Officiers; dans ce cas le Colonel doit choisir un honnête homme

connu & qui ait du bien, vu que c'eſt au Colonel de répondre pour ſon Quartier-Maître.

Aumônier, & Chirurgien-Major.

LE premier doit prêcher d'exemple, & ne ſe mêler que de ſon miniſtère, & le ſecond doit être déſintereſſé, & habile dans ſon métier.

Du Médecin des chevaux.

ESt-il poſſible, que l'on ne ſe ſoit point encore apperçu dans les régimens de cavalerie de la néceſſité qu'il y a d'avoir un bon Médecin de chevaux? Ou bien eſt-il poſſible qu'en ayant connu l'indiſpenſable néceſſité, on n'y ait point encore pourvu? Eſt-ce par négligence, par économie, ou par la difficulté qu'il y auroit à trouver de bons ſujets? Si c'eſt par négligence, il ſeroit bon de s'en corriger. Si c'eſt par économie, ma foi elle eſt un peu mal entendue, comme il eſt aiſé de le prouver; il n'y a qu'à avoir été quelques années dans un régiment de cavalerie pour être convaincu que les chevaux qui périſſent journellement, faute d'être bien traités, ſuffiroient pour entretenir

plusieurs Médecins de chevaux, & non un seul par régiment? Si c'est par la difficulté de trouver des sujets capables, il n'y a rien à dire à cela, mais il y a un moyen excellent à proposer pour s'en procurer; il n'y a qu'à encourager de jeunes gens qui ayent du talent à étudier ce métier par principe, donner de bonnes payes à ceux qui y réussissent, n'en jamais accepter dans les régimens qu'ils n'ayent donné des preuves de leur savoir. Par exemple tout sujet, qui se présenteroit pour postuler une telle place, seroit tenu à donner trois courtes dissertations, une sur un point d'anatomie, l'autre sur la manière de connoître & de traiter les maladies des chevaux, & la troisième sur la composition des médicamens & l'effet qu'ils doivent produire, tant intérieurement, qu'extérieurement. Ces dissertations seroient examinées par des gens habiles, qui décideroient par-là du mérite du postulant.

Il faudroit après cela, que les Colonels se fissent un plaisir de les recevoir chez-eux, de les entretenir familièrement, & qu'ils s'accoutumassent à les regarder comme des gens à talens & utiles au bien du service; cela feroit que des personnes com-

me il faut s'y appliqueroient, & que l'on auroit bien-tôt dans les régimens d'excellens sujets. On pourroit même pour les occuper, les obliger à donner toutes les années une petite dissertation, sur quelque sujet relatif à leur profession: une année par exemple, il traiteroient de la connoissance des chevaux en général, une autre fois ce seroit sur l'âge, une autre fois sur les yeux, sur les différentes bouches, sur la façon de les ferrer, de les traiter, ou sur les diverses maladies auxquelles ils sont sujets, enfin que sais-je! Il y auroit de quoi disserter au moins pour cent ans. On liroit ces dissertations chez le Colonel à un jour marqué par lui, où tous les Officiers du régiment se trouveroient: & parmi ces pièces, celles que l'on jugeroit mériter d'être conservées seroient rassemblées en un recueil, pour l'utilité publique.

Quant à leurs devoirs, ce seroit d'avoir inspection sur tous les chevaux du régiment, les Maréchaux ferrans leur seroient subordonnés, & les Colonels n'en accepteroient point, qu'ils n'eussent été approuvés & examinés par eux.

Les Maréchaux seroient encore tenus, de leur faire chaque jour la rélation de l'état

l'état des chevaux de leur escadron, & n'entreprendroient jamais aucune cure que sous les yeux du Médecin qui la dirigeroit.

Ceux qui ont quelque connoissance des chevaux pour s'y être un peu appliqués, & qui savent à combien de maladies ils sont sujets, & que presque toutes ces maladies tant soit peu négligées deviennent incurables, & mettent dans six mois un cheval tout-à-fait hors de service, conviendront aisément avec moi de la nécessité qu'il y a que chaque régiment ait un homme habile pour veiller à leur conservation.

Du Brigadier-Major.

C'Est une très-mauvaise méthode encore, que celle de la plupart des régimens, de choisir pour Brigadier-Major un simple scribe, qui n'a souvent d'autre talent que de peindre en beaux caractères, & la patience de demeurer huit heures collé à une table.

J'ai vu des Brigadiers-Majors passer des quinze jours pour dresser un état, & souvent après un temps si bien employé, com-

me il étoit auſſi inexact que bien peint ; il falloit le refaire ; n'eſt-ce pas abuſer du temps que d'en uſer ainſi ?

Je veux bien qu'un Brigadier-Major ait une belle main, mais il eſt encore plus néceſſaire qu'il écrive correctement & couramment, & ſurtout qu'il ait l'eſprit de concevoir ce qu'on lui fait faire, de façon qu'il ne ſoit jamais embaraſſé de donner par lui-même tel état, que l'on puiſſe lui demander, proprement & exactement, moyennant quoi je le diſpenſe très-volontiers de toutes enjolivures.

Du Timbalier.

ON ne doit point garder un Timbalier dans un régiment, s'il ne monte & ne manie parfaitement bien ſon cheval. Il doit de plus être courageux & hardi, vu qu'il eſt obligé de défendre les timbales juſqu'à la dernière goute de ſon ſang, il doit être monté ſur un grand cheval vigoureux, agile & bien dreſſé.

Du Prévôt.

JE ne ſais pourquoi dans certains régimens on s'eſt plu à avilir cette charge, de façon que quand elle vient à vaquer, on ne trouve quelquefois pas dans tout le régiment un ſeul ſoldat qui veuille l'accepter. Je crois que la faute en eſt à certains Colonels, qui ont voulu très-mal à propos, & contre toute équité forcer les Prévôts des régimens à mettre eux-mêmes les fers aux priſonniers, tandis qu'ils n'y ſont nullement obligés, & qu'ils ont un garçon pour cela. Le devoir d'un Prévôt n'eſt que de répondre des priſonniers qu'on lui conſigne : il eſt encore aſſez plaiſant de voir que la garde que l'on donne au Prévôt ne dépende preſqu'en rien de lui, & que le dernier des ſoldats croye qu'il ſeroit bien honteux de lui obéir ; moyennant toutes ces belles diſpoſitions, cette charge, à laquelle d'ailleurs une très-bonne paye eſt attachée, n'eſt jamais occupée dans certains régimens, que par des drilles, ſur leſquels Dieu ſait pour combien on peut compter.

Garçon du Prévôt.

Voyez Prévôt.

Du Boucher.

IL faut, si l'on peut, se procurer pour Boucher un homme, qui ait quelque argent & le moins coquin qu'il soit possible.

De la formation de l'escadron.

CHaqu'escadron sera composé de

1. Capitaine commandant l'escadron.
1. Capitaine en second.
2. Lieutenans.
1. Cornette.
2. Sous-Lieutenans.
1. Maréchal des Logis Ecuyer.
1. Maréchal des Logis pour l'économique.
1. Maréchal des Logis surnuméraire.
1. Brigadier Sous-Ecuyer.
12. Autres Brigadiers.
2. Trompettes.
130. Cavaliers.

Total n. 155.

Hors de l'eſcadron . 6. Cavaliers à pied, qui ſerviront à remplacer ceux, qui pourroient tomber malades.
1. Maréchal ferrant.
1. Garçon-Maréchal.
1. Sellier.
1. Vivandier.

Total tout compris n. 165.

Le Commandant commencera par choiſir ſur les 130. cavaliers 36. des plus leſtes & des plus hardis pour en former deux petites troupes de 18. maîtres chacune, qui ſeront conſtamment placées derrière les aîles de l'eſcadron ſur trois rangs. Ces deux troupes ſeront commandées par les deux Sous-Lieutenans (*a*): enſuite pour former ſon eſcadron, qu'il rangera ſur trente-ſix de front & trois de hauteur, il placera le Maréchal des Logis Ecuyer ſur la droite du premier rang A., & le Brigadier Sous-Ecuyer ſur la gauche B., ſix Briga-

(*a*) *Voyez pl. XXVI.*

diers choisis & des plus haut montés seront placés deux au centre CC., un sur la gauche de la division de la droite D., un sur la droite de la division de la gauche E., & un sur la droite, & l'autre sur la gauche de la division du centre FF., vingt-huit cavaliers choisis & montés sur vingt-huit chevaux des plus grands & des plus robustes formeront le premier rang.

Le second rang sera formé de deux Brigadiers aux ailes, & de trente-quatre cavaliers, & le troisième rang aura quatre Brigadiers, savoir deux au centre, & deux aux ailes, & trente-deux cavaliers les moins haut montés; mais on aura cependant attention d'y mettre de braves gens.

Quant aux Officiers, le Capitaine-Commandant sera au centre de l'escadron, le Capitaine en second au centre de la division de la gauche, un Lieutenant au centre de la division de la droite, l'autre Lieutenant à côté du Commandant, le Cornette au centre du second rang (*a*), les deux Maréchaux des Logis seront placés à deux pas derrière l'escadron, pour con-

(*a*) Quand on marchera aux ennemis, les Officiers doivent être dans le premier rang.

tenir les ſoldats, & tuer ſans miſéricorde tous ceux qui ſeroient aſſez lâches pour abandonner leur étendart.

L'eſcadron ainſi rangé aura la forme la plus convenable, ſoit pour manœuvrer avec légéreté, ſoit pour choquer avec force (*a*);

(*a*) Je ſais bien que ſi j'avois réduit le front de l'eſcadron à trente-deux files, il auroit eu encore plus de légéreté, ſans rien perdre de ſa force pour l'impulſion; car quoique la longueur de trois chevaux qui ſont ici le flanc de mon eſcadron ſoit de neuf pas: il n'en faut cependant à la rigueur compter que huit; parceque le cheval du premier rang ne doit être compté que deux pas, par la raiſon que toute cette partie qui devance depuis la pointe de ſon épaule juſqu'au bout de ſon nez n'entre point dans l'épaiſſeur du flanc: ainſi ſi je n'avois fait le front de mon eſcadron que de trente-deux files, il auroit eu tout juſte en étendue quatre fois l'épaiſſeur de ſon flanc, qui eſt à la vérité la forme la plus parfaite que l'on puiſſe lui donner. Mais en m'aſſujetiſſant à cette rigoureuſe exactitude j'aurois alors perdu l'avantage de cet arrangement géometrique qui fait toute l'excellence de ma tactique, comme il me paroît l'avoir aſſez démontré dans le chapitre 6. tom. 1.

Voici d'autres avantages encore qu'il eſt bon de faire remarquer. I. La plus facile & la meilleure façon de rompre un eſcadron (quand il en faut venir là) ſoit dans une marche, ſoit quand on a des défilés ou des ponts à paſſer: c'eſt de le rompre par la diviſion du centre, parcequ'un eſcadron n'étant que de trois diviſions, en marchant par celle du centre, il eſt plutôt rompu & plus vîte réuni II. Les diviſions étant de douze files de front, les deux petites troupes, qui ont le leur de ſix maîtres chacune ſe joignant enſemble en forment une quatrième, de façon que ſi beſoin étoit, on pourroit dans un moment former de petits

le nombre des individus qui le composent est aussi le plus parfait, & le plus divisible en parties égales jusqu'à l'unité; par moitié de rang, c'est deux fois dix-huit, par tiers de rang, trois fois douze, par quart de rang, quatre fois neuf, par sixième de rang, six fois six. Ensuite par quatre, par deux & par un.

---

escadrons de 24. maîtres de front, en faisant seulement approcher deux divisions l'une à côté de l'autre, & cela au cas que l'on fut surpris tout-à-coup dans une marche, & que l'on n'eut pas le temps, ou que le terrain ne permit pas de se remettre sur trente-six. III. Si en marchant par division on étoit obligé de rompre encore, on la subdiviseroit alors en deux parties égales, chacune de six maîtres de front, ou bien on marcheroit par quatre du centre & par file de chaque division: faut-il encore rompre? On marchera par deux, & puis par un: ainsi le nombre de trente-six, comme l'on voit, se prête à toutes les divisions & subdivisions possibles, & quadre toujours parfaitement avec les petites troupes qui sont derrière, lesquelles réunies ensemble forment encore le même nombre 36.

Ceci pourra peut-être paroître un peu obscur à quelqu'un, mais il ne le sera guère pour les Officiers de cavalerie qui appliqués à leur métier auront un peu approfondi la mécanique d'un escadron, & lu avec attention le chap. VI. du tome I.

Des Capitaines commandans les escadrons.

NOus ne saurions assez répéter, que pour tirer un bon parti de la cavalerie, il faut absolument que les Commandans des escadrons soient courageux & intelligens, pour profiter des moindres fautes que l'ennemi pourroit commettre, & pour saisir à point nommé ces heureux instans qui se présentent, & qui décident souvent du tout dans un jour d'affaire (a).

Nous avons aussi dit dans quel ordre il faut que les cavaliers & les chevaux soien rangés, pour donner aux escadrons la plu grande supériorité de force possible pou le combat; nous ajouterons encore ici, qu'i est très-essentiel que les cavaliers une foi placés ne bougent jamais plus de leur pla ces, car étant indubitable que l'union & l bon ordre font seuls toute la force d'u escadron, plus on maintiendra ce bon or dre & cette union, plus l'escadron ser fort & invincible; mais comme un esca dron est composé de plusieurs parties, qu ne font un tout, que par leur adhésion, il peut arriver que malgré l'attention &

(a) *Voyez tom.* 1. *chap.* 8.

la bravoure des Officiers, & la bonne discipline des soldats, il peut arriver, dis-je, qu'un escadron soit dérangé ou par le canon ou par une charge violente qu'il aura faite dans une première ligne ennemie: dans ce cas il n'y a pas de meilleur moyen pour réparer ce désordre, & le rendre presque nul, que de faire reprendre tout de suite à ceux qui restent, chacun leur place, comme si de rien n'étoit; or donc, pour venir à bout de cela & le faire avec cette aisance que de bonnes troupes doivent toujours conserver même dans les plus grands dangers, il faut que les cavaliers soient accoutumés depuis long-temps à n'occuper jamais qu'une même place dans leur escadron, & alors on les verra se ranger d'eux-mêmes avec la plus grande célérité, & comme entrainés par un instinct, qui les mène au poste, qu'ils sont accoutumés d'occuper.

Un autre avantage qui reviendra encore de cet arrangement, c'est que les Officiers ayant toujours sous leurs yeux les mêmes cavaliers, occupant toujours les mêmes places, les connoitront parfaitement bien, de loin même, & seront dans le cas de rendre justice à ceux, qui se seront

bien comportés, comme auſſi de blâmer & châtier ceux, qui n'auront pas fait tous les efforts poſſibles pour vaincre; car rien ne contient tant le ſoldat, & ne le porte davantage à bien faire ſon devoir que la préſence de ſon Officier, ſurtout quand il ſait en être bien connu, de façon à ne pouvoir rien faire, qui puiſſe échaper à ſa vue.

Quant aux devoirs des Capitaines-Commandans, c'en doit être un indiſpenſable pour eux que de dreſſer eux-mêmes chacun leur eſcadron; mais il faut pour cela. 1° Que toutes les recrues qui ſe font pour le régiment ſoient à frais communs, afin que chaque Capitaine puiſſe toujours recevoir de la maſſe un homme à-peu-près de la qualité de celui, qu'il pourroit perdre. 2° Que ces recrues ſoient auparavant dreſſées par l'Aide-Major, qui commencera, s'il ſait ſon métier, avant de leur rien enſeigner, par les dégourdir, & leur donner cet air dégagé & hardi, ſans lequel un ſoldat ne ſera jamais bien dreſſé. Enſuite il leur apprendra le maniement des armes, & aidé par les Ecuyers, il les placera à cheval, & quand elles ſeront aſſez fermes, il les fera marcher long-temps droit

devant elles pour leur enſeigner à prendre un point de vue; premiérement le pas, puis le trot, & puis le grand galop, il leur enſeignera auſſi à chaſſer leurs chevaux du talon à droite & à gauche, à reculer, à avancer leſtement, à mettre pied à terre & à remonter légérement à cheval, à attacher leurs chevaux, à tirer & à donner le coup de ſabre, ou pointer l'épée, à la remettre avec grace, enfin il leur enſeignera tout ce que des cavaliers doivent ſavoir faire individuellement de leur perſonne (*a*).

Quand ces recrues feront ainſi bien exercées, l'Aide-Major les préſentera au Colonel, & là en préſence des Commandans des eſcadrons il leur fera exécuter tant à pied qu'à cheval tout ce qu'il leur aura enſeigné, c'eſt-à-dire tout ce qui eſt néceſſaire qu'elles ſachent, pour être incorporées dans les eſcadrons, & ſi parmi ces recrues ils s'en trouvent qui ne ſoient pas aſſez bien dreſſées, il ſera libre aux Commandans des eſcadrons de les refuſer, & l'Aide-Major ſera tenu de les réexercer, juſqu'à ce que ces Meſſieurs ſoient contens

(*a*) Ceci ſera mieux développé dans la ſuite.

de leur habileté, mais aussi une fois qu'ils auront accepté ces recrues, ils ne pourront plus s'en plaindre, & ils seront obligés de répondre au Colonel, que leurs escadrons seront parfaitement bien dressés & sûrs dans leurs évolutions; tout comme le Colonel est obligé de répondre de son régiment sur son honneur; car en vérité ne faut-il pas être bien simple que de croire qu'un régiment de cavalerie, qui est embarassé à exécuter quelques évolutions dans un terrain bien uni, un jour de montre, au devant d'un Inspecteur, sera dans le cas de manœuvrer avec précision & sans perdre la tête, un jour d'affaire en présence de l'ennemi, où la difficulté du terrain, le bruit des armes, & le feu de cent pièces de canon, peuvent aisément mettre la plus horrible confusion dans tout régiment, qui n'aura pas été bien & continuellement exercé, & le reduiront par-là tout-à-fait hors d'état de pouvoir rendre le moindre service (*a*): dans ce cas, à la vérité, autant vaudroit-il n'avoir point de cavalerie que d'en en-

(*a*) Rien n'est plus inutile, dit Polybe, & plus dangereux que de mettre aux mains une cavalerie qui a rompu ses rangs. *Liv.* 10. *chap.* 2.

tretenir à si grands frais, de la payer pendant dix ans pour que le moment venu de s'en servir, elle fasse faux bon, faute d'avoir été bien exercée. Disons donc hardiment que tout Capitaine-Commandant, qui ne sera pas dans le cas de bien dresser son escadron, ne sera pas non plus dans le cas de le mener, comme il faut, à l'ennemi, & que tout Colonel, qui ne tiendra pas son régiment toujours en haleine, & toujours prêt à exercer avec célérité & précision dans toute sorte de terrain qui puisse se présenter, ne sera jamais non plus qu'un pauvre homme très-mal placé à la tête d'un régiment de cavalerie.

Les Capitaines-Commandans, pour se rendre habiles, exerceront donc eux-mêmes leur escadron, ils enseigneront aux cavaliers. 1.° Les évolutions établies pour l'uniformité des exercices de la cavalerie. 2.° Il doit être libre à chaque Capitaine de faire ce que bon lui semble de son escadron, de l'accoutumer à franchir des haies, sauter des fossés, guéer des rivières, gravir des hauteurs, car, comme dit Mr. le Maréchal de Saxe, un escadron n'est jamais meilleur & plus propre à la guerre, que lorsqu'il a été bien tourmenté.

Des Capitaines en ſecond.

LE Capitaine en ſecond doit être en tout ſubordonné au Capitaine commandant, & il ne doit pas être moins habile, vu que c'eſt à lui à exercer ſes fonctions ſi par quelqu'accident imprévu ſon chef vient à manquer.

Des Subalternes.

JE mets cinq Subalternes par eſcadrons, comme on a vu dans l'état que j'ai donné, & il ne peut pas y en avoir moins ſurtout en temps de guerre, car il faut penſer qu'il y en a toujours de commandés, ainſi que de malades: d'ailleurs il faut qu'à chacune des deux petites troupes, que je place derrière chaqu'eſcadron, & auxquelles je compte faire jouer bien des rolles, il y ait un Officier à la tête; en formant les eſcadrons j'y ai placé les Sous-Lieutenans; je dirai encore ici, qu'il faudroit que ces Sous-Lieutenans fuſſent choiſis parmi les Ecuyers, & que même quelque Maréchal des Logis put parvenir juſques-là, apres avoir donné des marques non équivoques d'une valeur peu commu-

ne, mais il n'y faudroit point d'autre recommandation que celle-là pour y parvenir; car ce qui gâte toujours les meilleurs établissemens dans toutes sortes d'états, c'est que certaines places sont souvent données, non à ceux qui ont les qualités requises pour les bien remplir, mais à ceux qui sans aucun mérite savent se faire des protecteurs; & souvent ce n'est qu'une petite femmelette qui fait tourner la tête aux chefs, & qui dispose de tous ces petits emplois subalternes, & quelquefois c'est pis encore.

Voici en attendant l'avantage que l'on retireroit d'un pareil établissement, ce seroit celui de se procurer dans les régimens pour Ecuyers des personnes comme il faut, ce qui n'est pas à négliger. Des jeunes gens de bonne famille se donneroient au métier de l'équitation, quand ils seroient sûrs qu'en y réussissant & en s'appliquant ensuite à leur devoir, ils pourroient espérer d'obtenir un jour un brevet d'Officier. Mais revenons aux Subalternes: ces Messieurs doivent avoir sans cesse l'œil à ce que les soldats, qui leur sont commis, se tiennent propres, que leurs chambrées soient bien arrangées, que les ordinaires se fassent

ſent en règle; & comme il faut, que les chevaux ſoient bien panſés & bien entretenus, ils doivent ſurtout avoir grande attention à ce que les Bas-Officiers faſſent leur devoir avec la dernière exactitude, & ne jamais leur pardonner la moindre négligence, qui ait du rapport au ſervice: enfin, on ſait aſſez quels ſont les devoirs des Subalternes, ſans que je m'y arrête davantage; je dirai ſeulement ici qu'un Subalterne ne doit pas ſe contenter de faire machinalement ſon devoir, mais il doit encore étudier ſans ceſſe ſon métier, & joindre la théorie à la pratique, s'il veut ſortir du commun, & être un jour un Officier de diſtinction.

Des Ecuyers.

S'Il eſt vrai qu'un régiment de cavalerie n'eſt bon, utile, & n'acquiert de la force, qu'en raiſon de ce que chaque individu qui le compoſe ſait bien manier ſon cheval & s'y tenir ferme deſſus. Il n'eſt pas douteux que pour parvenir à ce dégré de perfection ſeul capable de le rendre invincible, il ne faille établir au moins un Ecuyer par eſcadron, & choiſir pour

cela un homme, qui non seulement sache lui-même bien monter à cheval, mais qui ait encore l'intelligence & l'esprit nécessaire pour enseigner aux soldats avec facilité tout ce qu'il sait lui-même. Car combien ne se trouve-t-il pas de gens, qui savent parfaitement bien faire une chose, & qui sont absolument incapables de l'enseigner? Son devoir sera donc d'apprendre à monter à cheval aux cavaliers de son escadron, & il aura en même temps l'inspection surtout ce qui regarde les chevaux. Il doit être présent quand on leur distribue l'avoine, & quand ils la mangent, avoir attention que les cavaliers pansent leurs chevaux comme il faut, qu'ils soient bien ferrés, bien embouchés, & les selles bien ajustées à leurs dos; tous les matins il doit en faire l'inspection, & chaque cavalier doit lui faire la rélation de l'état de la santé de son cheval; il doit s'appliquer à se former autant d'élèves qu'il pourra, afin que si le Brigadier Sous-Ecuyer vient à manquer, il y ait toujours des sujets capables de le remplacer sur le champ; il faut surtout qu'il tâche de rendre les Bas-Officiers aussi bons Ecuyers qu'il est possible, & le Colonel doit de temps en temps voir monter à cheval

ceux des cavaliers, qui manient le mieux leurs chevaux pour les animer à s'y appliquer, & leur faire ſentir qu'il ſe reſſouviendra d'eux en temps & lieux, & ſurtout ne pas oublier de leur tenir parole.

Les Colonels doivent encore donner toute leur attention à bien connoître les Ecuyers les plus habiles, ceux qui s'appliquent le plus, & ceux qui forment un plus grand nombre de bons écoliers, afin de leur procurer de l'avancement. Je me trompe très-fort, ſi de telles diſpoſitions ne font pas des régimens invincibles (*a*).

Du Maréchal des Logis.

IL faudroit, s'il étoit poſſible, pour Maréchal des Logis un homme ſage, courageux, bien à cheval, qui ſût lire & écrire, qui entendît bien le détail du ſervice de l'eſcadron, & qui eût en même temps un certain aſcendant qui le rendît propre à commander aux autres; mais comme il eſt très-difficile de trouver toutes ces qualités

(*a*) Il eſt bien ſûr que le régiment qui aura un plus grand nombre de cavaliers, qui monteront bien à cheval, ſera celui auſſi ſur lequel on pourra le plus compter pour un jour d'affaire.

réunies en un ſeul ſujet, on conviendra qu'il faut du moins choiſir celui, qui en réunit le plus.

Si l'on vouloit un moment réfléchir de quelle conſéquence il eſt pour un régiment d'avoir de bons Bas-Officiers, on ſe donneroit un peu plus de ſoin à les choiſir comme il faut: la nomination à ces emplois ne devroit pas être auſſi arbitraire, qu'elle l'eſt aux Commandans des corps; il faudroit que tout cavalier pût y prétendre de droit, en s'appliquant à ſon devoir, & en ſurpaſſant tous ſes camarades en ſageſſe, en bravoure, en intelligence &c. Et voici comment il faudroit, à-peu-près, régler cela. Je voudrois que toutes les années les Commandans des régimens fiſſent diſtribuer des jettons aux cavaliers de leurs régimens, qui ſe diſtingueroient ſur tous les autres: par exemple, le cavalier, qui manieroit le mieux ſon cheval auroit un jetton, celui qui auroit ſervi avec le plus d'exactitude pendant toute l'année, & à qui il n'y auroit rien eu à reprocher de ce côté-là, en recevroit un; un autre jetton ſeroit donné à celui qui ſeroit jugé le plus ſage de l'eſcadron, c'eſt-à-dire à celui qui ne ſe ſeroit jamais enivré, n'au-

roit jamais joué, ni fait des dettes, enfin qu'on n'auroit jamais eu occasion de châtier; celui, qui nageroit le mieux recevroit un jetton: celui qui sauroit le mieux faire les évolutions un autre jetton, & ainsi du reste.

Quand il y auroit une place de Bas-Officier vacante, celui des cavaliers, qui auroit le plus de jettons à montrer, seroit préféré, & mériteroit de l'être; à jettons égaux le plus ancien passeroit devant: mais dans ce cas seulement.

Par ce moyen, chaque cavalier verroit qu'il ne tient qu'à lui de s'avancer, l'émulation seroit grande parmi eux, car ils ne s'appliqueroient plus qu'à se surpasser les uns les autres.

Et ces moyens bien menagés formeroient des régimens, comme on n'en auroit peut-être jamais vus (*a*).

Quant au devoir du Maréchal des Logis, c'est d'avoir continuellement l'œil sur les cavaliers de son escadron, afin de main-

(*a*) Quelqu'un pourra peut-être trouver tous ces details-là un peu minutieux; mais qu'il sache que tout ce qui peut contribuer à former de bons soldats & d'intrépides guerriers, & par conséquent donner de braves défenseurs à la patrie, devient grand par son objet.

tenir le bon ordre dans les chambrées, empêcher toute querelle qui pourroit naître entr'eux, veiller à ce que les ſoldats ayent ſoin de leurs hardes; ne point ſouffrir la débauche, ni protéger le jeu; car tout Maréchal des Logis qui s'enivre ou qui joue avec les cavaliers, comme il arrive aſſez ſouvent, mérite d'être caſſé ſur le champ.

Du Brigadier Sous-Ecuyer.

CE Brigadier doit être choiſi parmi les cavaliers, qui montent le mieux à cheval; il eſt donné à l'Ecuyer pour lui aider à mettre à cheval les recrues; ce doit être un homme déterminé & fort à cheval: nous avons marqué ſa place quand l'eſcadron monte à cheval; d'ailleurs il ne doit point faire d'autre ſervice, il a aſſez à faire, car ſon devoir eſt encore de dreſſer les chevaux de l'eſcadron avant que de les donner à monter aux cavaliers.

Des Brigadiers.

J'Ai dit à l'article du Maréchal des Logis, où je renvoie, comment on doit s'y prendre pour former nombre de ſujets propres à être de bons Bas-Officiers, & comment on doit les choiſir; j'ajouterai ici que le devoir des Brigadiers conſiſte à être vigilans & attentifs à leurs chambrées, qui ſont ordinairement de dix ou douze hommes chacune, & on ne ſauroit croire combien la vigilance des Bas-Officiers & leur exactitude à faire leurs devoirs influe ſur le bon ordre du régiment. Ainſi les chambrées une fois établies ne doivent plus changer ſans de fortes raiſons; car il eſt de toute néceſſité que chaque Brigadier connoiſſe bien l'humeur & les inclinations du petit nombre de ſoldats, qui ſont ſous ſa direction: cependant le partage des ſoldats dans leurs chambrées eſt aſſez négligé & jamais fixe; ſi l'on vouloit y faire attention, on verroit que cette négligence eſt la ſource de la plupart des déſordres qui arrivent dans les régimens.

Des Trompettes.

IL faut pour Trompettes des gens de cœur, afin qu'ils ne perdent point la tête en préſence de l'ennemi. Ils doivent par des ſons, bruyans & guerriers, animer les ſoldats au combat, & déterminer leurs manœuvres par des ſignaux donnés à propos ; c'eſt à eux à les rallier s'ils ſont mis en déroute, ou à les rappeler s'ils pourſuivent trop inconſidérément un ennemi rompu ; c'eſt à eux encore à annoncer la victoire. Ainſi ils doivent être choiſis avec ſoin, & eſtimés en raiſon de leur utilité.

Les Commandans des régimens qui négligent de ſe procurer de braves & bons Trompettes, & qui permettent qu'ils s'appliquent à tout autre inſtrument, qu'à celui, qui doit ſeul faire leur occupation, pourront en attendant, pour leur inſtruction, lire l'article *Fanfare* du Dictionnaire de muſique.

Du Sellier.

IL en faut un par eſcadron pour réparer les ſelles pendant la campagne, & pour travailler à remplacer celles que l'on perd journellement par des accidens imprévus.

Mais il ne faut point se négliger non plus dans le choix des Selliers, qu'on accepte dans les régimens de cavalerie; car il est de la dernière conséquence que les selles soient bien faites. Que de chevaux blessés & hors d'état de service ne voit-on pas après un mois de campagne par la seule ignorance des Selliers? Ainsi les Colonels ne doivent absolument point souffrir que les Commandans des escadrons en acceptent, qu'ils n'ayent donné des preuves de leur habileté (*a*).

On me dira peut-être que leur paye est si petite, qu'il est impossible de trouver de bons ouvriers. Dans ce cas, on n'a qu'à voir, s'il est plus avantageux d'avoir le quart des chevaux de la cavalerie hors de service pendant toute une campagne, que de donner quelques pistoles davantage aux Selliers pour s'en procurer de bons. D'ailleurs, comme l'on voit, je n'en mets ici qu'un par escadron au lieu d'un par compagnie, comme il y en a ordinairement: ainsi en diminuant le nombre des Selliers on peut augmenter leur paye.

(*a*) Il devroit y avoir une école établie chez un bon maître Sellier, où l'on enverroit des jeunes gens apprendre le métier, & de là on les tireroit dans les régimens au besoin, en prenant toujours les plus habiles.

Du Maréchal ferrant
&
Du Garçon du Maréchal.

Voyez l'article du Médecin des chevaux.

Des Vivandiers.

LEs Vivandiers ſont indiſpenſables, ſurtout en temps de guerre, il faut les protéger, mais avoir l'œil ſur eux pour bien connoître leurs menées; ce que l'on pourroit dire à leur ſujet, n'eſt pas mon affaire ici.

Des Soldats.

J'Ai dit à l'article du choix des cavaliers, où je renvoie, quelles ſont les qualités naturelles requiſes à tout homme déſtiné à combattre à cheval; & cela me ſuffit pour à préſent, ne voulant point entrer dans aucun détail particulier ni ſur l'économique, ni ſur la ſubordination, car ces deux articles qui regardent les troupes en général, me méneroient trop loin; je ferai ſimplement remarquer, que le jeu & l'ivrognerie ſont les deux vices capitaux, la ruine des trou-

pes & la ſource de tout déſordre, & que par conſéquent ils doivent être bannis avec toute la rigueur poſſible de tout corps bien diſcipliné : le jeu engendre des querelles, fait des fripons, forme des voleurs & cauſe des fréquentes déſertions. L'ivrognerie fait pis encore ; elle eſt la ſource des plus affreux déſordres, invigilance, manque de ſubordination, viols, aſſaſſinats, enfin l'ivrognerie enfante des horreurs de toutes les eſpèces : & malheureuſement ce vice eſt aſſez toléré dans preſque tous les corps. Vous entendez des Officiers, qui vous diſent gravement, qu'il n'y a pas grand mal que le ſoldat s'enivre quelquefois, pourvu que quand il eſt ivre il ſe retire & ne faſſe point de déſordre : je répondrai à ces Meſſieurs ſi accommodans ſur l'article de l'ivrognerie, qu'à la vérité tout ſoldat ivre n'aſſaſſine pas toujours ſon camarade, ni ne ſe révolte pas toujours contre ſon Officier &c. ; mais que l'on y faſſe attention, & l'on verra que tous les crimes les plus énormes, qui puiſſent être commis par des ſoldats, l'ont preſque toujours été dans l'excès du vin & très-rarement hors de là. Le Roi de Pruſſe, qui connoît dans quels déſordres affreux l'ivro-

gnerie peut entrainer des troupes, ordonne par ses loix militaires, que tout crime commis dans l'ivresse soit doublement puni.

“ Le Conseil de guerre (est-il dit dans “ ses ordonnances militaires) doit infliger “ une double peine pour tout crime com- “ mis dans l'ivresse ; par exemple, lors- “ qu'un Officier commettra de sang froid “ un crime, pour lequel il est condamné “ par les *articles de guerre* à perdre trois “ mois d'appointemens, à être mis en pri- “ son pendant un an dans une place, à “ être cassé, à être fusillé, ou à avoir la “ tête tranchée ; pour le même crime, “ commis dans l'ivresse, il perdra six mois “ d'appointemens, au lieu de trois, il se- “ ra enfermé pour deux ans au lieu d'un, “ il sera cassé non simplement, mais en- “ core dégradé, il aura la tête tranchée “ au lieu d'être fusillé, & sera pendu au “ lieu d'avoir la tête tranchée (*a*).

(*a*) *Régl. pour la cavalerie Prussienne. p.* 304.

CHAPITRE XIV.

DES ARMES OFFENSIVES ET DEFENSIVES DE LA CAVALERIE.

C'eſt une des choſes les plus eſſentielles que de bien armer une troupe.

Quant aux armes défenſives, quoique très-néceſſaires aux cavaliers, il ne faut cependant pas les en ſurcharger.

Examen des armes offenſives, où l'on cherche à déterminer quelles ſont celles, qui conviennent le mieux à la cavalerie.

LA façon d'armer une troupe pour la faire combattre avec tout l'avantage poſſible eſt une des choſes, qui mérite la plus grande attention. On ſait que l'excellence des armes tant défenſives, qu'offenſives, fut un des grands avantages que ſurent toujours ſe procurer les Romains ſur tous les peuples, avec leſquels ils eurent à combattre, ſi bien que l'on doute encore aujourd'hui, s'ils fuſſent jamais venus à bout

de ſubjuguer les Gaulois ſans cette terrible ſupériorité ; ainſi ce ne doit pas être une affaire de gout, ni la mode ne doit point décider des armes du ſoldat ; on peut habiller une troupe de mille façons différentes, bleu, rouge, chamois, avec des Brandebourgs ou ſans Brandebourg, la choſe ſera toujours à peu près égale ; mais il n'en ſera pas ainſi des armes, il faut ſavoir choiſir les meilleures, c'eſt-à-dire ſavoir donner à chaque troupe les armes les plus propres ſelon ſa façon de combattre, ou bien être ſûr que l'on combattra toujours avec un grand déſavantage. En partant de ce principe, examinons donc quelles pourroient être les armes, qui conviendroient le mieux à la cavalerie : commençons par les défenſives.

Je vois d'abord que de deux régimens de cavalerie, qui combattroient l'un contre l'autre également bien dreſſés, montés, & armés de ſabres, celui qui aura ſeulement au lieu d'un chapeau un caſque pour arme défenſive d'un bon cuir fort & épais, aura déjà un très-grand avantage ſur l'autre. En voici la raiſon : tous les Officiers de cavalerie ſavent qu'un régiment dont les cavaliers ſont armés de

ſabres, ſans pointe, ſe tenant, comme ils doivent, bien ſerrés enſemble, ces cavaliers ne peuvent porter d'autres coups, que du haut en bas, c'eſt-à-dire ſur la tête ou ſur les épaules des ennemis qu'ils ont en front, ou bien encore ſur la tête des chevaux; or donc mille coups de ſabres qui tomberont ſur des caſques feront peu ou point de mal (*a*), tandis que mille autres coups qui frapperont ſur des chapeaux fendront autant de têtes; donc un caſque ſera déjà plus utile qu'un chapeau: après avoir garanti la tête de mes cavaliers des

(*a*) Pour des gens qui doivent combattre à cheval des caſques d'un bon cuir, fort & bien préparé, ſuffiſent par la raiſon que les coups de ſabres qu'on y porte, ne pouvant tomber de bien haut, ont rarement aſſez de force pour les couper; c'eſt un eſſai que l'on pourra aiſément faire en plaçant un de ces caſques ſur un piquet planté en terre à la hauteur de huit pieds, qui eſt à peu près la hauteur à laquelle ſe trouve la tête du cavalier armée de ſon caſque quand il eſt à cheval, & on verra que les coups que l'on y aſſenera deſſus paſſeront très-rarement juſqu'au piquet. D'ailleurs ces caſques doivent être un peu profonds & ſe terminer en cone, afin qu'il ſe trouve un petit vide d'un pouce ou un pouce & demi, entre le ſommet de la tête du cavalier & le fond de ſon caſque; on peut encore ſi l'on veut y appliquer deux petites lames d'acier en croix ſur le ſommet, enſuite y paſſer un vernis par deſſus, ce qui lui donnera de l'éclat, & ſervira à le garantir de la pluie. Ce vernis bien conditionné n'aura beſoin d'être renouvellé qu'une fois par an.

coups de ſabres avec des caſques, je leur garantirois encore le deſſus des épaules avec des épaulettes faites avec une lame d'acier appliquée ſur un morceau de drap (*a*), & la tête des chevaux ſera pareillement garantie par une lame d'acier accommodée au deſſus de la têtiere de la bride : ils auront auſſi un petit chanfrein propre, & bien ajuſté, fait de même d'une plaque d'acier de deux lignes d'épaiſſeur à ſon milieu, diminuant vers les bords (*b*) ; ainſi ſi je n'avois jamais à faire qu'à une cavalerie armée de ſabres épointés, je n'aurois pas beſoin d'autres armes défenſives ; mais, comme je puis avoir à faire tantôt avec des ſoldats armés d'épées, qui allongeront de grands coups de pointe, tantôt avec

(*a*) Ces épaulettes auront quatre pouces de longueur, ſur quatorze lignes de largeur, on peut les appliquer ſur un morceau de drap, & les couvrir encore ſi l'on veut d'un morceau de buffle, qui viendra ſe boutonner à ſa place ordinaire.

(*b*) Ce chanfrein ſera appliqué ſur un morceau de cuir, & un peu rembourré du côté qu'il appuye au cheval, afin qu'il ne l'incommode pas ; il doit être ajuſté à la bride de façon que l'on puiſſe le placer en même que l'on met la bride au cheval ; il eſt bon auſſi d'en avoir de plus & de moins grands, parceque toutes les têtes des chevaux ne ſont pas d'un égale groſſeur, ils péſent de vingt à vingt-deux onces compris le cuir,

avec de l'infanterie, dont il faudra essuyer le feu & affronter les bayonnettes, il faut que mes cavaliers ayent encore une cuirasse qui leur garantisse la poitrine des coups portés dans cette partie toujours la plus exposée; d'ailleurs cette arme défensive les rendra plus fermes dans le choc, & plus hardis dans l'attaque, les chevaux auront aussi un petit plastron que les bayonnettes ne sauroient percer (*a*).

Mais, me dira-t-on, de cette façon il faudroit couvrir de fer le cheval & l'homme, comme étoient anciennement les cavaliers Cataphractes des Grecs & des Romains, ou bien nos gens d'armes qui étoient invulnerables? Mais point du tout, car alors on perdroit du côté de l'agilité & de la légéreté, plus qu'on ne gagneroit par les armes défensives; par la raison, qu'il ne faut jamais rien outrer, & que les meilleures choses du mon-

(*a*) Ce plastron fait d'une plaque d'acier, d'environ six pouces de haut sur cinq de large, ne pèse que dix-huit à vingt onces, & s'il est bien placé sur le poitrail, & soutenu par deux courroies qui aillent se boucler à l'arçon du devant de la selle, il incommode si peu le cheval, qu'en ayant fait mettre un à un bidet de poste, il fit une station de deux grandes lieues de France tout comme s'il ne l'avoit point eu.

de, quand on les outre, déviennent nuisibles: il n'en est pas ainsi de ce que je propose, car un casque n'incommode pas davantage qu'un chapeau, au contraire, comme il s'enfonce mieux dans la tête, le vent ne pourra l'enlever, & la tête du cavalier sera mieux garantie soit de la pluie, soit du soleil: les petites lames d'acier, dont je garnis les épaulettes & les têtières, ainsi que les chanfreins & les plastrons des chevaux, ne peuvent non plus incommoder, ni gêner en rien le cavalier, ni le cheval; la cuirasse à la vérité se fera un peu plus sentir, mais elle ne pourra jamais être à charge à des hommes accoutumés à la porter, & endurcis à la fatigue (*a*); ainsi l'incommodité sera petite, & l'avantage qu'on en retirera très-grand. Passons aux armes offensives.

Elles sont de deux espèces, savoir armes à feu & armes blanches. Les armes à feu sont pistolets, carabines, mousquetons, fusils: les armes blanches, celles du

---

(*a*) Il n'y a qu'à avoir attention qu'elle ne soit pas trop longue, ce qui incommoderoit le cavalier à pure perte, car rien n'est moins nécessaire que de la faire descendre si bas.

moins qu'on uſe aujourd'hui, ſont l'épée, le ſabre, la bayonnette.

Voyons maintenant quelles ſont parmi ces armes, celles, qui conviennent le mieux à la cavalerie. Commençons par les armes à feu. Si l'on conſidère la cavalerie comme ne devant combattre qu'à cheval, rangée par eſcadrons, alors toute ſorte d'armes à feu lui eſt abſolument inutile; car le feu de la cavalerie eſt quelque choſe moins que rien, & il ſeroit même plus dangereux pour celle qui le feroit, que pour celle qui l'eſſuyeroit; mais comme les régimens de cavalerie ont toujours quelques gardes à pied, ſoit à la tête de leur camp, ſoit dans leurs garniſons, & que d'ailleurs ils peuvent être ſubitement attaqués dans un cantonnement, ou même par ſurpriſe dans leur camp, il faut bien qu'ils ayent une arme à pouvoir ſe défendre, & à tenir l'ennemi éloigné, au moins juſqu'à ce qu'ils ayent le temps de monter à cheval; l'arme la plus utile dans ce cas eſt ſans doute le mouſqueton, mais les mouſquetons que l'on donne à la cavalerie ſont tout-à-fait trop courts, & par conſéquent peu propres à tenir l'ennemi éloigné; des mouſquetons de trois pieds & cinq à ſix pou-

ces sont de peu d'effet, il faut donc que le mousqueton du cavalier, pour être d'un certain service, soit au moins de quatre pieds, puisque c'est une arme, de laquelle il doit se servir à pied, & très-rarement à cheval (*a*).

Or, la coutume de donner des mousquetons si courts à la cavalerie, vient de ce qu'autrefois on la fesoit tirer à cheval, & pour cela il falloit que le cavalier eût toujours cette arme accrochée au porte-mousqueton, afin de l'avoir plutôt à la main, & de pouvoir la laisser tomber à côté, après avoir fait feu, pour empoigner aussi-tôt le sabre, & afin que le mousqueton fût plus maniable, & qu'il incommodât moins quand il étoit accroché, il falloit qu'il fût très-court : mais depuis, l'on s'est convaincu, que loin de tirer quelque avantage du feu de la cavalerie, il étoit même dangereux de s'en servir, de façon que le feu de la cavalerie est tombé tout-à-fait en discrédit, sans que cependant on ait réformé les mousquetons trop courts, pour être, comme nous avons dit, de quelque utilité à pied ; & c'est un as-

(*a*) *Voyez tom. 1. chap. 6.*

ſez grand inconvénient, pour que l'on doive y remédier.

Après le mouſqueton, les piſtolets ſont les autres armes à feu de la cavalerie : il eſt vrai qu'il n'eſt point d'arme, je crois, plus inutile au cavalier que les piſtolets, qui ne ſervent, comme dit le Maréchal de Saxe, qu'à faire du poids (*a*), j'ajouterois encore, & à empêcher l'eſcadron de ſe ſerrer comme il faut au moment du choc ; ainſi en les réformant on ne fera que ſe défaire d'un embarras inutile, & l'eſcadron n'en ira que mieux (*b*) ; on peut cependant les laiſſer aux Officiers

(*a*) *Mémoires ſur l'art de la guerre art.* 3.

(*b*) Les piſtolets ne peuvent être bons, tout au plus, que pour une cavalerie qui auroit des armes blanches trop courtes, & avec leſquelles elle ne pourroit atteindre l'ennemi après l'avoir tourné, elle peut dans ce cas lui lâcher des coups de piſtolets ; mais c'eſt, ma foi, une bien petite reſſource, & encore dans cette vue il faudroit du moins ne donner à la cavalerie que des piſtolets très-courts, & montés à plat, afin qu'ils fuſſent moins embaraſſans. Il faut encore que le ſoldat en ait un très-grand ſoin, & ſurtout qu'il ſache les bien charger, ſans cela, dans les ſecouſſes occaſionées par les mouvemens du cheval, la balle qui continuellement pèſe & fait effort ſur la bourre, la fait deſcendre, & ſort du piſtolet, de façon qu'il n'y reſte plus que la poudre. Ainſi à tout prendre, le piſtolet ſera toujours une arme aſſez inutile à la groſſe cavalerie, on la peut cependant laiſſer à la cavalerie légère, à qui elle peut être de quelque utilité.

auxquels ils peuvent par hazard être de quelque utilité, ne fut-ce que pour contenir en présence de l'ennemi leurs propres soldats dans le devoir; ainsi le mousqueton d'une médiocre longueur sera donc la seule arme à feu utile à la cavalerie.

Quant aux armes blanches, avant de décider laquelle on doit préférer, il faut avoir égard à deux choses essentielles.

1.° A la situation, ou assiette du cavalier, qui doit la manier, afin de lui donner une arme, dont il puisse se servir avec avantage en toute occasion.

2.° Voir quelle est l'arme, physiquement parlant, la plus terrible, c'est-à-dire, celle qui peut porter les plus grands coups, & par conséquent faire le plus de mal à l'ennemi.

Si je fais attention à l'assiette du cavalier, je vois d'abord qu'étant monté sur un cheval haut de cinq pieds deux pouces, & long de la tête à la queue de sept pieds environ, assis au milieu, son cheval le dépasse, tant devant que derrière, de trois pieds, de façon que deux escadrons, qui s'affronteroient nez à nez, se tenant comme ils doivent bien serrés ensemble, les cavaliers se trouveroient à six pieds de

diſtance les uns des autres; il en ſera de même ſi un eſcadron gagne la croupe d'un autre eſcadron; & s'il a à faire contre de l'infanterie qui ait le courage de l'attendre, & de lui préſenter la bayonnette, il ſera à peu près à la même diſtance; ainſi cela nous fait déjà voir qu'un arme longue eſt préférable à une courte; mais ſi l'on demande quelle doit donc être la longueur préciſe de l'arme du cavalier, je répondrai que c'eſt.

1.° Selon l'arme de laquelle on prétend ſe ſervir, ſi c'eſt un ſabre ou une épée.

2.° Selon l'adreſſe plus ou moins grande des cavaliers, qui doivent s'en ſervir; mais en attendant je dirai que quelle que ſoit l'arme du cavalier, pour combattre à cheval, elle doit avoir au moins trois pieds de longueur ſans compter la garde. Voyons maintenant encore 1.° Quelle eſt l'arme la plus redoutable du ſabre ou de l'épée. 2.° Parmi ces armes, quelles ſont celles qui porteront de plus grands coups ſelon les lois mécaniques de leur conſtruction.

Quant à ce qui eſt de ſavoir, laquelle on doit préférer du ſabre, ou de l'épée, cette dernière eſt aſſûrément une arme infiniment plus redoutable, car, com-

me on sait, les coups de pointe font des blessures beaucoup plus dangereuses, & il n'est presque point de coup qui ne mette un homme hors de combat : il s'en faut bien que les coups de sabre soient aussi dangereux (*a*). J'ai vu plus d'une fois des cavaliers qui avoient reçu cinq à six coups de sabre sur la tête, & qui n'étoient pas pour cela hors de combat ; d'ailleurs si l'on a à faire à une cavalerie qui ait des armes défensives, on ne sait plus avec des sabres où porter les coups ; cela est si vrai que les Turcs, quoiqu'ils ayent les meilleurs sabres du monde, ne craignent rien tant, que les cuirassiers de l'Empereur, de façon que quelques escadrons de ceux-ci ont souvent mis en fuite plusieurs régimens de cavalerie Turque, tandis que les dragons & les houssards surtout dénués d'armes défensives ont très-mauvais jeu vis-à-vis d'eux.

L'épée est donc l'arme la plus terrible, dont on puisse armer une cavalerie ; aussi Mr. le Maréchal de Saxe la préfére-t-il aux sabres, & il veut encore des épées à trois quarts, *afin*, dit-il, *qu'on ne puisse*

(*a*) On parle ici des sabres sans pointe.

pas ſabrer avec : il veut obliger par-là le cavalier à ne porter que des coups de pointe. Cet habile Général manioit ſi bien lui-même toute ſorte d'armes, qu'on ne peut guère récuſer ſa déciſion ſur cet article : en effet, quelle troupe pourroit tenir contre une cavalerie qui ſachant bien ſe ſervir de l'épée, n'allongeroit que des coups de pointe, & ſurtout au viſage, comme le vouloit Céſar, quand il diſoit à ſes ſoldats : *miles faciem feri* : frappez le viſage de vos ennemis, & vous leur verrez bientôt tourner le dos. Un cavalier qui ſait bien manier ſon épée n'a jamais ſon corps découvert ; s'il veut allonger un coup, il n'a qu'un petit mouvement à faire en avant ; ſi on lui porte un coup de ſabre, il le pare aiſément, & il n'a qu'un autre petit tour de main à faire, pour enfoncer ſon épée dans la gorge, ou dans le viſage de ſon adverſaire. Il n'en eſt pas ainſi du ſabre.

1.° Il eſt preſque impoſſible de parer un coup de pointe avec le ſabre.

2.° Il faut pour porter un grand coup, que le cavalier ſe hauſſe ſur ſes étriers & qu'il élève le bras autant qu'il peut, afin que le coup tombant de plus haut ſoit plus terrible ; ainſi, comme l'on voit, il pré-

ſente aſſez long-temps ſon corps à découvert. Un autre avantage de l'épée, c'eſt que la lame en peut être très-longue ſans qu'elle embaraſſe le cavalier, ſuppoſé qu'il ſache la manier (a), parcequ'on n'a qu'à la tenir renforcée du côté de la poignée & légère à la pointe, alors elle ſera plus maniable, & plus propre à parer les coups de ſabres, & avec une telle épée on aura encore le plus grand de tous les avantages qui conſiſte à frapper de loin, & à empêcher que l'ennemi ne vous approche ſans beaucoup de danger; ainſi par bien des raiſons, comme l'on voit, l'épée devroit être préférée aux ſabres.

Mais il y a un inconvénient qui balance tous ces avantages, & qui fait que, preſque dans tous les pays on préfère les

(a) Il eſt encore une attention à avoir quand on eſt armé d'épée; c'eſt qu'en marchant à la charge il ne faut pas la porter en arrêt comme une lance, mais en élever un peu la pointe, de façon qu'elle ſoit dirigé au viſage de l'ennemi. I. Parcequ'il ne faut pas que l'épée empêche le moins du monde l'effet du choc, qui doit toujours faire le capital d'une bonne cavalerie. II. C'eſt que ſi l'on ſe trouvoit avoir à faire à une cavalerie qui eût des cuiraſſes, pluſieurs épées riſqueroient de ſe caſſer; auſſi une bonne cavalerie ne ſera-t-elle uſage de l'épée, qu'après avoir par ſon choc renverſé les eſcadrons ennemis.

ſabres aux épées (*a*) : c'eſt qu'il n'y a, peut-être, encore point de cavalerie au monde aſſez bien dreſſée, pour pouvoir ſe ſervir de l'épée ; il faut pour cela une adreſſe particulière, que l'on n'acquiert qu'à force d'exercice, & par des leçons réiterées, & il faudroit pour parvenir à ce point de perfection dreſſer chaque homme en particulier à manier tant ſon cheval que ſon épée ; & dans aucun pays juſqu'à préſent on n'a encore voulu ſe donner cette peine. Le ſabre ſe manie avec plus de facilité, l'homme même le plus mal-adroit peut s'en ſervir aiſément : il n'y a qu'à lui apprendre à le tenir bien ferme dans la main quand il porte le coup.

Comme il y en a de différentes façons, voyons quels ſont les meilleurs ; commençons par les ſabres recourbés, qui ſont ceux que l'on donne ordinairement aux dragons & aux houſſards : ces ſabres outre l'avantage d'em-

(*a*) Les Eſpagnols qui ont de ſi bonnes épées ſe ſervent preſque toujours du tranchant à leur très-grand déſavantage ; je crois que ſans cela ils ſeroient invincibles : montés ſur d'excellens chevaux, qui eſt-ce qui pourroit leur tenir contre, s'ils ſavoient encore manier leurs longues épées, pour ne porter jamais que des coups de pointe au viſage ?

barasser moins, quand les troupes mettent pied à terre, sont aussi les plus aisés à manier, & par conséquent ceux qu'il faut donner par préférence aux troupes les moins bien dressées: ils font de plus larges blessures, quoiqu'elles ne soient jamais les plus dangereuses, & ils ont encore l'avantage d'être moins sujets à se casser, parcequ'ils frappent obliquement; mais ces sabres atteignent moins loin, & on ne peut guère se servir de la pointe.

Quant aux sabres droits, on en fait de différentes façons: il y en a à deux tranchans, & d'autres qui ne coupent que d'un côté, des pointus & des émoussés; plus un sabre est pesant à la pointe, plus les coups en sont violens, & par conséquent ils feront des blessures plus profondes; tels sont les sabres émoussés: mais quand ils sont un peu longs, ils sont lourds & pesans: cependant ils sont après les épées les meilleures armes, dont on puisse se servir contre une cavalerie armée d'armes défensives; mais il faut pour les manier des hommes bien forts, de façon que si ces sabres ne peuvent point couper tout-à-fait les armures, ils fassent du moins l'effet d'une massue, quand ils tombent dessus; & s'ils sont à deux tran-

chans, il faut bien faire attention encore qu'ils ſoient montés de façon que, quand ils ſont fauſſés d'un côté, on puiſſe les tourner de l'autre.

Les ſabres à deux tranchans & pointus (*a*), comme ils ſont plus légers à la pointe, on les manie plus aiſément; on peut auſſi les tenir plus longs, & le cavalier peut encore, tant bien que mal, pointer avec; mais ils ſont toujours de beaucoup inférieurs aux épées pour les coups de pointe, & inférieurs auſſi aux ſabres emouſſés, pour les coups de tranchant, cependant préférables à tous les autres ſabres, quand ils ſont un peu longs, j'entens, contre une cavalerie, qui n'auroit point d'armes défenſives. Voila à peu près à quoi ſe réduit toute la théorie des armes blanches (*b*); il en réſulte de tout ceci.

1.° Que l'épée eſt l'arme la plus terrible, & contre laquelle nulle troupe armée différemment ne peut tenir; mais il n'y a que des ſoldats parfaitement bien dreſſés,

---

(*a*) Les Allemands les appellent des palaches.

(*b*) Quant à la bayonnette, c'eſt une arme que l'on ne donne qu'aux dragons, & qui eſt tout-à-fait inutile quand elle eſt trop courte, & encore plus inutile à la cavalerie, tant qu'elle n'aura que des mouſquetons.

qui soient dans le cas de s'en servir comme il faut (*a*).

2.° Que les sabres courbés étant les plus maniables, sont ceux qu'il faut donner par préférence à des troupes de nouvelle levée, & à celles qui sont les moins bien dressées.

3.° Les sabres droits émoussés, comme plus pesans à la pointe, quand ils seront maniés par des hommes forts, seront les

(*a*) On prétend que, lorsqu'on a frappé son ennemi d'un grand coup d'épée, il est très-difficile de l'en retirer; mais je réponds, qu'il est assez rare que l'on s'approche si fort de son ennemi étant à cheval, de façon à lui enfoncer toute la lame dans le corps; cela n'arrivera, peut-être que sur cent coups un, & dans ce cas même, que risque-t-on? Celui qui recevra un si terrible coup, ne pourra probablement pas le riposter, ceux qui se trouvent à ces côtés auront à se défendre de ceux qu'ils auront en face, & ne seront pas dans le cas de venger dans l'instant la mort de leur camarade, encore moins le pourra-t-il celui qui lui est derrière, car il ne pourra arriver si-tôt à celui qui a frappé, qu'il n'ait du temps plus qu'il ne lui en faut pour retirer son épée. Je veux encore supposer que je fusse attaqué par deux ou trois ennemis à la fois, il me sera toujours bien plus avantageux d'être armé d'une épée que d'un sabre. I. Parceque les coups d'épée que je porterai seront bien plus dangereux que les coups de sabre. II. Je puis porter au moins deux coups d'épées dans le temps qu'il faut pour en assener un avec le sabre. III. Il ne faut pas dans ce cas allonger de si grands coups, mais les redoubler le plus vîte que l'on pourra, & tirer toujours au visage, car la moindre blessure dans cette partie du corps, met un homme tout-à-fait hors de combat.

meilleures armes contre une cavalerie couverte d'armes défensives ; mais il faut que la trempe en soit excellente.

4.° Les sabres à deux tranchans pointus, inférieurs aux épées pour les coups de pointe, & aux sabres émoussés pour les coups de tranchant, seront cependant d'un très-bon usage contre une troupe dénuée d'armes défensives ; mais il ne faut pas oublier, que leur plus grand avantage consiste en ce que l'on peut les tenir plus longs que les autres, étant plus légers à la pointe (*a*).

(*a*) Je n'ai point parlé de la lance, parcequ'elle n'est point en usage aujourd'hui, je n'ignore cependant pas que des Généraux du premier ordre ainsi que des militaires habiles l'ont proposée ; probablement ces Messieurs y ont reconnu des avantages que je n'ai pas l'esprit d'y voir. Ainsi, quant à moi, je préférerois toujours des escadrons de cuirassiers, bien montés & bien armés, à des escadrons de lanciers, tels qu'on peut les avoir aujourd'hui ; & voici mes raisons.

La lance est une arme qui ne peut être mise qu'entre les mains des plus habiles cavaliers, j'en appelle à ceux qui comme moi l'auront quelquefois maniée ; si le cavalier ne sait pas bien uniformer ses mouvemens à ceux de son cheval, le coup porte à faux, & reste presque sans effet.

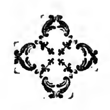
D'ailleurs des escadrons de lanciers ne peuvent encore combattre avec avantage que sur un terrain des plus unis, tels qu'on n'en rencontre presque jamais : ainsi la ligne pleine n'est pas l'ordonnance, qui leur sera la plus propre, ils combattront donc avec des intervalles en-

tr'eux, mais ces intervalles déjà très-dangereux pour des escadrons comme on les range aujourd'hui, le feront bien davantage pour des escadrons de lanciers: comment defendront-ils leurs flancs contre des escadrons de cuirassiers dont une partie par exemple ira brusquement se jeter dans ces intervalles, tandis que l'autre, par un mouvement très-prompt, se mettra à la queue des premiers & esquivera même le choc des lances, s'il le faut? Leur second & troisième rang, me dira-t-on, pourra défendre les flancs des lanciers; mais I. il faut que ces rangs soient eux-mêmes sans lances, pour pouvoir le faire. II. La manœuvre de se servir des rangs de derrière pour combattre des troupes bien ordonnées, qui tombent tout-à-coup sur les flancs, n'est pas bien bonne, ni bien facile. III. Si ces seconds & troisièmes rangs s'arrêtent pour combattre contre ces premières troupes, qui ont gagné les intervalles, le premier rang des lanciers s'en separera, & restant tout seul n'aura pas beau jeu, comme l'on peut bien penser.

Enfin, je n'avance ces objections qu'afin qu'on les examine, car ici c'est le cas où la pratique doit avoir sa part; d'ailleurs je le répète, je suis si étonné de me trouver, sur l'article des lances, si fort en contredit avec plusieurs habiles militaires, qui les ont proposées, que malgré les essais & les réflexions que j'ai faites sur cet article, je dois plutôt craindre de n'avoir pas bien vu, que de penser que ces Messieurs les ayent proposées trop légérement; ainsi, si l'infanterie s'avisoit de prendre des piques & de corriger sa tactique, ou que je dusse avoir à faire avec une cavalerie armée de lances, ne suis-je pas toujours à temps de les prendre; j'en donnerois alors au premier rang de mes petites troupes, mais je n'en voudrois jamais davantage. I. Parcequ'il ne seroit peut-être pas impossible, en ne choisissant que douze cavaliers par escadron, des plus adroits, & les montant sur douze chevaux des plus vigoureux & des plus agiles, de parvenir à leur apprendre à force de soin & d'exercice à manier passablement la lance. II. Comme mes petites troupes ne sont que de six maîtres de front, elles marcheront

marcheront plus aifées, & feront fujettes à moins d'inconvéniens, en avançant à l'ennemi. III. Si les lances les embaraffent, après avoir porté leur coup, qu'ils les jettent, ce ne fera pas une grande perte, ou qu'ils les faffent paffer au troifième rang, s'ils en ont le temps.

Je dirai cependant encore avant de finir cette note, qu'il eft fûr, que fi l'on fe repréfente à l'efprit un efcadron hériffé de lances marchant vigoureufement à l'ennemi pour le choquer, cela paroîtra terrible; auffi c'eft l'effet que firent les cinq premiers rangs de piques baiffées, de la phalange Macédonienne, fur l'efprit des Romains la première fois qu'ils la virent, mais on fait auffi combien facilement ils en vinrent à bout. Je fai encore que l'on attribue la défaite de la phalange, bien plus au défaut de fa tactique, qu'au défaut de fon arme; mais il faut encore favoir fi avec de telles armes les Macédoniens auroient été fufceptibles d'une autre tactique.



CHAPITRE XV.

Méthode facile de bien dreſſer un régiment de cavalerie de nouvelle levée.

En s'y prenant comme il faut dans huit mois & demi au plus, il doit être parfaitement bien dreſſé & prêt à marcher à la guerre. Cela eſt prouvé par un calcul démonſtratif des progrès, ſuivi de jour en jour.

On ſent bien, que rien ne ſera plus facile, que de dreſſer un régiment de cavalerie ſur le pied, que je viens de l'établir. La preuve en eſt bien claire; c'eſt qu'il ſe trouvera déjà à plus de moitié dreſſé, en le formant ainſi; puiſqu'on n'y admet non ſeulement aucun Officier, qui ne ſache bien monter à cheval, mais encore aucun qui n'ait appris à monter à cheval (*a*). Outre cela mes dix Ecuyers

(*a*) Il y a une très-grande différence entre un Officier qui ſait monter à cheval ſimplement, parcequ'il a les qualités naturelles requiſes pour y réuſſir jointes à un très-grand exercice, & un autre qui ſait monter à cheval parcequ'il a appris. Le premier c'eſt tout ce qu'il

& mes dix Sous-Ecuyers feront bien de la besogne en peu de temps; plaçons ensuite à la tête de ce régiment, comme j'ai déjà dit, un Colonel qui sache le commander, un Lieutenant-Colonel vigilant & attentif, un Major habile, & un Aide-Major infatigable, & puis nous verrons, où se réduira cet axiome reçu & si souvent répété, *qu'il y faut dix ans pour former un régiment de cavalerie* (*a*).

Je prens le régiment du jour qu'il est assemblé, c'est-à-dire, lorsqu'il est complet en Officiers, soldats & chevaux, & je calcule ainsi.

---

peut faire, s'il en fait assez pour lui, mais le second est dans le cas d'enseigner les cavaliers.

(*a*) Tout régiment qui ne peut être dressé, s'il le faut, dans huit ou dix mois, ne le sera pas non plus dans dix ni dans vingt ans, si ce n'est que pour en venir à bout on ne veuille le refondre presqu'entièrement; aussi je comprens très bien la difficulté qu'il y a de dresser, comme il faut, la cavalerie, sur le pied que les régimens sont aujourd'hui en Europe, sans en excepter aucune puissance: mais ce que je ne sais concevoir, c'est que tant de savans militaires, tant d'habiles Généraux tels que le Prince d'Anhalt, Montécuculi, le Maréchal de Saxe &c. ayent répété les uns après les autres: *il faut un très-long-temps pour former un régiment de cavalerie*, quand ils auroient dû dire: pour avoir de la bonne cavalerie il faut mettre les régimens sur un autre pied, il faut les former différemment.

I.

1. *jour* { Le premier jour le Colonel ſépare les Officiers, & les deſtine aux eſcadrons, dans leſquels ils doivent être placés; il en fait de même des Bas-Officiers, Trompettes, Selliers, Maréchaux-ferrans, Vivandiers &c.

I I.

2. *jours* { Il ſépare les hommes ainſi que les chevaux en trois catégories, en grands, moins grands, & plus petits (*a*); enſuite de chacune de ces catégories tant en hommes, qu'en chevaux, il forme les cinq eſcadrons, qu'il nomme premier, ſecond, troiſième, quatrième, cinquième eſcadron, qui ne doivent plus changer de nom, & j'en ai déjà dit la raiſon (*b*).

(*a*) Quant aux hommes, qui doivent reſter à pied, il faudra réſerver les plus mal-adroits, c'eſt-à-dire ceux, que l'on a plus de peine à dreſſer.

(*b*) *Voyez l'art. des Capitaines commandans les eſcadrons.*

Voila le régiment formé, & les Officiers affectés à leurs escadrons (a).

III.

1. *jour* Le quatrième jour sera employé aux instructions: & un Colonel tel que celui que je suppose ici en a plus qu'il n'en faut, pour donner tous les ordres nécessaires pour le bon ordre du régiment; parcequ'ils doivent être d'un style laconique & précis, & surtout donnés d'un air à faire sentir à tout le monde que l'on n'est pas homme à souffrir le moindre relâchement (b).

(a) Je ne parle point de l'Etat-Major, qui est toujours le premier sur pied.

(b) Le Colonel doit aussi faire remettre par écrit aux Officiers un précis de leurs devoirs à chacun selon son grade, & il en gardera le double chez-lui pour que les Officiers puissent tous les ans confronter leurs instructions avec l'original. Sur ce livre on n'écrira que les ordres, qui doivent être irrévocables: & j'espère bien que ce volume, qui doit servir de règle pour fixer la discipline particulière du régiment, ne passera jamais deux feuilles d'écrit. Pour tout le reste on a le code militaire.

IV.

Le cinquième jour, tout étant établi, l'on commence à mettre la main à l'œuvre.

Le Major rassemblera chaque jour tous les Officiers, deux heures le matin & deux l'après midi, pour leur apprendre le maniement des armes & l'exercice à pied (*a*); il leur en apprendra d'abord la théo-
15. jours rie, c'est-à-dire il commencera par leur expliquer nettement tous les mouvemens, & leur fera voir de quelle utilité il est pour une troupe de savoir bien manier ses armes, par la facilité, que cela lui donne de charger & de tirer vîte: unique avantage que l'on doit se proposer par le maniement des armes (*b*). De même en leur expliquant les évolutions de l'exercice

(*a*) Je suppose ici que tous les Officiers, excepté l'Etat-Major, sont tous novices; je n'ai pas besoin qu'ils sachent autre chose que monter à cheval: car pour tout le reste ils l'apprendront bien vîte.

(*b*) Voilà où doit tendre tout maniement des armes; charger & tirer vîte; le reste est inutile, & même absurde.

à cheval, il leur fera remarquer que de leur netteté dépend toute l'excellence de la tactique : enſuite paſſant à la pratique, il les exercera, quant au maniement des armes, avec le mouſqueton ou le fuſil, juſqu'à ce qu'ils en ſachent bien exécuter tous les mouvemens ; & quant aux évolutions, il les leur enſeignera d'abord ſur le papier avec le crayon, ou bien
15. jours ſur une table avec des plombs, juſqu'à ce que le régiment ſoit prêt pour être dreſſé à cheval.

L'Aide-Major de ſon côté exercera en même temps les Maréchaux des Logis & les Brigadiers au nombre de quatre-vingts, & en travaillant quelques heures davantage par jour, il n'y mettra guère plus de temps à les perfectionner, que le Major en emploira pour les Officiers (*b*) : je mets quinze jours pour cela, & on peut m'en croire, je

(*a*) Que l'on ſe rappelle que l'Aide-Major, dont il s'agit ici, n'eſt pas de ces Aides Majors à la douzaine, qui n'ont pas aſſez de ſix mois pour dreſſer les recrues de l'année. *Voyez ci-devant l'article* Aide-Major.

parle avec connoissance de cause (a).

V.

1. jour. Nous voici au vingtième jour : celui-ci est destiné au Colonel pour voir faire le maniement des armes aux Officiers, ensuite aux Bas-Officiers ; je suis bien sûr que de la façon qu'on le leur aura enseigné, il n'y en aura pas un seul qui ne le sache faire parfaitement bien, du moins quant aux Officiers ; car quel seroit celui, qui ne le sachant pas assez, oseroit se présenter devant un Colonel, qui assûrément n'aura pas la foiblesse de se contenter de l'*assez-bien* (b) ?

(a) On sent bien que pendant ces 15. jours on s'occupera encore d'autres choses : l'Aide-Major aidé du Brigadier-Major doit profiter des heures de relâche pour apprendre aux Bas-Officiers à bien panser, seller & brider leurs chevaux, à empaqueter leurs hardes & à les charger sur les chevaux, & il ne faut point qu'il les quitte, qu'ils ne sachent non seulement faire eux-mêmes tout cela, mais il faut qu'ils soient encore en état de l'enseigner aux cavaliers.

(b) Quelques Colonels se contentent souvent de l'*assez-bien*. Quant à mon Colonel peu complaisant sur cet article il exigera toujours le *très-bien*.

V I.

1. *jour* { Le vingt-unième jour le Colonel fait la revue des chevaux des Officiers, pour voir, s'ils ont la taille & les qualités requiſes : enſuite il les fait monter tous à cheval, ſe met à leur tête, & les mène faire une petite promenade militaire (*a*).

(*a*) Comme il eſt d'une néceſſité indiſpenſable, que les Officiers de cavalerie ſoient bien montés, ainſi ce n'eſt pas aſſez qu'un cheval ſoit beau, il faut encore qu'il ſoit bon, car je ſoutiens pour impoſſible qu'un Officier de cavalerie mal monté puiſſe jamais bien faire ſon devoir. Un jour de bataille comment oſerat-il monté ſur une roſſe, heurter hardiment ſon ennemi? Le cheval & le cavalier ne font plus qu'un dans ce moment, ainſi pour que l'un ait du courage, il faut que l'autre ait de la vigueur; quand la force manque, le courage s'éteint, cela eſt indubitable. Mon Colonel très-attentif ſur les moindres choſes, n'en negligera pas une auſſi eſſentielle, que l'eſt celle d'obliger les Officiers de ſon régiment à être toujours bien montés, mais pour ne pas juger au hazard, comme auſſi pour ôter tout air d'humeur ou de caprice dans les jugemens qu'il pourroit porter ſur les qualités des chevaux de ſes Officiers: voici comment il s'y prendra. Il commencera par être lui même le mieux monté du régiment, enſuite pour s'aſſûrer que ſes Officiers le ſoient auſſi, après la revue faite de leurs chevaux, il ſe mettra à leur tête, les menera aux champs, les rangera ſur trois rangs, le Lieutenant-Colonel & les Capitaines au premier rang, les Lieutenans au ſecond, & les Sous-Lieutenans au

VII.

Dès que tous les Bas-Officiers savent bien faire l'exercice à pied, voici comment il faut s'y prendre pour l'enseigner en peu de temps aux soldats: on choisit parmi les soixante Brigadiers, qu'il y a dans le régiment, trente-six de
100. ceux, qui ont le plus d'adresse
jours à manier leurs armes, & plus de facilité à s'exprimer, c'est-à-dire plus de capacité à enseigner ce qu'ils ont appris, & on leur donne à chacun un soldat à dégourdir, pendant cinq jours, après lesquels, ces trente-six hommes passent dans les mains de l'Aide Major autres cinq jours, pour être perfectionnés;

---

troisième, ensuite il leur fera faire mille pas au pas, mille au trot & mille au grand galop, c'est-à-dire à bride abbatue: tous les chevaux qui fourniront ces trois carrières, & qui d'ailleurs auront la taille requise, seront sûrement propres pour la guerre, s'il en est quelqu'un qui reste en arrière, un coup d'œil du Colonel suffira pour faire sentir à l'Officier qui le monte, qu'il doit penser à s'en pourvoir d'un autre, & que le plutôt ne sera que mieux; car que repondroit-il? La raison, la justice & le bien du service l'exigent bien plus encore que la volonté du Colonel.

ainsi de cinq en cinq jours il y aura trente-six soldats de dressés; lesquels auront tous été exercés à pied pendant dix jours, cinq jours par les Brigadiers, & cinq jours par l'Aide Major; or cela fait tout juste pour dresser les 680. soldats, en comptant du jour que les Brigadiers commencent au jour que l'Aide-Major finit, cent jours.

100. jours

A mesure que les trente-six soldats sortiront des mains de l'Aide-Major, ils passeront entre celles des Ecuyers, qui leur apprendront à monter à cheval (*a*), de façon que quand l'Aide-Major aura fini d'enseigner l'exercice à pied aux derniers, il pourra recommencer par les trente-six premiers, pour leur

(*a*) Les Ecuyers ne doivent plus les laisser, jusqu'à ce que l'Aide-Major ayant achevé de leur enseigner l'exercice à pied, les reprenne, cela fera trois mois de leçon, pour chaque cavalier, avant que de lui rien apprendre de ce qui concerne l'exercice à cheval; trois mois de leçon matin & soir donnée par un habile Ecuyer à des hommes dans l'âge propre pour cet exercice, c'est assûrément un bon commencement; ajoutez à cela qu'ils vont désormais être sous les yeux de leurs Officiers, qui sachant parfaitement bien monter à cheval, les perfectionneront sans cesse.

apprendre, non pas les évolutions, mais ce que chaque soldat doit savoir faire individuellement de sa personne étant à cheval.

VIII.

On voit assez qu'en s'y prenant comme il faut, c'est-à-dire, en occupant tout le monde à propos & sans confusion, chacun sachant bien surtout & ce qu'il enseigne & comment il le doit enseigner, l'ouvrage ne peut qu'avancer grand train. Ainsi qu'en une ruche d'abeilles, ici tout le monde est occupé sans re-
120. lâche à son ouvrage, chacun prend
jours plaisir à le voir avancer; maîtres & écoliers tous tendent à se mériter des éloges. Continuons de la sorte & nous en viendrons bien-tôt à bout.

Dans quatre mois & un jour, tous les Bas-Officiers & soldats du régiment ont appris non seulement à panser, seller, brider & charger leurs chevaux, mais encore le maniement des armes (*a*). De plus nous avons

(*a*) *Voyez la note* (a) *ci-devant page* 104.

déjà trente-six cavaliers, qui ayant trois mois complets de leçon d'équitation, savent monter & manier leurs chevaux (*a*), & par conséquent ils sont en état d'être dressés pour l'exercice à cheval; l'Aide-Major va les reprendre cinq jours encore, pendant lesquels il
120. leur enseignera à monter & descen-
jours dre de cheval armés & bottés avec les chevaux chargés, à aller bien droit devant eux le pas, le trot, & le grand galop, à se détacher un à un de la troupe pour aller jusqu'à un endroit indiqué, & revenir ensuite à leur place, à reculer leurs chevaux un à un, & puis tous ensemble, à les chasser du talon à droite & à gauche, à sauter

(*a*) Un cavalier en sait assez, quand il sait monter & descendre de cheval, aller le pas, le trot, & galoper son cheval sur le bon pied, l'arrêter sur cul, donner un coup d'éperon pour le pousser vigoureusement en avant, reculer, tenir les rênes de la bride égales & courtes à la main, pour donner de l'appui à son cheval; pour ce qui regarde de s'y tenir ferme dessus, ce n'est pas là ce qu'il y a de plus difficile, d'ailleurs tous les jours il gagnera de ce côté-là, & six mois ne seront pas écoulés que tous les cavaliers seront aussi fermes que des piqueurs.

un fossé, gravir une montée, traverser une rivière, à tirer l'épée (*a*), à pousser le coup en avant en quarte au visage, à parer le coup de sabre, & à riposter une tierce au visage, ou dans la gorge de l'ennemi (*b*), à remettre l'épée, à

120. *jours* ôter leur chapeau (*c*) & le remettre, à prendre leurs mousquetons, les charger & faire feu (*d*), les accrocher au porte-mousqueton, & à les remettre promptement à leur place; à mettre lestement pied à terre, à attacher les chevaux les uns aux autres, à détacher les mousquetons, & se ranger en avant des chevaux, à rattacher leurs mousquetons, détacher les chevaux &

(*a*) Je dis l'épée, parceque mes cavaliers seront sûrement en état de s'en servir, & j'ai fait voir que c'est l'arme la plus terrible quand on sait bien la manier.

(*b*) *Voyez ci-devant le chap.* 14.

(*c*) Comme mes cavaliers sont supposés avoir des casques, ils ne devroient jamais les ôter.

(*d*) Quoique la cavalerie ne doive jamais faire feu à cheval, il est cependant bon d'apprendre aux cavaliers à se servir de leurs mousquetons à cheval, d'ailleurs mes petites troupes s'en serviront quelquefois: pour des pistolets, il n'en est point question, car selon moi ils n'en devroient point avoir.

remonter vîte à cheval. Voilà ce qu'il faut que tous les soldats sachent bien faire avant que de passer entre les mains du Major, pour être dressés aux évolutions (*a*). Si parmi eux il s'en trouve quelqu'un qui ne soit pas parfaitement bien dressé, le Major doit le laisser en arrière jusqu'à ce que l'Aide-Major
120. jours l'ait perfectionné.

Pendant le temps que l'on emploie à dresser les soldats, le Major de son côté instruit les Officiers. Je crois qu'il ne seroit peut-être pas hors de propos de commencer par la connoissance extérieure du cheval; ce seroit en s'y prenant, comme il faut, l'affaire d'une semaine ou deux, tout au plus (*b*);

(*a*) Pour un régiment de nouvelle levée, c'est au Major à enseigner les évolutions aux escadrons en détail, mais une fois que le régiment est dressé ce n'est plus son affaire, mais celle des Capitaines-Commandans. *Voyez l'article des Capit. command. les escadrons.*

(*b*) Rien de plus facile, il faut pour cela avoir la planche d'un cheval bien gravée, où toutes ses parties extérieures soient numerotées, le Major, les Officiers assemblés, fait sortir de l'écurie un cheval des plus tranquilles, ensuite la planche à la main en fait bien remarquer toutes les parties l'une après l'autre, en com-

ensuite on passeroit à étudier l'art de les bien emboucher, étude indispensable pour des Officiers de cavalerie; mais comme ce n'est pas ici l'endroit d'en parler, j'envoie au traité de la connoissance extérieure du cheval, & à celui de la mécanique du mors.

120. jours En même temps le Major montant à cheval avec eux tous les jours, leur enseignera à prendre des points de vue, à s'y alligner, à y marcher droit sans jamais biaiser; car cela est très-essentiel, soit pour bien alligner les escadrons, soit pour bien marcher en bataille, & savoir conserver les intervalles; il les accoutumera aussi à juger des distances à vue d'œil, & à les mesurer au pas

mençant par la nuque & finissant à la pointe du jarret, on en apprend les noms par cœur, on examine leur situation naturelle, & les défauts qui les affectent; il est bien sûr que l'on n'aura pas répété huit jours de suite ces leçons que les Officiers auront une connoissance parfaite du cheval, & feront par-là en état de faire leurs remontes avec moins de risque d'être trompés comme il n'arrive que trop souvent, faute de bonnes instructions. *Voyez ci-après le traité de la connoissance extérieure du cheval, Pl. XXVII.*

pas de leurs chevaux, à bien calculer le temps, qu'il y faut pour parcourir un eſpace donné, par exemple, de deux mille pas, au pas, au trot & au grand galop, il leur fera gravir des endroits eſcarpés, traverſer des rivières, ſauter des haies & des foſſés, il leur enſeignera auſſi à tirer l'épée, à la tenir comme il faut, à en frapper l'ennemi au viſage, à parer & ripoſter &c.

120. jours Toutes ces choſes doivent être enſeignées aux Officiers avec la plus ſcrupuleuſe attention, & il faut qu'ils les ſachent parfaitement bien avant que de les faire paſſer aux évolutions.

Dès que l'Aide-Major aura dreſſé un nombre ſuffiſant de ſoldats, pour en former un eſcadron (*a*), le Major le prendra pendant 20. jours pour lui enſeigner les manœuvres, que chaqu'eſcadron doit ſavoir faire en ſon particulier (*b*),

(*a*) C'eſt-à dire quatre fois 36., nombre au quel ſe monte l'eſcadron y compris les petites troupes.

(*b*) Par exemple toutes les manœuvres de pied ferme, tant à rangs ouverts qu'à rangs fermés, les à droite & les à gauche, toutes les façons poſſibles de défi-

avant que de paſſer aux évolutions générales, & il continuera ainſi d'eſcadron en eſcadron juſqu'à ce qu'il les ait tous paſſés. Cela emporte encore, en comptant du jour que l'Aide-Major commence, au jour que le Major finit, à vingt jours par eſcadron, cent-vingt jours.

I X.

15. jou. Quand tout le monde ſera bien inſtruit, alors le Colonel raſſemble tout le régiment pour le mettre aux grandes évolutions, & lui donner la dernière main, cela peut être une affaire tout au plus de quinze jours, & alors le régiment ſera entièrement dreſſé (*a*).

---

ler, de former & de rompre l'eſcadron &c.; tout cela doit être enſeigné à chaqu'eſcadron en particulier, avant que de les aſſembler pour leur enſeigner les grandes évolutions.

L'exercice de la cavalerie doit être regardé comme formant trois parties: la pemière comprend le maniement des armes tant à pied qu'à cheval. La ſeconde, les manœuvres que chaqu'eſcadron peut exécuter tout ſeul. La troiſième les grandes évolutions combinées & exécutées par pluſieurs eſcadrons manœuvrant enſemble.

(*a*) Je n'entre point ici dans un plus grand détail ſur les différentes évolutions de la cavalerie, car ce que

Récapitulons maintenant, & calculons le temps que nous avons dit qu'il faut pour dresser le régiment.

I.

Un jour pour l'arrangement des Officiers.

I I.

Deux jours pour séparer les soldats ainsi que les chevaux en trois catégories, en grands, moins grands & plus petits, & pour former les escadrons.

I I I.

Un jour au Colonel pour donner les instructions, qui concernent le bon ordre du régiment.

I V.

Quinze jours pour dresser les Officiers & Bas-Officiers au maniement des armes.

---

j'en ai dit dans le chapitre VI. du tome premier, où je renvoie, doit suffire; c'est pour un régiment tout ce que l'on peut lui enseigner de plus utile.

V.

Un jour au Colonel pour voir faire le maniement des armes aux Officiers & Bas-Officiers.

V I.

Un autre jour encore au Colonel pour faire la revue des chevaux des Officiers.

V I I.

Cent jours pour enſeigner l'exercice à pied aux ſoldats, pendant leſquels, à meſure qu'ils ſortent des mains de l'Aide-Major, ils paſſent entre celles des Ecuyers, qui leur apprennent à monter à cheval.

V I I I.

Cent-vingt jours, pour apprendre aux ſoldats ce que chacun d'eux doit ſavoir faire individuellement de ſa perſonne étant à cheval, pendant leſquels le Major dreſſe les eſcadrons un à un, l'eſpace de vingt jours (à meſure qu'ils ſortent des mains de l'Aide-Major) aux manœuvres particulières, qu'ils doivent bien ſavoir, avant que de paſſer aux évolutions générales.

X I.

Quinze jours au Colonel pour donner la dernière main & perfectionner l'ouvrage; cela fait tout juste huit mois, seize jours (*a*); & assûrément ce temps est plus que suffisant pour dresser un régiment composé ainsi que je viens de l'établir: tout comme en s'écartant de ces principes, on peut être sûr, que ni vingt, ni trente ans, ni même un siècle ne suffiroit pas pour le bien dresser (*b*).

Qu'un Inspecteur vienne maintenant voir exercer ce régiment; je suis bien sa caution, qu'il ne le trouvera point en peine, pour savoir quel terrain on lui destine pour le faire manœuvrer (*c*), car tout terrain lui est égal, pourvu qu'il puisse s'y tourner, s'il y a des fossés, il les sautera, s'il

---

(*a*) Je ne calcule point les dimanches, ni les jours que le temps sera si mauvais, que hors du cas de la plus grande hâte, on pourra suspendre le travail. Sans doute que ces jours perdus doivent être ajoutés au calcul que je viens de donner.

(*b*) Il est constant qu'un régiment de cavalerie sera toujours plus ou moins bien dressé, en raison de ce que l'on s'écartera plus ou moins, des principes que je viens d'établir.

(*c*) J'ai vu des régimens qui se croioient bien ha-

y a des haies, il les franchira, même en manœuvrant, sans se déranger, tous ces petits obstacles ne sont rien pour un régiment, qui est bien à cheval, & qui a été dressé comme il faut, & dont les escadrons, surtout bien organisés, peuvent aisément se mouvoir en tous sens, rompre & doubler, avec promptitude & légéreté. Exige-t-on de lui quelque nouvelle évolution? Qu'on la lui explique bien clairement, & il la fera sur le champ.

Il ne manque donc plus à ce régiment que quelques petites instructions pour être tout-à-fait en état de marcher à la guerre, il faut lui donner une idée de ce qu'il devra faire à l'armée. Il doit savoir ce que c'est que monter une grande garde, faire un fourrage, marcher en patrouille &c.; tout cela sera bien-tôt appris, car les Officiers sont supposés savoir déjà toutes ces choses par théorie, & il ne leur sera pas difficile de les mettre en pratique (a): voi-

---

biles, parcequ'ils savoient faire quelques cinq ou six manœuvres, tant bien que mal, sur un terrain fait exprès, tout comme si un jour d'affaire, on étoit bien sûr de devoir combattre sur un tapis.

(a) On doit faire camper le régiment pendant une quinzaine de jours avant que de l'envoyer à l'armée, afin

là les moyens les plus assurés pour parvenir à former en peu de temps d'excellens régimens de cavalerie. Et voila comment

La fière discipline & le courage altier
Font un brave soldat d'un paysan grossier.
(*a*).

qu'il apprenne à dresser les tentes, & à planter les piquets ; on l'envoie pendant ce temps tous les jours au fourrage, on lui fait monter de grandes gardes, on lui fait faire de fréquentes patrouilles, mais surtout il faut avoir soin qu'il fasse toutes ces choses avec le plus grand ordre possible.

(*a*) *L'art. de la guerre Poéme. Chant.* 5.



TRAITÉ
DE LA
CONNOISSANCE EXTÉRIEURE
DU
CHEVAL
AVEC
UN DÉTAIL
De toutes les fourberies
DES MAQUIGNONS.

AVERTISSEMENT.

Les deux Traités qui ſuivent, l'un ſur la connoiſſance extérieure du cheval, & l'autre ſur la mécanique du mors, ont déjà été accueillis du Public dans deux éditions, l'une en François & l'autre en Italien; on les a encore réimprimés ici comme faiſant parties des connoiſſances utiles & néceſſaires à tout Officier de cavalerie.

L'Auteur a eu ſoin d'y corriger quelques fautes qui s'étoient gliſſées dans l'édition Françoiſe, ayant été aſſez négligemment faite en ſon abſence.

TRAITÉ
DE LA CONNOISSANCE EXTÉRIEURE
DU CHEVAL.

CHAPITRE PREMIER.
DU CHEVAL.

Combien il eſt indiſpenſable de le bien examiner avant que de l'acheter pour ne point être trompé, vû qu'il eſt ſujet à une infinité de maladies.

DE tous les animaux qui ſervent aux beſoins de l'homme, le Cheval eſt celui qui coute le plus, & en même temps celui auſſi qui eſt le plus ſujet à une infinité de maladies, parmi leſquelles il y en a pluſieurs qui le mettent, ou tout-à-fait hors d'état de ſervice, ou qui le rendent preſque de nulle valeur. Il y a eu des chevaux qui ont été payés des ſom-

mes immenses (a): on m'a assuré en Angleterre, que des Seigneurs ont payé des étalons Arabes jusqu'à cinq cents guinées. Le Prince Eugéne en avoit un que j'ai encore connu, qui lui avoit coûté mille sequins. Or si ces beaux chevaux, achetés à si grands frais, avoient eu quelques défauts, ce n'eut été qu'un argent jeté en l'air: ajoûtez encore que rien n'est plus aisé à un maquignon, que de cacher les défauts d'un cheval qu'il veut vendre, surtout s'il a à faire avec quelqu'un qui ne l'examine pas comme il faut, c'est-à-dire méthodiquement, partie par partie.

" L'art des maquignons, dit *Mr. de* " *Garsault*, n'est autre chose que d'ache- " ter de mauvais chevaux à bon marché, " & de les réparer & refaire de façon

(a) Si je voulois donner ici une petite preuve d'érudition, je citerois le cheval d'Alexandre qui a été payé treize talens, que quelques-uns font monter à 13000. écus, quoique le talent attique ne valût qu'environ 600. écus: le talent d'or en valoit à la vérité 6750., ce qui feroit alors 87750. écus: mais je ne crois pas que Philippe père d'Alexandre eut tant d'argent à dépenser en un cheval.

Tavernier nous dit encore dans son Recueil des voyages (où il ne dit pourtant pas toujours la vérité), qu' en Arabie il y avoit des chevaux, que l'on vendoit 100000. écus. *Voyez tom.* 1. *pag.* 157.

" qu'ils puissent fasciner les yeux du Pu-
" blic, & vendre leurs chevaux beaucoup
" plus cher qu'ils ne les ont achetés (*a*). "

Il faut donc pour s'assurer de n'être point trompé par ces messieurs, en achetant un cheval, examiner, comme j'ai dit, méthodiquement toutes ses parties l'une après l'autre, & ne point faire comme font la plûpart, qui ne tiennent aucune règle dans leur examen, & sautent de la tête à la croupe, & de la croupe reviennent au train de devant, sans rien examiner avec ordre: en agissant ainsi on ne peut à moins que d'oublier bien des choses, & c'est alors qu'un fin maquignon fait bien ses affaires: car s'apercevant de votre peu de méthode dans la façon d'examiner les chevaux que vous achetez, il ne vous laissera voir, s'il sait bien son métier, de chacun d'eux que les parties les mieux constituées & les plus saines; par exemple, quand vous vous avancerez pour visiter les yeux d'un cheval qui ne seront pas trop bons; pour vous en distraire, il vous fera remarquer en faisant en même-temps tourner le cheval, qu'il a une queue superbe,

(*a*) *Garf. Chap.* 11. *pag.* 35.

& qu'il la porte on ne peut mieux; & si c'est les jarrets que vous vouliez visiter, & qu'il n'ait pas envie que vous vous y arrêtiez, il vous dira qu'aucun cheval au monde n'a jamais mieux manié ses épaules, & pour preuve il vous le fait marcher, & vous fait ainsi admirer le mouvement libre de ses épaules, quand vous étiez au moment de visiter ses jarrets; & comme vous ne gardez nulle méthode dans votre examen, il vous paroît d'abord égal de voir une chose ou l'autre la première; d'ailleurs on se croit toujours à temps d'y revenir, ensuite cela passe de la mémoire, on l'oublie & on est enrossé. Il ne faut pas dire que l'on n'est pas assez bête pour donner dans ce panneau; j'en ai vu qui se croyoient bien fins & qui ont été souvent attrapés. J'ai vu, entr'autres, vendre un cheval entiérement déferré d'un œil à une personne qui se croyoit fort-habile, qui le visita même assez long-temps, & qui l'acheta sans y prendre garde; ce ne fut que quand elle l'eut dans son écurie, qu'elle s'aperçut qu'il lui manquoit un œil: on le lui avoit tant tortillé de tous côtés, qu'elle n'avoit jamais été dans le cas de jeter les yeux sur cette partie: notez en-

core que cette perſonne dont je parle ici, ſe connoiſſoit aſſez-bien en chevaux, & n'étoit pas homme à laiſſer paſſer un défaut, s'il lui tomboit ſous les yeux : mais ne mettant nulle méthode dans l'examen des chevaux qu'elle achetoit, elle oublioit toujours quelque choſe ; ainſi, ou ne vous mêlez point d'acheter des chevaux, ou mettez de la méthode dans l'examen que vous en ferez avant que de les acheter, ou tenez-vous pour ſûr d'être dupé.



CHAPITRE II.

Il n'y a qu'une seule bonne façon de bien examiner un cheval pour s'assurer de ne laisser passer aucun défaut.

JE viens de dire, & je ne saurois assez le répéter, que pour s'assurer de ne point être trompé en achetant des chevaux, il faut vous faire une méthode, qui vous aide à examiner avec attention toutes les parties d'un cheval, l'une après l'autre; en commençant par la nuque & en finissant à la pointe de la queue, sans jamais faire aucun saut, & ne jamais vous départir de cette règle; mais pour rendre ce que je dis plus sensible aux sens, plus facile à mettre en pratique, & en même temps à la portée des moins intelligens, je place ici une Table analytique de toutes les parties extérieures du cheval; il faut l'apprendre par cœur, & en même temps jeter les yeux sur la planche XXVII., que je joins encore ici exprès, pour mieux graver dans l'esprit de celui qui voudra s'instruire, ce qui est nécessaire qu'il sache, & utile qu'il n'oublie

n'oublie jamais, pour être un parfait connoiſſeur de chevaux: enſuite je récapitulerai toutes ces parties, & en m'arrêtant ſur chacune d'elles, je dirai quels ſont les moyens dont les maquignons ſe ſervent pour cacher, pallier, ou faire diſparoître pour quelque temps les défauts qui affectent ces différentes parties de l'individu, & en même temps je montrerai auſſi les moyens de connoître & de ſe préſerver de leurs jolis tours d'adreſſe; mais il faut avant tout, bien apprendre par cœur la Table analytique, ſans cela ce n'eſt que du temps perdu.



TABLE ANALYTIQUE

Des parties extérieures du cheval qu'il faut apprendre par cœur.

CHAPITRE III.

Des parties extérieures du cheval. Défauts ou maladies qui les affectent.

Fourberies des maquignons pour les cacher aux yeux des acheteurs.

La Nuque. 1.

LA nuque est la partie supérieure de la tête du cheval. Les maquignons coupent dans cet endroit la peau, de la largeur d'un pouce environ, ensuite la cousent ensemble, graissent la partie, & l'opération est faite : ils font cela pour relever les oreilles aux chevaux qui les ont pendantes ; mais cela ne dure que quelques mois, ensuite la peau se relâche & les oreilles retombent comme auparavant. C'est la première partie du cheval qu'on examine ; il faut passer le doigt sur la nuque si l'on ne veut point être trompé, si le cheval se laisse manier les autres parties de la tête & qu'il fasse difficulté de se laisser toucher en

cet endroit, défiez-vous en, & ne l'achetez point, furtout fi c'eft un cheval fin.

Les Oreilles. 2.

On les arrange de deux façons.

1.° On les coupe, quand elles font trop longues, & il n'y a pas grand mal fi l'opération eft bien faite.

2.° Les maquignons groffiers en Allemagne y mettent des cornets de papier dedans pour les faire tenir droites; cette méthode eft fi ufitée dans ce pays, que fouvent fur cent chevaux qu'on me préfentoit, il y en avoit vingt qui avoit des cornets dans les oreilles; à cela il n'y a qu'à y regarder & on s'en aperçoit auffi-tôt.

Le Toupet. 3.

C'eft cette partie de la crinière qui fe trouve au deffus de la tête, qui paffe entre les deux oreilles & vient couvrir le front: les maquignons s'en fervent quelquefois pour couvrir la marque du bouton de feu, qu'un maréchal ignorant aura, très-mal à propos, appliqué fur cet endroit à un cheval qui aura eu le vertigo. Il ne

faut donc pas oublier de relever le toupet pour voir s'il n'y a point de marque; car il ne seroit pas agréable d'acheter un cheval qui auroit eu le vertigo, & de le payer tout aussi cher que s'il n'avoit jamais rien eu: ce qui ne manquera pas de vous arriver, si le marchand s'aperçoit que vous n'y avez rien connu.

Le Front. 4.

Les maquignons font souvent de fausses pelottes ou étoilles artificielles sur cette partie.

1.° Parceque cette marque donne un air plus gai au cheval.

2° Pour bien appareiller les têtes de deux chevaux de carosse, dont l'une a une pelotte & l'autre point. Ils s'y prennent de différentes façons pour cela, la plus aisée est celle-ci.

Ils prennent une rave plus grosse ou plus petite, selon la grandeur de la marque qu'ils veulent imprimer, la font cuire sous les cendres; & lorsqu'elle est assez cuite, ils la retirent du feu, la coupent en deux, & la tenant avec une paire de pincettes, l'appliquent aussi chaude qu'il est possible

ſur le front du cheval, auquel ils ont préalablement arraché les poils, & ils réitèrent cette opération, s'il le faut, deux ou trois fois, enſuite ils oignent la plaie avec de la graiſſe de blaireau ou taiſſon: ils ſe ſervent auſſi quelquefois de la pierre ponce, qu'ils paſſent à l'endroit où ils veulent faire venir les poils blancs: ils frottent avec cette pierre juſqu'à ce qu'ils en ayent emporté les poils & la peau, enſuite ils graiſſent la plaie comme ci-deſſus, ou avec quelque autre onguent, & cela ne manque preſque jamais de réuſſir.

Ce ne ſeroit pas un grand mal, quand même, ſans s'en apercevoir, on acheteroit un cheval avec une fauſſe pelotte; cependant il eſt très-aiſé de la connoître, ſi on y regarde avec attention.

1.° En ce que les poils des fauſſes pelottes ſont toujours plus longs que ceux des pelottes naturelles.

2.° Parceque la plaie ſe refermant, il y reſte toujours au milieu un petit endroit où le poil manque.

Les Salières. 5.

Les ſalières creuſes dénotent, dit-on, un cheval vieux, ou bien un cheval qui a été engendré par un vieux étalon : mais comme outre cela elles défigurent auſſi un peu un cheval, les maquignons n'ont pas manqué de chercher un moyen pour faire diſparoître ces creux : c'eſt en Normandie où j'ai vu pour la première fois cette manœuvre. Un garçon qui avoit long-temps ſervi des Marchands de chevaux, vint s'offrir à moi pour en conduire quelques-uns que j'avois achetés à la foire de Caen, & en ayant entr'autres un qui étoit fort beau, mais qui ſe trouvoit préciſément avoir des ſalières enfoncées, je dis, en le remettant à ce garçon pour le mener à l'écurie, que c'étoit dommage que ce cheval n'eût pas des ſalières bien fournies ; il me répondit auſſi-tôt en ſouriant, *que cela, Monſieur, ne vous faſſe aucune peine, rien de plus aiſé que de faire diſparoître ces creux* : je ne pris pas d'abord garde à ce qu'il me diſoit : il s'en alla avec mon cheval à l'écurie, & moi je ne tardai pas dix minutes à le ſuivre ; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand en arrivant chez moi, il me fit voir

le cheval avec les salières bien relevées & les creux tout-à-fait remplis! Je lui donnai d'abord un écu pour boire, & je lui demandai ensuite comment il avoit fait? Il me fit aussi-tôt voir, sans se faire prier, son opération, & pour cela il prit le premier cheval qui se trouva sous sa main dans la cour de l'auberge où j'étois logé, & qui avoit les salières creuses, & avec une épingle il le piqua au centre du bassin de la salière, ensuite appuyant ses lévres dessus il y souffla de toute sa force, & bien-tôt la peau s'éleva si fort en cet endroit, qu'elle surpassoit même de quelques lignes l'os du bassin de la salière. La chose est d'autant plus aisée à faire, que le cheval n'est point du tout sensible en cet endroit, car il ne remue pas seulement, quand on lui enfonce l'épingle, que l'on fait entrer environ six lignes; cela ne dure cependant que quelques jours, ensuite les creux reparoissent insensiblement: mais c'en est bien assez pour les maquignons, qui ne s'étudient à autre chose qu'à épier les momens d'attraper leurs dupes.

Voici comment on s'aperçoit, si une salière a été soufflée: l'air poussant davantage le cuir au centre de la salière, qui

réſiſte moins que les bords qui tiennent à l'os du baſſin ou temporal, fait qu'une ſalière ſoufflée forme toujours une convexité ou demi-globe au centre, & laiſſe tout à l'entour en dedans du baſſin un petit cercle creux qui décèle la fourbe du maquignon.

Les Yeux. 6.

Pluſieurs perſonnes croyent que l'œil eſt la partie la plus difficile à bien connoître dans un cheval, mais ils ſe trompent: je ferai voir que tout dépend de ſavoir bien placer le cheval que l'on veut examiner.

Quant aux maquignons, ils n'ont ici que des tours bien groſſiers à vous jouer.

Comme ils ne peuvent point changer les mauvais yeux de leurs chevaux, que font-ils?

1.° Ils tâchent de vous diſtraire au point de vous faire oublier de les viſiter, & cela leur réuſſit quelquefois.

2.° Ils vous placent le cheval ſi déſavantageuſement qu'il eſt impoſſible d'y rien voir.

3.° A ceux qui n'ont pas de meilleurs

moyens pour connoître si les yeux d'un cheval sont bons ou non, que d'y passer la main devant, ou de tenir une paille entre les dents, qu'ils approchent insensiblement de l'œil du cheval, pour voir s'il remue, & juger par ce mouvement de l'état de sa vue; à ceux-là, j'ai vu des maquignons, qui sans faire semblant de rien, au moment que ces bonnes gens approchoient ou la main, ou la paille des yeux du cheval, le piquoient avec la pointe d'un clou qu'ils tenoient caché dans leur gant & qu'ils appuyoient comme par distraction, ou sur le garrot, ou sur le dos du cheval, qui se sentant piquer, donnoit un coup de tête qui faisoit croire à mes nigauds que c'étoit l'effet de l'objet qu'ils approchoient de l'œil du cheval, & se laissoient ainsi grossiérement attraper.

Mais par ma méthode on ne tombera guères dans le premier inconvénient, qui est celui d'oublier d'examiner une partie aussi essentielle qu'est la vue dans un cheval; car dès qu'on en sait bien toutes les parties par cœur, on les examine toutes l'une après l'autre; & il est impossible d'en oublier une seule, pour peu qu'on y soit routiné: on ne tombera pas non plus dans

le dernier inconvénient, parcequ'il n'y a que les plus grands ignorans qui s'avifent d'approcher ou la main, ou la paille de l'œil du cheval, pour juger s'il eft bon ou mauvais.

Il ne refte donc plus qu'à favoir comment il faut placer un cheval, pour pouvoir bien lui examiner les yeux.

Les maquignons ne manqueront pas de vous placer un cheval qui n'aura pas une vue parfaite, de façon qu'une lumière égale l'environne de tous côtés, & cela afin d'empêcher le jeu de la prunelle, qui feul doit vous faire connoître fi un œil eft bon ou mauvais.

Ainfi, quand vous voudrez procéder à l'examen des yeux d'un cheval que vous voulez acheter, ayez attention de le placer de façon que le plus grand jour le frappe dans les yeux & l'obfcurité derrière: alors fi fes yeux font bons, vous obferverez que la prunelle, qui au grand jour fe refferre en un point affez petit, à mefure que vous tournerez la tête du cheval vers l'obfcurité, fe dilatera jufqu'à paroître trois ou quatre fois plus grande qu'elle n'étoit: ramenez encore infenfiblement la tête du cheval vers la lumière, & la

prunelle ſe reſſerrera de nouveau, & ſi ces mouvemens de dilation & de reſſerrement ne s'enſuivent pas, c'eſt une marque que l'œil ne vaut rien, & quand même il y verroit encore, il ne faut point l'acheter, car il ne tardera pas à perdre entièrement la vue (*a*).

Les Joues. 7.

Il faut avoir attention que les joues ne ſoient pas trop épaiſſes ou charnues.

Car 1.° des joues trop chargées de chair rendent ordinairement la tête du cheval peſante à la main.

2.° Ces ſortes de chevaux ſont ſujets à avoir des fluxions aux yeux.

(*a*) Les yeux ſont encore ſujets à une infinité de maladies, mais qui ne ſont pas de mon ſujet. On peut conſulter là-deſſus le IX. chap. du Guide du Maréchal de Mr. de Laſoſſe: je n'ai voulu qu'indiquer la façon de s'y prendre, pour connoître ſi un œil eſt bon ou non. Pour ce qui eſt des dragons, cancers, tayes &c. comme toutes ces choſes ſe voyent aiſément, il n'eſt pas néceſſaire d'en parler: & quant aux coups, pour les diſtinguer de la fluxion appellée lunatique, il n'y a qu'à regarder, ſi l'œil eſt couleur de feuille morte, alors c'eſt une fluxion, & ſi le dedans de l'œil eſt blanc c'eſt ordinairement un coup; mais il vaut toujours mieux laiſſer le cheval, quand on n'y peut pas bien voir, car ſouvent un coup eſt très-dangereux & fait auſſi perdre l'œil au cheval.

L'Angle de la Machoire inférieure. 8.

Quand l'angle formé par les deux os de la machoire inférieure eſt trop petit, il empêche le cheval d'y loger ſon goſier entre deux, & cela fait qu'il porte le nez au vent. Il eſt encore très-eſſentiel de manier cette partie du cheval, pour voir s'il n'y a point de glandes, car alors ce pourroit être un indice de morve, ſurtout ſi le cheval n'eſt plus d'un âge à jeter la gourme: & il ne faut pas croire que, parcequ'il ne jette pas des matières par le nez, ces glandes ne ſoient d'aucune conſéquence, point du tout, car les maquignons ne ſont point embaraſſés de trouver les moyens d'empêcher un cheval morveux de jeter pour quelque temps, en lui ſeringuant dans le nez des injections fortes & aſtringentes, telles que l'eau de chaux de vitriol, ou de l'alun diſſous dans de l'eau, dans le vinaigre ou dans l'eſprit de vin; ainſi tenez-vous bien ſur vos gardes, ſinon vous y ſerez attrapé.

Le Chanfrein. 9.

Le chanfrein, à la rigueur, comprend toute la partie de la tête du cheval, qui eſt entre les ſourcils depuis les oreilles juſqu'au nez.

Les marchands de chevaux peignent quelquefois le chanfrein d'un cheval de caroſſe, afin qu'il ſoit mieux appareillé avec un autre auquel ils l'accouplent; mais il faut être bien dupe pour s'y laiſſer prendre.

Les Naſeux. 10.

Les naſeaux doivent être minces & bien ouverts, afin que le cheval puiſſe reſpirer à ſon aiſe.

Comme les chevaux qui s'ébrouent bien, paſſent pour être ſains & vigoureux, les maquignons au moment qu'ils les ſortent de l'écurie pour les faire voir, leur pouſſent du poivre, du tabac ou du ſel dans le nez, afin de les obliger à s'ébrouer: ainſi pour peu que cet ébrouement ſoit réitéré, il faut paſſer un de vos doigts dans les naſeaux, & vous connoîtrez s'ils y ont mis quelque choſe. Si c'eſt du tabac ou du poivre, il s'attachera à votre

doigt, & s'ils y ont mis du ſel, il en dégouttera quelques gouttes d'une eau très-claire.

La Bouche. 11.

Pour qu'un cheval ait une belle bouche, il faut qu'elle ne ſoit ni trop, ni trop peu fendue; il paroît d'abord preſque impoſſible que les maquignons puiſſent encore parvenir à cacher en partie ces défauts aux yeux de l'acheteur: cependant comme ils ne reſtent jamais courts en rien, voici comment ils s'y prennent pour cela: ordinairement, à un cheval qui a une bouche trop fendue, on lui donne un mors dont l'œil du banquet eſt fort bas, afin que la gourmette ne porte pas trop haut: mais les Marchands de chevaux, ſurtout à Paris, font le contraire; ils mettent aux chevaux qui ont la bouche trop fendue, un mors avec l'œil du banquet fort haut & allongent la gourmette tant qu'ils peuvent, cela fait croire à ceux qui n'y regardent pas bien attentivement que le cheval n'a pas la bouche trop fendue; & *vice verſa*, aux chevaux qui ont la bouche trop peu fendue, à qui ils devroient donner des mors avec l'œil du

du banquet haut, ils leur en mettent qui l'ont très-bas, avec une gourmette fort courte, ensuite ils tirent les porte-mors tant qu'ils peuvent; cela fait paroître la bouche du cheval un peu plus fendue qu'elle n'est en effet: ainsi, si c'est un cheval fin & de grand prix que vous ayez à acheter, il faut lui faire ôter la bride, pour bien voir s'il a la bouche belle, c'est-à-dire ni trop, ni trop peu fendue.

La Langue. 12.

Il arrive tous les jours, que des gens sans attention achetent des chevaux, à qui il manque la langue; les maquignons, pour cacher ce défaut, se servent d'un mors auquel ils arrangent au haut de la liberté de la langue (*a*) un petit morceau de fer, lequel, quand on veut regarder dans la bouche, en poussant un peu les branches en haut pique le cheval au palais, & fait qu'il se tourmente & ne s'y laisse point regarder: alors ils vous disent que le cheval est difficile: mais comme il ne faut jamais les écouter, & que d'ailleurs ce se-

(*a*) On appelle la liberté de la langue, la partie supérieure de l'embouchure du mors.

roit dépenſer très-mal ſon argent que d'acheter un cheval ſans langue. Il faut lui faire ôter la bride pour tâcher d'y voir bien clair, ou bien ne point acheter.

Les Barres. 13.

Les bonnes barres ſont celles qui ne ſont ni trop hautes, ni trop baſſes, ni trop rondes, ni trop tranchantes: les barres trop rondes ou trop charnues, ſont très-peu ſenſibles au mors & font que le cheval pèſe à la main, & ſi c'eſt un cheval, outre cela, qui ait de l'ardeur, il emportera ſon cavalier qui ne pourra le retenir; ſi au contraire elles ſont trop tranchantes & trop ſenſibles, le cheval n'aura aucun appui, battra continuellement à la main, & ſi malheureuſement celui qui le monte n'eſt pas habile cavalier, qu'il vienne à lui donner un coup de bride un peu rude, il ſe le renverſera deſſus.

Les Marchands de chevaux font ordinairement monter un cheval qui a des barres ou trop fortes ou trop ſenſibles, avec un ſimple bridon: ils font monter le cheval qui a des barres trop fortes avec le bridon, afin, s'il s'emporte d'avoir une ex-

eufe, & dire qu'il eſt impoſſible de bien tenir un cheval avec un ſimple bridon ; & celui qui les a trop ſenſibles, afin qu'il ſoit plus tranquille, qu'il ne ſe dreſſe point & qu'il ne batte pas tant à la main; mais quand on eſt un peu connoiſſeur, on diſtingue les bonnes barres, tout ſimplement en les tâtant avec le doigt.

Les Dents. 14.

C'eſt ſur les dents que les maquignons exercent le plus amplement leur adreſſe ; ils les arrachent, ils les ſcient, ils les liment, ils les contre-marquent.

Ils arrachent les dents de lait aux jeunes chevaux, afin que les autres pouſſent plus vîte, pour faire paſſer le cheval plus vieux d'un an qu'il n'eſt.

Ils ſcient ou bien liment les longues dents des vieux chevaux pour les faire paroître plus jeunes.

Ils contre-marquent ces mêmes dents qu'ils ont raccourcies, ou bien celles de ces chevaux, qui, quoiqu'ils ayent raſé, ne les ont jamais longues : mais pour peu qu'on ſoit ſur ſes gardes, il eſt bien aiſé de ne pas s'y laiſſer tromper.

K 2

1.° On connoît aux crochets, si l'on a arraché des dents à un jeune poulain, car peu après avoir poussé les mitoyennes, les crochets d'en bas percent, & alors le cheval a quatre ans; ainsi, si l'on voit les mitoyennes de dessous & de dessus entièrement dehors, & que les crochets n'ayent point encore poussé, il est sûr que les dents de lait du poulain ont été arrachées: il en est de même, si les coins de dessous & de dessus ont poussé, & que les crochets d'en haut ne paroissent point encore.

2.° On connoît les dents qui ont été limées ou sciées, en ce qu'en un cheval à qui on a fait cette opération, quand il a la bouche fermée, les dents de devant ne joignent plus, parceque les machelières, que l'on ne peut ni limer, ni scier, les en empêchent.

3.° On connoît les contre-marquées en les examinant attentivement, car on ne les trouve pas aussi blanches qu'elles devroient l'être, & les crochets seront arrondis & jaunes (*a*): on connoît encore aux dents

---

(*a*) Cet article auroit été trop long, & j'aurois trop long-temps détourné l'attention du lecteur, si j'avois voulu y mettre tout ce qu'il y a à dire sur les dents des chevaux; j'ai mieux aimé faire cette annotation, que l'ar-

les chevaux qui tiquent ſur la mangeoire, en ce qu'ils ont les dents de deſſus uſées & en bec de flûte.

Comme ces chevaux ſont fort incommodes, attendu qu'ils ſont quelquefois ſujets aux tranchées, & qu'ils ont encore l'incommodité de ne pouvoir manger l'avoine, ſans qu'il leur en tombe beaucoup

---

rêter trop long-temps ſur cette partie: mais comme rien n'eſt plus eſſentiel que de bien connoître l'âge du cheval que l'on veut acheter, j'y ſuppléerai ici: & pour parler en même temps & à l'eſprit, & aux yeux du lecteur, j'ajoûte une planche où j'ai fait graver ſept mâchoires inférieures & trois ſupérieures: il faudra y jeter les yeux deſſus & la ſuivre bien attentivement, & je promets qu'en moins de deux heures on ſe mettra en état de connoître, ſans qu'il ſoit poſſible de ſe tromper, l'âge d'un cheval depuis ſa naiſſance juſqu'à dix ans: après leſquels il faut recourir à d'autres marques.

Les chevaux ont quarante dents, vingt-quatre machelières, quatre canines (qu'on appelle auſſi crochets), & douze inciſives. Mais les jumens n'ont ordinairement point les quatre dents canines, de façon qu'elles en ont quatre de moins que les chevaux.

C'eſt aux dents inciſives & aux crochets, qu'il faut recourir, pour connoître l'âge des chevaux, depuis leur naiſſance juſqu'à leur dixième année. Pour mettre une certaine règle dans ce que je vais dire, & pour me faire mieux entendre, je commencerai par faire connoître ces dents par leur nom: voyez la planche XXVIII. fig. I., elle repréſente une mâchoire inférieure qui a encore toutes ſes dents de lait: enſuite voyez la III. figure, les dents marquées 1. 1. qui ſont celles du milieu, s'appellent les pinces, celles marquées 2. 2. qui ſont à côté des premières, s'appellent

de la bouche, ce qui les fait souvent dépérir, si l'on n'y prend garde; les maquignons pour cacher ce défaut aux yeux des acheteurs, mettent aux chevaux qui tiquent, quand ils sont à l'écurie, une longe qui prend à la muserolle du licou & va s'attacher au ratelier, ou à un clou qui est dans la muraille, & vous disent qu'ils font cela pour empêcher le cheval de man-

---

les mitoyennes, celles marquées 3. 3. les coins, & celles marquées 4. 4. les crochets.

Quinze jours environ après la naissance du poulain, les dents de lait commencent à pousser, & à quatre mois & demi elles sont toutes dehors, le poulain les conserve toutes jusques environ trente-quatre ou trente-six mois, ensuite elles tombent successivement les unes après les autres, comme nous le dirons ci-après.

Les dents de lait fig. I., on les connoît en ce qu'elles sont extrêmement blanches au dehors, courtes & sans creux, mais cependant un peu noires au-dessus.

A trente-quatre mois, ou trois ans le poulain commence à poser les deux pinces d'en bas *a. a.* figure II. & quelques mois après celles d'en haut : à quatre ans il met bas les mitoyennes 2. 2. fig. III. de la mâchoire inférieure, & quelques mois après celles de la mâchoire supérieure, & alors les crochets 4. 4. fig. III. commencent à paroître, à cinq ans tombent les coins d'en bas *b. b.* fig. IV., & quelques mois après encore celles d'en haut, & les crochets de dessus sont aussi tout-à-fait dehors : alors le cheval a cinq ans accomplis.

Toutes ces dents que nous venons de voir, qui remplacent les dents de lait, sont beaucoup plus dures que celles-ci, elles sont creuses & ont encore une marque noire dans leur concavité; c'est à cela qu'on les distingue des dents de lait.

ger ſa litière, & quand ils les ſortent, ils ajuſtent quelque choſe au mors qui les tourmente, afin qu'ils ne ſe laiſſent point regarder dans la bouche.

La Barbe. 15.

J'appelle la barbe la partie du menton du cheval où appuye la gourmette.

La barbe ne doit être ni trop plate ni trop épaiſſe, afin que le cheval ne pèſe pas à la main. Pour connoître cette partie du cheval, on y paſſe la main & on

---

A ſix ans les pinces d'en bas *c. c.* fig. V. commencent à s'emplir & les marques à s'effacer, à ſept ans les mitoyennes inférieures *d. d.* fig. VI. ſe rempliſſent & s'effacent à leur tour, & à huit ans ſe rempliſſent les coins d'en bas *e. e.* fig. VII., & dans ce temps les pinces de la mâchoire ſupérieure *f. f.* fig. VIII. commencent auſſi à s'emplir & à s'effacer, à neuf ans les mitoyennes de deſſus *g. g.* fig. IX. s'empliſſent & s'effacent à leur tour: enfin à dix ans les coins *h. h.* figure X. finiſſent auſſi de marquer, & alors les crochets, qui d'abord étoient pointus & blancs, commencent à s'arrondir & à jaunir.

Enſuite, à meſure que le cheval avance en âge, la gencive ſe retire, les dents ſe décharnent & paroiſſent beaucoup plus longues.

Il y a des chevaux qu'on appelle béguts, auxquels la marque des dents ne s'efface point, mais comme les creux ne laiſſent pas que de ſe remplir, cela fait qu'il n'eſt pas difficile de les connoître.

la manie : dans un cheval de prix, c'eſt un défaut eſſentiel qu'une barbe trop épaiſſe.

L'Encolure. 16.

L'encolure eſt toute cette partie du cheval qui s'étend depuis la tête juſqu'aux épaules. Une belle encolure doit être longue & relevée.

Les maquignons, ſurtout en Allemagne & en Italie, pour donner de l'encolure à leurs chevaux, les aſſujettiſſent avec un petit cordon qui tient aux deux yeux du banquet du bridon, & qui vient paſſer aux couſſinets du ſurfait, & un garçon tient en même temps les deux longes du bridon fort courtes à la main, & ſoutient ainſi avec le pouce droit, qu'il appuye à l'endroit de la barbe, la tête du cheval, tandis que le maître avec un long fouet l'anime par derrière : c'eſt ainſi qu'ils appareillent les encolures de deux chevaux de caroſſe, qu'ils veulent vous vendre, & qui ſouvent ne ſont pas mieux aſſorties enſemble, que ne ſeroit l'encolure d'un âne qu'on accoupleroit avec un chameau.

En France les maquignons ſe contentent, pour relever l'encolure des chevaux, de

leur mettre un mors avec de longues branches qu'un piqueur tient ferme dans la main, en hauſſant la tête du cheval tant qu'il peut, tandis que ſon maître lui applique de bons coups de fouet aux flancs.

La Crinière. 17.

Une belle crinière doit être longue, fine & légère, c'eſt-à-dire, n'être pas trop chargée de crins, ſurtout pour les chevaux de ſelle.

Le Garrot. 18.

Il doit être haut & tranchant, c'eſt-à-dire bien déchargé de chair, & c'eſt une qualité eſſentielle aux chevaux de chaſſe.

Les Epaules. 19.

Les épaules doivent être peu chargées de chair, & avoir un mouvement libre; tout cheval qui ſera chargé d'épaule & qui raſera le tapis, bronchera à tout moment; il ne faut pas non plus qu'elles ſoient trop ſerrées, ou comme on dit, chevillées, car

alors le cheval ſe coupe, ſe croiſe, & ſouvent en galopant il s'abbat.

Les Coudes. 20.

Il y a des chevaux à qui il croît une loupe à la pointe du coude : cela provient de ce qu'ils couchent mal, c'eſt-à-dire, qu'étant couchés, leur coude appuye ſur le fer (*a*) ; ces-ſortes de chevaux doivent être ferrés courts & ſans crampon. Il y a différentes façons d'emporter ces loupes (*b*). On les perce avec un bouton de feu, on les coupe avec le biſtouri, on les conſume après les avoir ouvertes avec des cauſtiques; & c'eſt ainſi que les Marchands de chevaux en uſent, quand ils ont quelque cheval qui a des loupes, avant de l'expoſer en vente : mais en y touchant on connoît d'abord, ſi un cheval a eu une loupe & qu'on la lui ait emportée.

(*a*) On appelle cela coucher en vache.

(*b*) Voyez Mr. de Laſoſſe, Guide du Maréchal chap. VII. des tumeurs ſarcomateuſes. *Art.* 1. *pag.* 262. *édit. de Paris in* 4. 1766.

Le Poitrail. 21.

Je ne puis mieux faire, pour bien donner à entendre comment doit être le poitrail du cheval, que de me ſervir des expreſſions mêmes, auſſi élégantes que juſtes, de Mr. de Garſault. Un beau poitrail, dit-il, eſt celui qui eſt bien à ſon aiſe, entre ſes deux épaules (*a*).

L'Avant-bras. 22.

L'avant-bras doit être renforcé & nerveux. Il n'eſt point de marque plus ſûre de la force d'un cheval qu'un bel avant-bras.

Les Genoux. 23.

Le genou du cheval doit être rond & ſouple.

Les genoux ſont quelquefois ſujets aux capelets renverſés, ſurtout ceux de ces che-

(*a*) Voici ſes propres mots. " Quand on voit le " poitrail bien à ſon aiſe entre les deux épaules, & que " les deux jambes de devant ſont éloignées l'une de l'au- " tre d'une diſtance raiſonnable par en haut, on dit que " le cheval eſt bien ouvert du devant. " *Garſault connoiſſance générale & univerſelle du cheval chap. IX. pag.* 26. *édit. de Paris in* 4. 1745.

vaux qui en mangeant leur avoine, ou en se chassant les mouches, donnent des coups dans l'auge, ou dans les racinaux qui la soutiènnent, si on n'y fait pas d'abord attention, & qu'on n'y remédie pas sur le champ.

Vous trouverez encore des chevaux auxquels il manque du poil sur la pointe du genou (*a*); il ne faut point les acheter, quoique puisse vous dire le maquignon, car vous n'acheteriez qu'une rosse. Aux chevaux noirs il faut y regarder plus attentivement qu'aux autres, parcequ'il est très-facile de les noircir, de manière qu'il n'y paroîtra rien.

Le Canon de la jambe. 24.

Le canon de la jambe doit être large & plat.

C'est une des parties du cheval, qu'on doit examiner avec le plus d'attention.

Les jambes en général sont sujettes à une infinité de maux, dans les plis du genou viennent les malandres, au long du canon il se forme des suros, des fusées & des osselets, derrière, le long du tendon, vien-

(*a*) On les appelle genoux couronnés.

nent les crevaſſes & les queues de rats, à côté des boulets, entre le tendon & l'os du canon, viennent les molettes, tout cela ſe voit en y regardant ſeulement avec un peu d'attention; mais ce à quoi il faut le plus prendre garde, c'eſt aux jambes roides: car les maquignons ne manqueront pas, avant de vous préſenter un cheval froid ſur ſes jambes, de le faire trotter quelque temps pour les échauffer & les lui dégourdir; ſi vous vous doutez de cela, faites entrer le cheval un peu avant dans l'eau, & en ſortant arrêtez-le un moment; & vous verrez bientôt qu'il ne pourra plus remuer ſes jambes, s'il eſt attaqué de cette maladie.

Ils ont encore l'art de reſſerrer ſes molettes, quand elles ne ſont pas bien invétérées; ils ſe ſervent pour cela d'eſprit de vin camphré avec du ſel; en les frottant bien, elles diſparoiſſent pour quelque temps; mais ſi l'on fatigue tant ſoit peu le cheval, elles reparoiſſent de nouveau.

Le Nerf ou le Tendon de la jambe. 25.

Il doit être bien détaché, libre & net, & c'eſt encore une des parties du cheval à laquelle il faut bien faire attention.

Les Chataignes. 26.

Ce ſont quatre excroiſſances d'une corne molle, à peu près de la figure & de la groſſeur d'une petite chataigne, que tous les chevaux ont dans les endroits que vous voyez dans la planche XXVII. marqués n.° 26.; ces chataignes tombent quelquefois d'elles-mêmes, ou bien on les coupe, ſi l'on veut, car elles repouſſent toujours, & n'incommodent jamais le cheval.

Les Boulets. 27.

Ce ſont les quatre jointures qui ſont au bas du canon des jambes. Les boulets doivent être menus; c'eſt dans cet endroit que le cheval ſe coupe, lorſqu'il marche mal, qu'il eſt foible, mal bâti ou panard.

C'eſt un grand défaut à un cheval que de ſe couper; car il ſera bientôt eſtropié & tout-à-fait hors d'état de ſervir.

Les maquignons ont grand ſoin, quand ils ont la moindre route à faire, de bien envelopper les boulets des chevaux qui ſe coupent, pour qu'ils ne s'emportent point les poils, & afin que ceux qui doivent les acheter ne s'aperçoivent pas de ce défaut.

Cependant les chevaux qui se coupent fort, quoiqu'on les garantisse de s'emporter les poils, ne laisseront pas que d'avoir souvent les boulets douloureux, après une longue route qu'ils auront faite; & on s'en aperçoit en serrant avec les deux doigts de la main: ainsi quand vous verrez un cheval qui marche serré ou qui se couvre, quoiqu'il n'ait point de poils emportés, défiez-vous en.

Cependant, il ne faut pas vous étonner qu'un cheval se soit coupé, s'il est jeune, & qu'il vienne de faire une longue route; pourvû qu'il marche bien, & qu'il soit bien bâti, vous ne devez avoir aucune difficulté de l'acheter, car en acquérant de la force, il est sûr que le cheval ne se coupera plus.

Les maquignons ont encore la ruse, dès qu'ils arrivent au marché, à la foire, où à l'endroit où ils veulent vendre leurs chevaux, de faire vîte appliquer à ceux qui se coupent, des fers qui débordent de beaucoup, afin de faire croire, que le cheval ne s'est coupé que parce qu'il a été mal ferré; leur malice va jusqu'à se servir pour cela de vieux clous, pour qu'on ne s'aperçoive pas que le cheval a été tout fraîchement ferré.

La lie des maquignons uſe encore de faire paſſer le cheval qui ſe coupe dans la boue, pour cacher les cicatrices des boulets : dans ce cas vous n'avez qu'à faire paſſer le cheval dans l'eau, & leur fourbe eſt auſſi-tôt découverte.

Les Paturons. 28.

Le paturon eſt la jointure qui va du boulet juſqu'au pied : là ſont réunis tous les tendons du pied (*a*). Le paturon doit être maigre, renforcé, mais pas trop long : les plis, ou le dedans des paturons ſont ſouvent attaqués de crevaſſes, de poireaux, de fics & de javarts, qui ſont fort douloureux dans cet endroit ; il faut y paſſer le doigt pour ſentir s'ils ſont bien nets, ou faire lever le pied du cheval, pour bien examiner s'il n'y a point de vieilles cicatrices ; & dans ce cas, ſi le cheval n'eſt pas tout-à-fait jeune, il ne faut pas l'acheter ; car tous ces maux ne tarderont pas à reparoître, ſurtout s'il vous faut marcher dans les boues, ou que l'on néglige tant ſoit peu de les tenir bien propres ; le de-

(*a*) *Voyez Guide du Marechal par Mr. de Lafoſſe, planche VII. fig. d.*

vant du paturon eſt encore attaqué d'une autre maladie, que l'on appelle forme; c'eſt une tumeur calleuſe qui ſe durcit, & qui fait ſouvent boiter le cheval, elle eſt quelquefois dangereuſe, quoiqu'on en diſe; car on ne la guérit le plus ſouvent qu'avec le feu; ainſi il faut y bien regarder: quant à moi, je n'aimerois guères acheter un cheval qui auroit des formes (*a*).

Les Fanons. 29.

On appelle fanon cet aſſemblage de crins qui ſe trouve à la partie poſtérieure des boulets & qui couvre l'ergot.

Les chevaux qui ont les fanons longs & touffus, n'ont été engendrés que par des étalons du commun.

Auſſi les Marchands de chevaux ne manquent-ils jamais d'arracher avec des pincettes les poils aux jambes des chevaux, pour les faire paſſer pour plus fins qu'ils ne ſont. Combien n'ai-je pas vu vendre, en France, de chevaux pour Normands,

(*a*) Meſſieurs de Garſault & de Laſoſſe ſemblent ne faire pas grande attention aux formes, cependant j'ai preſque toujours vu boiter les chevaux qui en étoient attaqués.

qui n'étoient pas plus Normands que Turcs, & dans certaines foires, combien de chevaux Suiſſes ne vend-t-on pas pour des chevaux du Holſtein? Cependant ſi on y regarde bien attentivement, on diſtinguera aiſément les jambes auxquelles on a arraché les poils, & on ne s'y laiſſera pas attraper.

Les Ergots. 30.

Ce ſont encore des excroiſſances d'une eſpèce de corne, que tous les chevaux ont derrière & au bas du boulet, & qui paroît être de la même nature que celle des chataignes.

La Couronne. 31.

La couronne eſt ce rebord qui ſe trouve au bas de la jointure du paturon, qui borde le haut du ſabot; elle doit être peu élevée.

Le Sabot. 32.

“ Le ſabot (dit Mr. de Garſault),
“ eſt, pour ainſi dire, l'ongle du cheval,

“ il forme le pied extérieur, & entoure
“ un os, qui s'appelle l'os du petit pied,
“ & comme le ſabot eſt rond, ſa partie
“ de devant s'appelle la pince, les côtés
“ ſe nomment les quartiers, & le derriè-
“ re forme deux élévations appellées les
“ talons; la couronne (continue le même
“ Auteur) doit être noire, unie & lui-
“ ſante: le ſabot doit être haut, les quar-
“ tiers ronds, & les talons hauts & lar-
“ ges” (*a*).

Cette partie du cheval eſt ſujette aux ſeimes, qui changent de nom ſuivant leur ſituation. Les maquignons, ſurtout en Angleterre, ſe ſervent d'un certain maſtic pour boucher les fentes des ſeimes, qui s'adapte ſi bien à la corne du cheval, qu'il eſt preſque impoſſible de s'en apercevoir, ſi l'on n'y regarde bien attentivement; l'eau n'y fait rien, & la pointe du couteau y entre difficilement (*b*).

(*a*) *Garſ. chap. 1. pag. 6.*

(*b*) Ce maſtic, à ce qu'on m'a dit, doit être compoſé de poudre de marbre noir, de poix réſine & de cire. J'ai depuis trouvé dans l'Enciclopédie, au mot *maſtic*, une compoſition qui eſt à peu près la même: mais il n'y eſt point dit que ce maſtic puiſſe ſervir à cet uſage.

La Sole. 33.

Une bonne ſole doit être épaiſſe & concave.

Il ſe trouve quelquefois des chevaux à qui il vient des poireaux ou fics ſous la ſole ; les maquignons les cachent autant qu'ils peuvent ſous un fer bien couvert ; j'ai penſé une fois y être attrapé moi-même à la foire de Leipſick : on me préſenta un cheval Danois très-beau, qui avoit un fic ſous la ſole du pied gauche de derrière ; mais comme je ne me ſuis jamais négligé dans l'achat des chevaux, lui ayant fait lever le pied, je m'en aperçus & le laiſſai ; cependant ce cheval fut vendu un moment après à un Ecuyer, qui le paya quatre vingts ducats, & qui ne s'aperçut de rien.

Le Dos. 34.

Le dos doit être uni, égal, inſenſiblement arqué ſur la longueur, & relevé des deux côtés de l'épine qui doit paroître enfoncée (*a*).

(*a*) *Voyez Hiſt. nat. tom.* 4. *pag.* 199. *in* 4.

Comme c'eſt l'endroit où l'on place la ſelle, ſouvent les maquignons s'en ſervent pour couvrir un dos bleſſé, ainſi, s'il en a une, il faut la lui faire ôter.

Les Reins. 35.

Les reins ſe trouvent placés entre l'extrêmité du corps & la croupe.

Quelquefois on paſſe le feu ſur cette partie qui aura ſouffert quelque petit effort; alors quoique le cheval ſoit bien remis, cela ne laiſſe cependant pas que d'en diminuer le prix; les maquignons, qui ne veulent rien perdre, tâchent de cacher ſous une couverture, ou bien avec les baſques de la veſte du piqueur qui le monte, cette marque de feu aux yeux de l'acheteur; mais ce n'eſt que les dupes qui s'y laiſſent prendre, & qui achètent des chevaux ſans en examiner bien toutes les parties.

Les Côtes. 36.

Les côtes ne doivent point être applaties, car c'eſt un défaut qui défigure le cheval; il doit les avoir rondes, & ſurtout bien proportionnées à ſa taille.

Les Flancs. 37.

Les flancs doivent être pleins & courts.

Les maquignons pour donner de beaux flancs à leurs chevaux, ont coutume de leur faire manger de l'avoine avec du sel, avant de les faire boire, ensuite ils leur donnent encore du son après avoir bu : cela fait que les flancs se remplissent & paroissent plus courts.

C'est encore aux flancs que l'on connoît si un cheval est poussif; il faut pour cela les examiner bien attentivement, & voir d'abord s'ils ne sont point altérés, s'ils battent juste, si après que le cheval a trotté, il ne souffle, ni ne tousse point.

On prétend que les maquignons ont le secret d'arrêter la pousse; mais je doute qu'ils ayent celui de faire battre un flanc altéré, bien réguliérement : & c'est la seule marque à laquelle il faut s'attacher pour connoître si le cheval est sain ou non.

Le Ventre. 38.

Les chevaux qui ont le ventre de levrier ont ordinairement beaucoup de feu, mais mangent peu, & ceux qui sont ventrus

mangent beaucoup, travaillent bien, mais lentement, car ils ſont preſque tous pareſſeux : ils ſont excellens pour la charrette.

La Croupe. 39.

La croupe eſt la partie poſtérieure du cheval, qui comprend les hanches & le haut des feſſes : elle doit être ronde & bien fournie.

Une croupe avalée défigure le cheval, & une croupe trop étroite déſigne ſouvent peu de force.

La Queue. 40.

Le tronçon de la queue doit être épais, ferme & garni de longs crins, ſans cependant être trop touffus.

La queue ne doit être encore ni trop haut, ni trop bas plantée ; la queue haute défigure le cheval, & ceux qui l'ont bas plantée, ont ordinairement les reins foibles.

Les maquignons pour faire paroître une belle queue à leurs chevaux, en frottent les crins avec de l'huile d'olive ; cela leur donne du luiſant, & les ſépare bien les uns d'avec les autres : & pour la leur fai-

re bien porter, ils leur mettent du poivre dans l'anus; à Londres & à Paris on ne vous montre jamais un cheval, qui n'ait ſon derrière poivré.

L'Anus. 41.

On appelle ainſi l'extrêmité de l'inteſtin, nommé *rectum*, qui ſe rétrécit, & ſe termine par un orifice étroitement pliſſé.

Il faut lever la queue du cheval pour examiner cette partie, que l'on ne doit point négliger, parcequ'il s'y trouve quelquefois des poireaux & fics, ou des fiſtules.

Les Feſſes. 42.

" Les feſſes & les cuiſſes d'un cheval
" (dit Mr. de la Guérinière) doivent être
" groſſes & charnues, à proportion de la
" croupe; & le muſcle qui paroît au de-
" hors de la cuiſſe, au deſſus du jarret,
" doit être fort épais, parceque les cuiſ-
" ſes maigres & qui ont ce muſcle petit,
" ſont une marque de foibleſſe au train
" de derrière."

" Un cheval dont les cuisses sont trop " serrées, est dit, *mal gigotté* " (*a*).

Le Grasset ou Grassel. 43.

Le grasset ou grassel, est la jointure placée au bas de la hanche vis-à-vis des flancs, à l'endroit où commence la cuisse: c'est cette partie qui avance près du ventre du cheval quand il marche.

Les Bourses & le Fourreau. 44.

Les bourses sont cette peau qui enveloppe les testicules du cheval; & le fourreau, celle qui couvre son membre.

Il faut examiner attentivement l'un & l'autre, parceque souvent on y trouve des fistules, surtout aux chevaux entiers, que l'on n'envoie pas quelquefois à l'eau.

Les maquignons avec une teinture astringente arrêtent & cachent ces fistules, de façon qu'il n'y paroît rien, surtout si le cheval est d'un poil obscur.

(*a*) *La Guérin. école de cavalerie.*

Les Jarrets. 45.

Il faut qu'ils ſoient larges & bien évidés. Les jarrets gras & pleins ſont ſujets aux ſoulandres, aux veſſigons, aux varices, aux capelets, aux jardons, aux courbes & aux éparvins.

A la vérité toutes ces tumeurs ne ſont pas toujours boiter le cheval: les plus dangereuſes ſont les deux dernières; & comme il eſt eſſentiel de les bien connoître, j'ai marqué leur place (*a*). La petite croix † marque l'endroit de la courbe, & la petite étoile * le lieu où l'éparvin paroît.

Mais un cheval qui a un éparvin qui le fait boiter, ſouvent après qu'on lui a échauffé le jarret, ne reſſent plus aucune douleur & ne boite plus; comme les maquignons n'ignorent pas cela, vous ſentez bien qu'ils ne négligeront pas de faire troter le cheval qui aura un éparvin, avant que de vous le préſenter; ainſi tenez-vous ſur vos gardes, ſoit en bien examinant le jarret, ſoit en paſſant le cheval dans l'eau, ou en lui laiſſant refroidir la jambe.

(*a*) *Voyez la planche num. XXVII.*

La Pointe du jarret. 46.

C'eſt la partie poſtérieure du jarret où croît le capelet

" Le capelet (dit Mr. de Lafoſſe) eſt " une groſſeur flottante qui n'attaque que " la peau & ſes tiſſus; ce n'eſt autre cho- " ſe qu'un épanchement de ſéroſité. Les " cauſes les plus communes ſont les coups (*a*).

Les Marchands de chevaux ſe ſervent d'eſprit de vin camphré, avec du ſel, pour les faire paſſer, & ils ſont très-bien, quand ils y réuſſiſſent; mais ſouvent il n'y a que le feu qui puiſſe y faire quelque choſe.

(*a*) *Guide du Maréch. pag.* 250.



CHAPITRE IV.

Après avoir examiné les défauts qui affectent les différentes parties d'un cheval, il faut encore considérer ses qualités naturelles bonnes ou mauvaises.

DAns le chapitre précédent j'ai fait voir quels sont les défauts qui affectent les différentes parties du cheval, & quelles sont les fourbes des maquignons, pour les cacher aux yeux des acheteurs : il me reste maintenant à dire encore deux mots sur ses qualités naturelles bonnes ou mauvaises, car il est aussi essentiel d'y prendre garde, qu'aux défauts mêmes ; ainsi pour faire les choses en règle, on examine d'abord si le cheval que l'on veut acheter, a les qualités qui sont requises pour l'emploi auquel on veut le destiner ; par exemple, si c'est un cheval de chasse, on examine s'il a de la légéreté, des jarrets & des jambes qui promettent de la ressource ; si c'est un cheval de manège, s'il a des reins souples & de beaux mouvemens ; à un cheval de guerre, on regarde s'il a

un air robuste qui le fasse juger capable de soutenir la fatigue, de la légéreté & de la taille; est-ce un cheval de maître, il faut qu'il soit d'un poil noble, & qu'il ait un avant-main bien relevé & de beaux crins; pour des chevaux de carosse, ils doivent avoir du dessous, du poitrail & de l'encolure; si c'est un étalon, outre toutes les perfections qui doivent se trouver réunies en lui, on examine encore s'il a une physionomie qui promette de la vigueur; s'agit-il de chevaux de troupe, il faut pour un cavalier un cheval fort & épais, pour un dragon, un cheval qui ait de la légéreté, & pour un houssard, un cheval leste & de beaucoup d'haleine.

Le bidet doit avoir la tête légère, les jambes renforcées & un bon pas.

Enfin, outre la santé de l'individu, il faut encore, dis-je, que chaque cheval soit taillé pour être propre au service que l'on pense tirer de lui.

Après ce court examen, on monte le cheval, pour connoître s'il a de la force, & s'il n'est point hargneux, rétif ou ombrageux, ou si quelquefois il ne se couche point dans l'eau.

Les maquignons ne manqueront pas non plus ici de mettre en usage tout leur sa-

voir-faire, pour cacher les mauvaises qualités & les vices de leurs chevaux; par exemple, s'ils ont un cheval qui ne veuille point quitter l'écurie, ils vous méneront un peu loin, pour vous le faire voir, ou ils feront fermer la porte de l'écurie, & un garçon s'y tiendra avec un fouet, pour le prévenir toutes les fois qu'il passera de ce côté: si c'est un cheval hargneux, à force de coups de fouet, & en lui faisant faire tous les jours trois ou quatre fois le même espace de chemin, ils parviendront à la fin, à le lui faire parcourir sans qu'il se défende.

Si vous montez un de leurs chevaux, qui soit rétif ou ombrageux, ils enverront leur piqueur avec vous, qui montera le cheval qui lui est toujours à côté dans l'écurie & avec lequel il mange son avoine, afin que si votre cheval fait la moindre difficulté de passer en quelque endroit, ou qu'il ait peur de quelque objet, il puisse tout de suite approcher son cheval du vôtre pour l'animer à passer.

S'il se couche dans l'eau, on vous ménera promener de quelque côté où le cheval n'aura point occasion de se mouiller les pieds, ou bien quand vous passerez dans

l'eau, le piqueur vous dévancera, pour animer votre cheval à le ſuivre, ou fera claquer ſon fouet après, afin qu'il ne cherche point à s'arrêter.

Enfin, quoique j'aye tâché de ne rien oublier, quoique par une étude & une pratique continuelle de plus de vingt ans, je me ſois mis en état de ſavoir quelque choſe ſur le chapitre des chevaux, il me ſeroit cependant encore bien difficile de tout dire ſur cette matière; ainſi je ne ſaurois mieux finir que par une maxime établie parmi les gens de cheval, & que j'ai oui répéter dans tous les pays où j'ai été: que quand on achète des chevaux, *il faut avoir la bourſe & les yeux ouverts.*

L'expreſſion eſt aſſez triviale, ſi l'on veut, mais la maxime n'en eſt pas moins utile, & elle nous fait du moins connoître que dans tout pays, comme dans tout état, on ſe fait communément peu de ſcrupule d'attraper qui que ce ſoit, en fait de chevaux.

Courte récapitulation de tout ce qui a été dit.

Sans autre préambule, récapitulons ici ce qui a été dit dans les quatre chapitres précédens.

Ceci pourra paroître à quelques-uns une inutile répétition, & pourra peut-être faire bâiller quelques lecteurs, mais je ne faurois qu'y faire: en tous cas, ce ne fera pas à eux, je leur déclare, que je m'adrefferois, fi jamais j'avois une commiffion à donner pour une emplette de chevaux; car je n'ai pas grande foi en ceux qui ont toujours peur qu'on ne leur répète trop de fois une chofe, dont ils ne fauroient jamais être affez inftruits.

D'ailleurs j'efpère que ceux à qui mes inftructions pourront épargner bien des piftoles, & avec cela la honte encore d'être attrapés, m'en fauront quelque gré.

Selon les maximes que nous venons d'établir, il faut donc que toute perfonne, qui voudra acheter un ou plufieurs chevaux, cela eft égal (car on n'en examine jamais qu'un à la fois, & il faut que tous foient examinés avec la même exactitude, fi l'on ne veut être trompé).

I. Il faut,

I. Il faut, dis-je, qu'il commence par jeter un coup d'œil général ſur toute là figure du cheval, pour voir s'il a la taille, la figure, & les qualités extérieures requiſes pour l'uſage auquel on veut le deſtiner.

II. Qu'il paſſe ſon doigt ſur la nuque, pour connoître ſi la peau n'y a point été coupée, pour relever les oreilles au cheval.

III. Qu'il regarde ſi les oreilles n'ont point été coupées, & ſi on n'y a rien mis dedans pour les faire tenir droites.

IV. Qu'il leve le toupet, afin de voir s'il ne couvre pas quelques marques d'un bouton de feu appliqué en cet endroit, ce qui dénoteroit que le cheval a eu le vertigo.

V. Au front il regardera ſi l'on n'y a point fait de fauſſes pelottes; ce qui ſe connoît à ce que les poils des fauſſes pelottes ſont toujours plus longs, & que vers le milieu il reſte toujours un petit endroit où le poil manque.

VI. Il examinera les ſalières, pour voir ſi elles n'ont point été ſoufflées; ce qui ſe connoît à un petit cercle creux qui paroît tout autour de l'os temporal, au dedans du baſſin de la ſalière.

VII. Il examinera avec attention l'œil, pour voir si la prunelle se resserre, & se dilate toutes les fois qu'elle passe de l'obscurité à la lumière, & de la lumière à l'obscurité.

VIII. Il observera que les joues ne soient pas trop charnues, car elles rendent la tête du cheval pesante & les yeux sujets aux fluxions.

IX. Il tâtera l'angle de la mâchoire inférieure, pour voir s'il est assez grand pour pouvoir loger le gosier, & que surtout il n'y ait point de glandes en cet endroit ; ce qui seroit un indice de morve.

X. Il prendra garde que le chanfrein ne soit point peint, ce que les maquignons font quelquefois pour appareiller les têtes de deux chevaux de carrosse.

XI. Il visitera les naseaux, pour voir si on n'y a rien mis dedans pour faire que le cheval s'ébrouve bien.

XII. Pour examiner la bouche, il fera ôter la bride du cheval, pour pouvoir bien juger de sa beauté, qui consiste à n'être ni trop, ni trop peu fendue.

XIII. Il examinera la langue, car quelquefois elle manque aux chevaux ; & c'est une partie trop essentielle, pour oublier d'y regarder.

XIV. De la langue il paſſera aux barres, parties très-eſſentielles auſſi dans un cheval, il les tâtera avec le doigt pour connoître ſi elles ne ſont pas ou trop rondes, ou trop tranchantes, deux inconvéniens à éviter avec ſoin; car le premier fait que le cheval pèſe à la main, & que s'il s'emporte il eſt très-difficile à retenir; le ſecond le fait battre continuellement à la main, & le rend ſujet à ſe cabrer.

XV. Après les barres viennent les dents. Comme nous avons dit que les maquignons les arrachent, les ſcient, les liment & les contre-marquent, il eſt donc à propos de les bien obſerver. On connoît celles qui ont été arrachées, parceque celles qui viennent à leur place ne pouſſent point en règle avec les crochets; on connoît celles qui ont été ſciées ou limées, en ce que les dents de devant ne joignent plus, parceque les machelières les en empêchent; & celles qui ont été contre-marquées, on les connoît en ce qu'elles ne ſont pas auſſi blanches qu'elles devroient l'être, & encore aux crochets qui ſeront arrondis & jaunes.

XVI. Il faut manier la barbe, pour connoître ſi elle n'eſt pas trop plate, ou ſi le

cuir n'eſt pas trop épais, ce qui rendroit le cheval dur & peſant à la main.

XVII. Comme une belle encolure doit être longue & relevée, le maquignon s'aidera tant qu'il pourra pour vous la faire paroître plus belle qu'elle n'eſt, ou en aſſujettiſſant le cheval avec un petit cordon, qui tient aux deux yeux du banquet du bridon & qui vient paſſer aux couſſinets du ſurfait, ou avec un mors à longues branches pour lui relever la tête ; mais ſurtout avec ſon fouet.

XVIII. La crinière, nous avons dit qu'elle doit être longue, & légère, c'eſt-à-dire, point trop chargée de crins.

XIX. Le garrot doit être haut & tranchant, c'eſt-à-dire, déchargé de chair, pour les chevaux de ſelle ſurtout.

XX. Les épaules, aux chevaux de monture ſpécialement, doivent être ſeches, plates & peu ſerrées, & avoir un mouvement libre, afin que le cheval ne bronche, ni ne ſe coupe, ni ne ſe croiſe, ni ne tombe en marchant.

XXI. Les coudes ſont ſujets aux loupes, quand le cheval couche mal. On emporte ces loupes de différentes façons; il faut manier le coude du cheval pour voir s'il y eſt ſujet.

XXII. Un coup d'œil que vous jetterez ſur le poitrail, vous fera connoître s'il eſt bien à ſon aiſe, & comme il faut, entre les deux épaules.

XXIII. L'avant-bras, quand il eſt nerveux & renforcé, eſt la marque la plus ſûre de la force du cheval.

XXIV. Le genou doit être rond & ſouple; les capelets renverſés affectent cette partie & ne portent pas grand préjudice; mais quand les genoux ſont couronnés, c'eſt une marque que le cheval eſt foible & qu'il s'abbat; il faut y regarder de près, ſurtout aux chevaux noirs, parceque les maquignons les noirciſſent.

XXV. Le canon de la jambe doit être large & plat. La jambe en général eſt ſujette à une infinité de défauts, ainſi il faut l'examiner avec attention, ſurtout prendre garde aux jambes roides ou fourbues, que les maquignons échauffent pour les dégourdir; on fait entrer pour cela le cheval dans l'eau, où on lui laiſſe bien refroidir les jambes avant que de le faire marcher.

XXVI. Le nerf ou le tendon de la jambe, on le manie ſi l'on veut, pour juger s'il eſt bien détaché, libre & net.

XXVII. Les chataignes sont des excroissances d'une espèce de corne molle, que les chevaux ont aux endroits marqués 26. sur la planche XXVII.

XXVIII. Le boulet doit être menu; c'est en cet endroit que le cheval se coupe, lorsqu'il marche mal, qu'il est foible, mal bâti ou panard; on y passe la main pour voir s'il y a des cicatrices, & pour connoître si le Marchand n'y a rien fait pour les cacher.

XXIX. Au dessous du boulet est le paturon; il doit être maigre, renforcé & bien net, surtout aux chevaux qui ne sont pas tout-à-fait jeunes; il faut passer la main dans le pli du paturon, pour voir s'il n'y a point de crevasses, de poireaux, de fics ou de javarts, & au dehors examiner s'il n'y a point quelque commencement de forme.

XXX. Les fanons s'ils sont longs & touffus, dénotent un cheval engendré par un étalon du commun: les maquignons en arrachent les poils, pour faire paroître le cheval plus fin qu'il n'est; mais si on y regarde, on s'en aperçoit tout de suite, & on évite d'être grossiérement attrapé.

XXXI. Les ergots, excroissances d'une

eſpèce de corne que tous les chevaux ont derrière & au bas des boulets.

XXXII. La couronne borde le haut du ſabot, elle doit être peu élevée.

XXXIII. Le ſabot mérite d'être examiné avec attention; il doit être haut, les quartiers ronds, les talons larges, & la corne en doit être noire, unie & luiſante; il faut prendre garde aux ſeimes, que les maquignons, avec un maſtic fait exprès, bouchent ſi bien qu'il n'y paroît rien.

XXXIV. La ſole doit être épaiſſe, & concave, il faut lever le pied du cheval pour la bien examiner; car il s'y trouve quelquefois des poireaux ou ſics, que les maquignons cachent ſous un fer couvert.

XXXV. Le dos doit être égal & inſenſiblement arqué ſur toute ſa longueur; il faut toujours faire ôter la ſelle au cheval que l'on veut acheter, pour voir ſon dos à nud, qui pourroit être bleſſé.

XXXVI. Les reins, il faut, ainſi que le dos, les voir à cru.

XXXVII. Les côtes doivent être rondes, & ſurtout bien proportionnées à la taille du cheval.

XXXVIII. Les flancs doivent être pleins & courts; les maquignons font manger de

l'avoine avec du sel à leurs chevaux, avant que de les faire boire; après qu'ils ont bu, il leur donnent encore du son, cela fait que les flancs s'emplissent & paroissent plus courts. Le flanc d'un cheval poussif bat toujours irréguliérement, & c'est à cela qu'on s'en aperçoit; les maquignons arrêtent la pousse, mais ne peuvent pas faire battre le flanc juste, quand il est altéré.

XXXIX. Le ventre, quand il est avalé, est difforme, & si le cheval est ventru, il est ordinairement paresseux.

XL. La croupe doit être ronde & bien fournie; une croupe avalée défigure le cheval, une croupe trop étroite désigne peu de force dans le sujet.

XLI. La queue, le tronçon en doit être épais, ferme & garni de longs crins, sans cependant être trop touffus; la queue ne doit être encore ni trop haut ni trop bas plantée, trop haut défigure le cheval, trop bas est une marque de reins foibles.

XLII. L'anus, il faut lever la queue du cheval pour examiner cette partie, que l'on néglige quelquefois trop mal à propos, & où il peut se trouver des poireaux, des fics ou des fistules.

XLIII. Les feſſes doivent être groſſes & charnues à proportion de la croupe ; ſi elles ſont trop ſerrées, le cheval eſt dit, *mal gigotté*.

XLIV. Le graſſet ou graſſel, eſt la jointure placée au bas de la hanche vis-à-vis des flancs, à l'endroit où commence la cuiſſe.

XLV. Les bourſes & le fourreau ; il eſt à propos d'examiner attentivement l'un & l'autre, car il peut s'y trouver des fiſtules, que les maquignons arrêtent & cachent avec des teintures aſtringentes.

XLVI. Les jarrets doivent être larges & bien évidés ; ils ſont ſujets aux ſoulandres, aux veſſigons, aux varices, aux capelets, aux jardons, aux courbes & aux éparvins ; quand une courbe ou un éparvin fait boiter un cheval, les maquignons le font bien trotter avant que de le préſenter, pour lui échauffer & dégourdir le jarret, & cela fait quelquefois qu'il ne boite plus, au moment qu'ils vous le préſentent ; mais dès que la partie ſe refroidit, il reboite plus que jamais.

XLVII. La pointe du jarret, c'eſt la partie poſtérieure du jarret où croît le capelet, qui eſt une groſſeur flottante qui n'attaque que la peau & ſes tiſſus ; le ca-

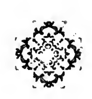
pelet n'eſt ordinairement point dangereux ; les maquignons le font diſparoître quelquefois ſimplement en le frottant avec de l'eſprit de vin camphré & du ſel.

XLVIII. Après cet examen méthodique de toutes les parties du cheval, nous avons dit qu'il faut le monter, pour connoître ſa vigueur, ſa docilité, ſa légéreté, & voir s'il n'eſt point hargneux, rétif ou ombrageux, ou s'il ne ſe couche point dans l'eau.

En ſe réglant ainſi que je viens de le dire, on peut être ſûr que quand on acheteroit cent mille chevaux, de ne pas ſe tromper, quant aux défauts, ſur un ſeul; car il n'y a pas plus de difficulté à acheter un cheval, qu'à en acheter cent mille, l'un après l'autre, pourvu qu'on les examine tous méthodiquement ; il ne faut pas non plus croire, qu'il en coûte beaucoup de temps & de peine pour faire un tel examen, point du tout, quand une fois on y eſt un peu routiné, on peut facilement choiſir vingt chevaux par heure ; je parle avec connoiſſance de cauſe, car il m'eſt arrivé plus d'une fois d'avoir examiné plus de cent chevaux dans une matinée, & d'en avoir accepté plus de cinquante

(*a*), sans m'être trompé sur un seul; mais encore une fois, il faut pour cela savoir bien sa leçon, ou ne point s'en mêler, & j'espère bien que la personne même la moins versée dans la connoissance des chevaux, mais qui voudra se gêner à bien étudier les maximes que je viens de donner, pourra être un parfait connoisseur en moins de quinze jours, surtout s'il a un cheval à lui, & qu'il joigne la théorie à la pratique; je reponds alors de sa réussite.

(*a*) Je ne les avois à la vérité pas tout faits monter; mais l'on ne prend cette précaution, que pour les chevaux de maîtres avant que de les acheter; des autres on ne fait monter que ceux que l'on doute être vicieux.



TRAITÉ
DE LA
MÉCANIQUE
DU
MORS,
OU L'ART D'EMBOUCHER LES CHEVAUX.

TRAITÉ
DE LA MÉCANIQUE
DU MORS.

ARTICLE PREMIER.

De la Bouche du Cheval.

AVant que d'entrer dans un détail circonſtancié des différentes bouches des chevaux, & des diverſes qualités, bonnes ou mauvaiſes qui les affectent, & qui les rendent plus ou moins parfaites, il faut au moins dire quelque choſe, en général, ſur cet organe, pour faire connoître, avant tout, combien il eſt parfait dans cet animal; & pour cela je ne puis mieux faire que de tranſcrire ici mot à mot le paſſage de Mr. de Buffon, où il parle de la bouche du cheval.

“ La bouche (dit ce ſavant Naturaliſte)
“ ne paroiſſoit pas deſtinée par la nature

“ à recevoir d'autres impressions que celle
“ du gout & de l'appétit, cependant elle
“ est d'une si grande sensibilité dans le
“ cheval, que c'est à la bouche, par pré-
“ férence à l'œil & à l'oreille, qu'on s'a-
“ dresse pour transmettre au cheval les si-
“ gnes de la volonté ; le moindre mouve-
“ ment ou la plus petite pression du mors
“ suffit pour avertir & déterminer l'animal,
“ & cet organe de sentiment n'a d'autre
“ défaut que celui de sa perfection même,
“ sa trop grande sensibilité veut être mé-
“ nagée, car si on en abuse, on gâte la
“ bouche du cheval en la rendant insensi-
“ ble à l'impression du mors” (*a*).

Sur ce que Mr. de Buffon nous dit de la bouche du cheval, on peut juger combien il est essentiel de la bien connoître, pour savoir & l'assujettir & la ménager à propos.

Pour bien examiner ce sujet, nous envisagerons les bouches des chevaux, sous cinq espèces différentes, savoir.

1.º Les bouches trop sensibles.

2.º Les bonnes bouches.

3.º Les bouches ardentes.

4.º Les

(*a*) *Buff. Hist. nat. tom.* 4. *pag.* 186. *ed. in* 4.

4.° Les bouches fortes ou pesantes.

5.° Les bouches qui fuyent, ou qui évitent la sujetion du mors.

1.° La bouche trop sensible, est celle qui ne peut absolument souffrir aucun appui du mors; & cela provient toujours, ou de ce que les barres sont trop hautes & trop tranchantes, ou encore de ce que la barbe est trop sensible.

2.° La bonne bouche est celle qui a l'appui ferme mais léger (*a*) : il faut pour cela qu'elle ne soit ni trop, ni trop peu fendue; que les barres ne soient ni trop tranchantes, ni trop charnues, ni trop hautes, ni trop basses; que la langue ne soit pas trop épaisse, & la barbe ni trop plate ni trop sensible.

3.° J'appelle une bouche ardente, celle qui pour peu qu'on l'échauffe, s'irrite contre son mors, prend de l'ardeur, & dont le plus petit coup de main fait l'effet d'un coup d'éperon; cette bouche est très-dangereuse, car les chevaux qui en ont de telles emportent souvent leurs cavaliers; des barres hautes, sans être cependant trop

(*a*) C'est à-dire qui ne pèse point à la main; ce qu'en terme de manège on appelle appui à pleine main.

tranchantes, avec une langue enfoncée, & une barbe un peu plate insensible aux effets de la gourmette, sont les défauts qui constituent ordinairement ces sortes de bouches, surtout quand le cheval est vigoureux. Il ne faut pas les confondre avec les bouches trop sensibles.

4.° La bouche forte ou pesante, est celle qui, comme on dit, tire à la main; ce défaut provient ou de l'épaisseur de la langue qui porte tout l'appui du mors, ou des barres qui sont trop basses & trop charnues, ou encore des lévres trop épaisses, qui couvrant les barres empêchent l'effet du mors; si avec cela la barbe est plate & épaisse, & la tête du cheval grosse, alors il pésera si fort à la main, que ce sera un tourment; & un tel cheval n'est bon que pour la charrette.

5.° Les bouches qui fuyent, ou qui évitent la sujétion du mors, font que les chevaux qui en ont de telles s'arment, ou en portant le menton au poitrail, ce qui s'appelle s'encapuchonner, ou bien en l'appuyant contre le gosier; le premier inconvénient, est affecté aux chevaux qui ont une encolure longue, éfilée & le col trop souple; le second, aux chevaux qui ont l'encolure

renverſée, le goſier tendu & plein de gros muſcles, qui empêchent la ganache de ſe loger (*a*).

Nous allons voir ci-après comment on peut, par le moyen des différens mors, remédier à ces défauts.

(*a*) *Voyez école de caval. tom.* 1. *pag.* 71. *Et Mr. de Solleyſel pag.* 559.



ARTICLE II.

Du mors, & des différentes pièces qui le composent.

LE mors est un assortiment de différentes pièces de fer réunies & correspondantes les unes aux autres, qui agissent en raison de leurs dimensions, & des figures qu'on leur fait prendre, pour produire une force demandée & connue, qui placé dans la bouche du cheval, doit servir à l'avertir des intentions du cavalier.

On doit parfaitement connoître toute la mécanique d'un mors, pour en pouvoir bien apprécier les effets, & pour l'assortir comme il faut aux différentes bouches des chevaux.

Voici quels sont les noms des différentes parties qui le composent.



Voyez Planche XXIX. fig. 4. 6. 14.

Fig.		*N.o*
6.	L'œil du banquet	1
6.	L'arc du banquet	2
4.	La broche du banquet	3 3
6.	Le coude	4
6.	Le ſous-barbe	5
6.	Le gros de la branche	6
6.	Le jarret	7
6.	Le bas de la branche	8
6.	La gargouille	9
6.	Le touret	10
6.	L'anneau	11
14.	La chaînette	12
14.	La liberté de la langue	13
14.	Les talons de l'embouchure	14
14.	Le gros du canon	15
14.	Les fonceaux	16
14.	L'eſſe	17
14.	La gourmette	18
14.	Le crochet	19

Toutes ces différentes piéces réunies agiront, comme nous avons dit ci-deſſus, ſelon les diverſes figures & les dimenſions qu'on leur aura données; ainſi un mors ſera ou plus rude ou plus doux, en raiſon de ce que l'œil du banquet ſera ou plus haut ou

plus bas, plus ou moins renversé, les branches plus ou moins hardies, plus longues ou plus courtes; l'embouchure plus mince ou plus épaisse, entière ou brisée; la gourmette plus grosse ou plus petite; aussi une seule de ces piéces mal adaptée produira quelquefois des effets très-dangereux sur la bouche du cheval, il s'emportera, il se cabrera, il battra à la main, il lévera le nez, il s'encapuchonnera, si une de ces piéces, dis-je, qui composent son mors, n'est pas bien assortie, pour produire, avec les autres, le meilleur effet possible sur sa bouche.



ARTICLE III.

Quelles sont les règles que l'on doit suivre dans la distribution des Mors.

LOrsque l'on veut emboucher un cheval, pour le faire comme il faut, on doit examiner bien attentivement.

1.° Les parties extérieures de sa bouche.

2.° Les parties internes.

3.° Les parties de sa tête, qui ont du rapport avec la bride & la main du cavalier.

4.° Son encolure.

5.° Si l'on veut encore, ses reins, ses jambes & ses pieds.

Les parties extérieures qu'il faut examiner, auxquelles il faut que le mors s'adapte, sont la fente de la bouche, les lévres, & la barbe où appuye la gourmette; les parties internes sont les barres, les gencives, la langue & le palais; celles qui ont quelque rapport avec la bride & la main du cavalier, sans cependant que le mors agisse directement sur elles, sont le volume, la figure & la construction de sa tê-

te, avec l'angle de la mâchoire inférieure; ensuite vient l'encolure, sur laquelle les branches du mors agissent le plus efficacement: après cela, il faut encore, comme nous avons dit, faire attention à ses reins, à ses jambes, à ses pieds, pour savoir s'il faut donner au cheval un mors qui l'appelle sur les hances, ou bien si l'on doit ménager son arrière-main, en lui facilitant l'appui du devant.

Maintenant, que l'on se donne la peine de jeter les yeux sur la planche XXIX., & de la suivre bien attentivement; je tâcherai de mon côté d'expliquer le plus clairement qu'il me sera possible, à quel usage doivent servir les différentes embouchures, gourmettes & branches que j'y ai fait graver.

Commençons par les embouchures. La première marquée A., est celle que l'on donne aux jeunes chevaux, & à ceux qui ont de bonnes bouches; c'est un simple canon brisé, la plus douce de toutes les embouchures, que l'on puisse donner à un cheval; son épaisseur doit se régler sur la fente plus ou moins grande de sa bouche, & sur la nature de ses barres plus ou moins tranchantes: ainsi, à un cheval qui a la

bouche beaucoup fendue & des barres tranchantes, il faut que le canon de l'embouchure soit un peu gros, & à un autre qui aura la bouche peu fendue & des barres charnues, il faut lui donner une embouchure plus petite.

1.° Parcequ'une trop grosse embouchure lui feroit froncer la lévre.

2.° Plus le canon de l'embouchure sera petit, plus il fera d'effet sur la barre, & retiendra davantage le cheval; & ce que nous disons ici, doit s'entendre de toutes sortes d'embouchures.

L'embouchure marquée B. est une gorge de pigeon brisée : on donne cette embouchure à un cheval qui, quoiqu'il ait une bonne bouche, a une langue un peu trop épaisse, laquelle empêche quelque fois l'effet du mors sur les barres : ainsi en donnant de la liberté à la langue, on évite cet inconvénient. Cette embouchure est encore excellente pour un cheval qui a les barres un peu trop hautes & sensibles, car il partage son appui entre la barre & la gencive, ce qui est d'un excellent effet.

La troisième embouchure C. est une autre gorge de pigeon, mais toute d'une pièce, & pour cela plus rude que les deux

que nous venons de voir ; on donne cette embouchure à un cheval qui a déjà la bouche faite, & on diminue ou l'on augmente la grosseur du canon près des fonceaux, selon que l'on veut rendre le mors, un peu plus rude ou un peu plus doux. Cette embouchure est propre, surtout, pour les chevaux qui ont les barres un peu basses, le gros du canon ira les chercher, il n'y a qu'à avoir attention de la faire tenir un peu sur la ligne près des fonceaux ; elle écartera aussi un peu des lévres trop épaisses, qui arment souvent la bouche d'un cheval ; elle est de bon usage encore pour les chevaux qui ont la langue serpentine, c'est-à-dire, qui ont la coutume de la passer sur le mors.

La quatrième embouchure marquée D. est un canon à trompe, on l'appelle aussi embouchure à canne ; elle est un peu plus douce que la gorge de pigeon d'une pièce, elle ne cherche pas tant les barres ; & selon l'élévation plus ou moins grande qu'on donnera à la liberté de la langue, elle partagera son effet, ou entre la barre & la gencive, ou entre la langue & la barre. Cette embouchure sera très-bonne pour un cheval qui aura déjà la bouche

un peu faite, un appui médiocre & la langue pas trop épaiſſe. Le jouet que l'on voit, eſt propre pour toutes ſortes d'embouchures, il rafraîchit la bouche du cheval.

La cinquième embouchure marquée E., eſt à canne ronde; on ne s'en ſert guère que pour les chevaux de caroſſe; on pouſſe la liberté de la langue plus ou moins en avant, ſelon que le cheval a la langue plus ou moins épaiſſe, ou bien que l'on veut faire agir le mors davantage ſur les gencives, ſur les barres ou ſur la langue.

Voilà cinq embouchures plus que ſuffiſantes pour emboucher toutes ſortes de bouches qu'on puiſſe rencontrer: ainſi, nous en paſſerons ſous ſilence une infinité d'autres, telles que les eſcaches, les miroirs, les pas d'âne, les pignatelles, les tambours, les olives &c., qui ne ſont qu'un vrai charlataniſme des éperonniers ou des écuyers mal-habiles.

Paſſons aux branches: elles tiennent à l'embouchure par les fonceaux, & leur action juſqu'à un certain point, eſt la même que celle du lévier (*a*).

(*a*) Dans un ouvrage intitulé: *Inſtructions pour la cavalerie*, il eſt dit à l'article des branches. " Les bran-

La branche sert à éveiller plus ou moins de sentiment dans la bouche du cheval, en faisant agir l'embouchure avec plus ou moins de force, & elle agit encore en même raison sur la gourmette ; après cela son principal effet est de ramener, relever & placer comme il faut, l'encolure & la tête du cheval.

Une branche est plus ou moins forte, en raison de ce qu'elle s'écarte plus ou moins de son à plomb ; voyez la figure 4. ; cette branche a son touret perpendiculaire à la ligne du banquet, que vous voyez ponctuée : ainsi, à mesure que vous pous-

---

" ches agissent par l'effet du lévier, & par conséquent, " plus elles sont longues, plus elles assujettissent le " cheval. "

Mais l'Auteur a avancé cela, à ce qu'il me semble, un peu légérement.

Il n'a pas pris garde :

I. Que quand les branches sont trop longues, elles appuyent facilement contre le poitrail, & alors elles n'ont plus d'effet.

II. Comme la main du cavalier n'agit pas bien uniment avec une force égale & constante, comme feroit une puissance placée au bout d'un lévier, mais par petites secousses (les mains les plus excellentes, encore; car pour les autres ce ne sont que des coups très-rudes). Ainsi, plus la branche sera longue, moins le cheval sentira les coups qui viennent de plus loin ; & plus elle sera courte, plus les coups seront redoublés & rudes, surtout dans les arrêts.

ſerez le bout de cette branche en avant, vers *a.*, elle ſera plus hardie & ramènera davantage; & ſi au contraire vous la repliez vers *b.*, elle ſera plus flaſque & de moindre effet.

Diſons maintenant quelque choſe de chaque branche en particulier; je prie d'un peu d'attention, afin que l'on puiſſe bien comprendre toute la mécanique de ces différentes branches & les effets qui doivent en réſulter.

La figure première eſt un mors à canon briſé avec des branches droites ou à piſtolet, qu'on appelle auſſi buades ou branches à la calabraiſe.

La figure ſeconde repréſente une de ces branches vue de côté, elle a ſept pouces, deux lignes de longueur, depuis le haut de l'œil du banquet, juſqu'au bas (*a*); cet-

(*a*) Pour bien régler un mors, il faut meſurer toutes ſes parties l'une après l'autre : j'ai mis ici, à cet effet, une échelle, afin qu'on ne puiſſe pas s'y tromper; par exemple, ſi l'on veut meſurer comme il faut la branche à piſtolet dont il eſt ici queſtion, il faut la diviſer en quatre parties. La première, depuis le haut de l'œil du banquet 1. juſqu'au deſſus de l'arc du banquet 2.; la ſeconde, l'arc du banquet depuis 2. juſqu'à 3.; la troiſième, depuis le bas de l'arc du banquet 3. juſqu'au bas de la branche 4.; & la quatrième, le touret 5.: ſi c'étoit une branche à jarret, il y auroit une

te branche ſervira à ramener, & même à relever la tête d'un jeune cheval, ſelon qu'on ſaura ménager la gourmette; mais ſurtout elle eſt excellente, pour commencer à donner de l'appui, & à accoutumer un jeune cheval à gouter ſon mors; on peut ſe ſervir de cette branche indifféremment pour les quatre embouchures marquées A. B. C. D.

La figure troiſième eſt une branche à la connétable: celle-ci eſt encore plus douce que l'autre, attendu qu'elle a ſon touret tout-à-fait rejetté en arrière, ce qui la rend un peu flaſque, de ſorte qu'on ſe ſert de cette branche, pour adoucir toute eſpéce d'embouchures.

Figure quatrième, cette branche eſt à peu près la même que celle que vous voyez figure 6., mais beaucoup plus douce, puiſqu'elle a l'œil du mors renverſé en arrière, & ſon touret perpendiculaire à la ligne du banquet; ainſi elle ſervira pour tout cheval qui aura une bonne bouche, & la tête naturellement bien placée.

La figure cinquième eſt une branche à S., & la même qui eſt aux gorges de pi-

partie de plus à meſurer, & ainſi de toutes les autres parties du mors.

geon, mais vue de côté. Elle ſervira pour un cheval qui porte ordinairement beau, mais qui s'oubliant quelquefois, laiſſe baiſſer ſa tête; cette branche le remettra en belle poſture, pour peu qu'on le demande du gras de la jambe, & cela fera l'effet du faux jarret, que vous voyez en c., qui eſt hardi d'environ dix lignes, tandis que ſon touret ne l'eſt que d'environ trois.

La figure ſixième eſt une branche à la françoiſe, avec un demi-coude, ſous barbe & bas jarret. Cette branche relèvera bien la tête d'un cheval qui porte bas, ſans cependant s'armer; ſon plus grand effet eſt du jarret au touret, parceque cette branche étant hardie d'un bon pouce au jarret, & de deux lignes ſeulement au touret, toutes les fois que le cavalier tire à ſoi le bout de la branche, le jarret reculant, pouſſe le gros de la branche en haut, & par l'effet du coude, oblige le cheval à relever ſa tête; il n'eſt pas mal de tenir pour cette branche, l'œil du banquet quelques lignes plus haut que d'ordinaire, alors elle ſera d'un plus grand effet.

La figure ſeptième eſt une branche à S. avec coude & ſous-barbe, elle eſt hardie au bas de deux pouces, & ſon œil du

banquet a deux pouces, huit lignes de hauteur. Cette branche eſt faite pour ramener la tête d'un cheval qui porte au vent, mais il faut ſavoir y adapter une embouchure qui ſoit bien aſſortie à ſa bouche: voyez ci-devant où nous avons parlé des embouchures.

La figure huitième eſt une branche à genoux, qui n'a pour toute ſa longueur que ſix pouces, trois lignes, mais dont l'œil du banquet eſt cependant un peu haut.

Cette branche eſt la meilleure qu'on ait pu imaginer juſqu'à préſent, pour relever un cheval qui s'encapuchonne; je m'en ſuis ſervi moi-même, quelquefois avec ſuccés.

Pour les chevaux qui s'arment du goſier, je crois qu'il n'y a guère de mors qui puiſſent corriger ce défaut; cependant, je ne ſai ſi c'eſt Mr. de la Brouve ou bien quelqu'autre Ecuyer, qui propoſe de placer une boule garnie de pointes de fer ſous la ganace, que l'on enfile dans le ſous-gorge.

La figure neuvième eſt une branche à demi S. avec un faux jarret: ſi l'on ajuſte cette branche à une gorge de pigeon d'une pièce, telle que celle en C., ce mors, tout enſemble, ſera excellent pour un cheval qui aura une bonne bouche; la langue

un

un peu grossette, l'appui à pleine main & qui portera naturellement beau; comme cette branche est hardie d'un demi-pouce au jarret, & que son touret est presque sur la ligne, elle ne ramènera pas trop une tête déjà en belle posture, mais la relévera un peu, en cas qu'elle s'oublie.

Ce mors, encore une fois, sera excellent & préférable à tous les autres, pour les chevaux qui auront déjà la bouche un peu faite; s'entend toujours que l'on ait soin d'arranger l'embouchure à la nature de la bouche du cheval auquel on le destine.

Les figures 10. 11. 12. 13. sont quatre branches différentes, & sur ce que nous venons de dire, on doit juger de leur effet, sans qu'il soit besoin de le répéter. Ces branches sont celles dont on doit se servir particulièrement pour les chevaux de troupe, & les deux dernières 12. & 13. sont les plus propres pour des chevaux de carosse.

Voyons à présent quels sont les effets que doit produire la gourmette, car sans la gourmette, un mors ne seroit presque d'aucun effet, ce seroit vouloir se servir d'un lévier sans avoir un point d'appui

ferme, ainſi l'embouchure ne pourroit, ſans le ſecond point d'appui de la gourmette, produire aucun effet ſenſible ſur les barres ; outre cela, la gourmette agit encore pour ſa part ſur la partie de la barbe où elle eſt appliquée.

" La gourmette (dit Mr. de Bourgelat) " eſt une partie d'autant plus eſſentielle " dans une embouchure, que la perfection " de l'appui dépend de la juſteſſe de ſes " proportions & de ſes effets. "

Je ne ſuivrai point ce ſavant Auteur dans le détail qu'il nous a fait de cette partie du mors ; ceux qui voudront s'inſtruire à fond ſur cette matière, n'ont qu'à conſulter l'article *Gourmette* de l'Encyclopedie. Quant à moi je ne dirai ſur cette partie du mors, ainſi que j'ai fait des autres, que ce qui eſt le plus eſſentiel de ſavoir.

La gourmette appliquée ſur la barbe du cheval agit avec plus ou moins de force ſur cette partie.

1.° En raiſon de ce que l'œil du banquet eſt plus haut ou plus bas, droit ou renverſé.

2.° En ce que les mailles qui la compoſent ſont plus groſſes ou plus petites.

3.° En raiſon de ce qu'on raccourcira ou qu'on allongera la gourmette, de façon à la faire ſerrer plus ou moins contre la barbe du cheval.

Il s'enſuit de ceci.

1.° Que plus l'œil du banquet ſera haut, & plus la gourmette agira avec force ſur la barbe, & plus l'œil du banquet ſera bas & renverſé en arrière, comme dans la figure 4., moins la gourmette aura d'effet.

2.° Les groſſes gourmettes, étant plus douces que celles à mailles fines, ſe feront moins ſentir que ces dernières.

3.° Si on laiſſe la gourmette un peu lâche, on ſoulagera davantage la bouche du cheval, que ſi elle étoit plus exacte.

Les parties qui compoſent la gourmette ſont.

1.° Le S. qui tient à l'œil droit du banquet.

2.° Trois maillons, un du côté de le S., les deux autres du côté du crochet.

3.° Cinq mailles dont celle du milieu eſt toujours la plus groſſe.

4.° Le crochet qui eſt ſéparé de la gourmette & qui tient à l'œil gauche du mors. Voyez les fig. 18. & 20.

Il y a deux ſortes de crochets, un ſimple & l'autre à reſſort. Pour les chevaux qui battent à la main, & qui font ſouvent ſortir la gourmette de ſa place, il eſt bon de ſe ſervir d'un crochet à reſſort, tel que vous le voyez fig. 21.

Après avoir détaillé les parties du mors, il ne nous reſte plus qu'à dire, comment il doit être placé dans la bouche du cheval, & c'eſt par là que nous finirons ce petit traité.

Un mors, de quelque eſpèce qu'il ſoit, doit être placé dans la bouche du cheval, de façon que l'embouchure appuye toujours au moins à un demi-pouce au deſſus du crochet, pour les bouches les moins fendues, & non au de-là d'un pouce pour celles qui ont une grande ouverture; car ſi on le place trop haut, il fera froncer la lévre, & riſquera encore d'offenſer l'os de la barre, qui eſt toujours plus tranchant à meſure qu'il s'étend vers les machelières; ſi on le place trop bas, il battra contre le crochet & fera porter mal la gourmette.

L'embouchure bien aſſiſe, ainſi que nous venons de le dire, on ajuſte la gourmette. « La longueur de cette chaîne (nous dit « encore Mr. de Bourgelat) doit ſe rap-

" porter aux proportions de la barbe, &
" des portions inférieures de la bouche
" (a)."

C'eſt-à-dire qu'elle ne ſoit ni trop longue ni trop courte; trop longue, les branches du mors portant trop en arrière feroient la baſcule; trop courte, le mors s'appeſantiroit trop ſur les barres, & la gourmette bleſſeroit la barbe du cheval; ainſi pour qu'une gourmette ſoit bien placée, elle doit:

1.° Porter juſte au deſſous de l'os de la barbe.

2.° Elle doit être poſée ſur ſon plat.

3.° Les crochets qui la tiennent aux yeux du mors, doivent être légérement coudés, pour prendre le tour de la lévre & deſcendre juſque ſur l'arc du banquet.

(a) Les Eperonniers qui ne ſont ſouvent que de ſimples manœuvres ignorans, quand ils ont à emboucher un cheval de quelqu'un qui ne s'y entend pas, apportent avec eux pluſieurs crochets, enſuite en ajuſtent de plus longs ou de plus courts, juſqu'à ce que la gourmette aille à peu près dans ſa place; ſouvent c'eſt un cheval qui a la bouche trop ou trop peu fendue, de façon qu'il faudroit, pour le bien emboucher, élever ou baiſſer l'œil du banquet; mais comme ils n'y connoiſſent rien, c'eſt un pur hazard ſi le cheval eſt bien embouché.

Dès que le mors ſera ainſi bien placé, on fera agir les branches en avant & en arrière, pour voir ſi tout eſt bien en règle, ou ſi quelquefois, par exemple, en reculant les branches du mors, la gourmette ne remonte point; ſi l'embouchure ne preſſe pas trop la langue, & ſi la liberté ne touche point au palais.

Enfin avec un peu d'application & une étude de huit jours au plus, on parviendra facilement à connoître toute la théorie, ainſi que la mécanique de cet art ſi utile & ſi néceſſaire, pour toutes les perſonnes qui par leur état ſont obligées d'être ſouvent à cheval.



Fin du Tome ſecond.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Contenues dans cet Ouvrage.



La lettre A. *marque le Tome premier, & la lettre* B. *le Tome second.*

A

B

E

H

I

K

Lutzen

N

O

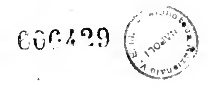
P

X

Y

Z

A TURIN.
Chez FRANÇOIS ANTOINE MAIRESSE Imprimeur à l'enseigne de S. Augustin.
Avec permission.

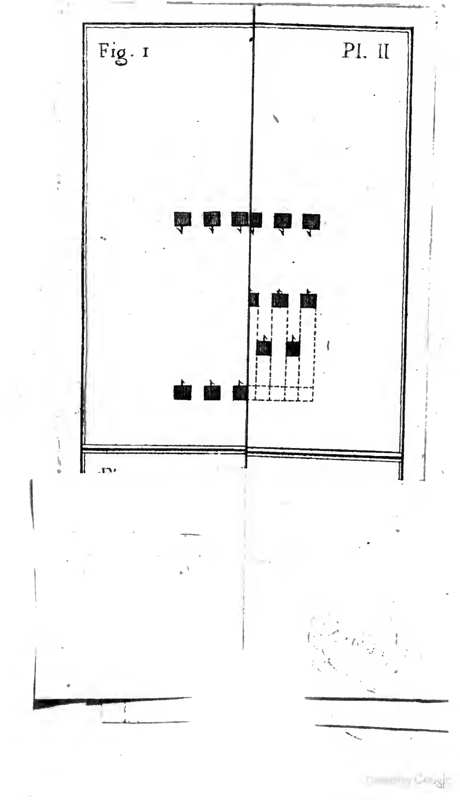


Pl.1

6

2

5


Fig. 1
Pl. II

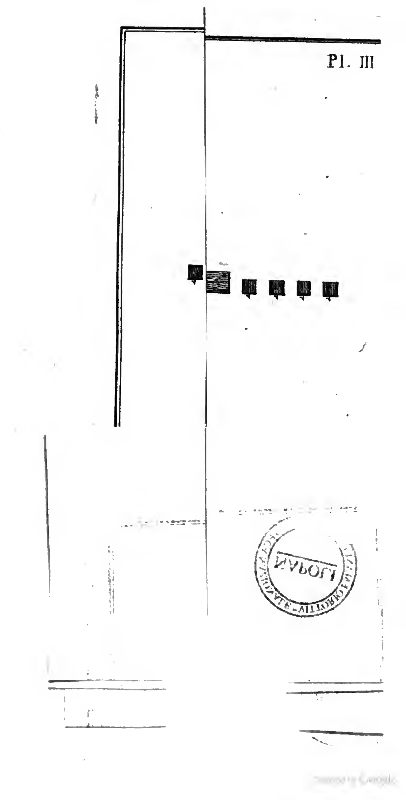
[illegible]

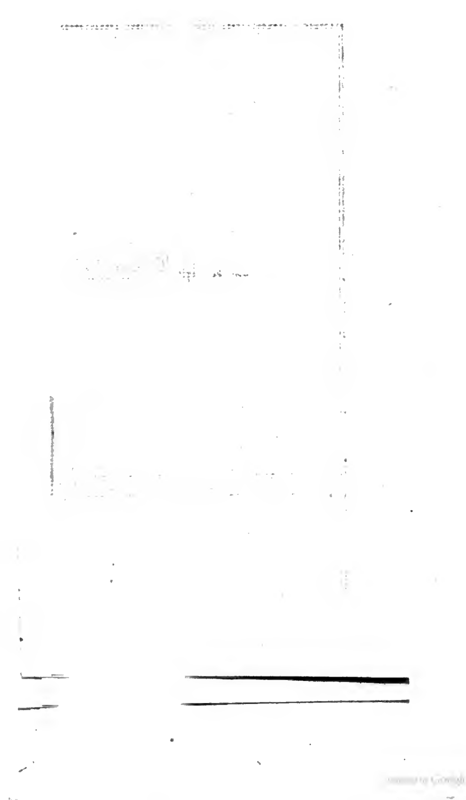
[illegible]

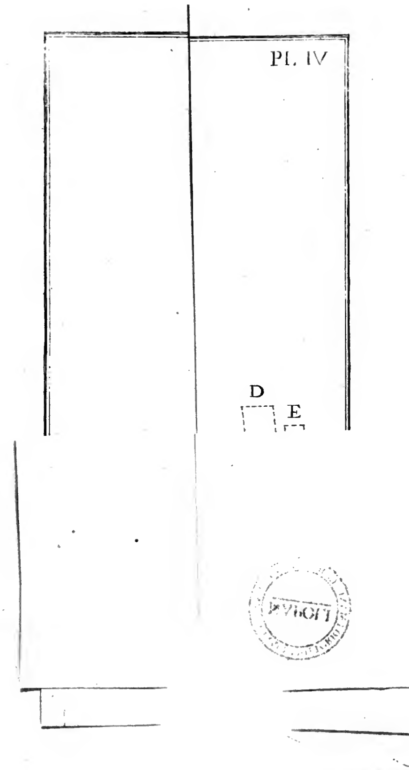
[illegible]

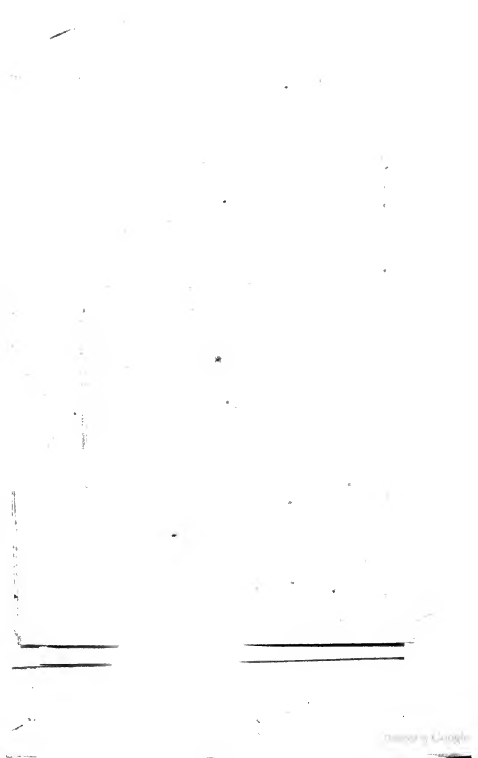
[illegible]

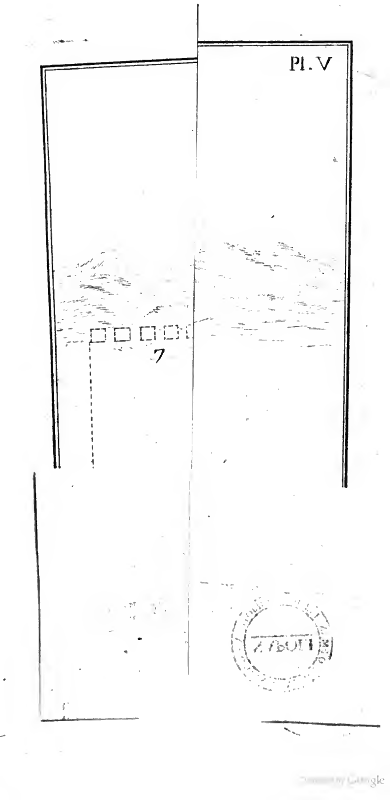
Pl. III





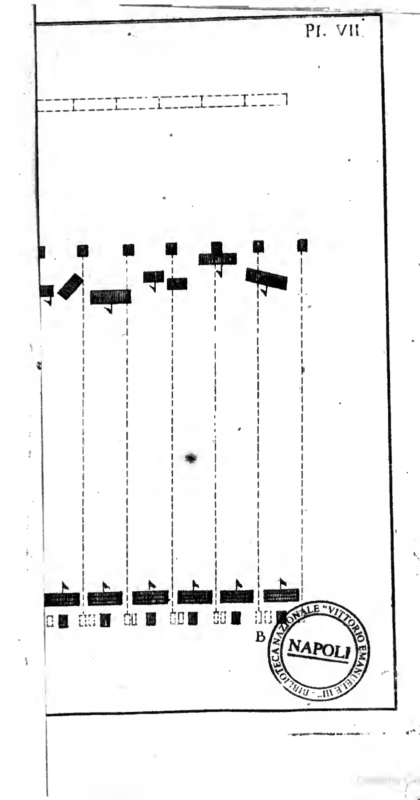

D
E




Pl. V
7

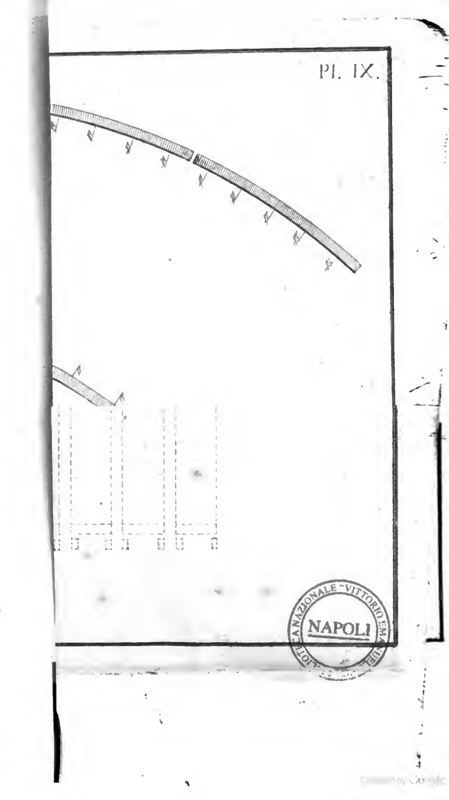
Pl. VI

B

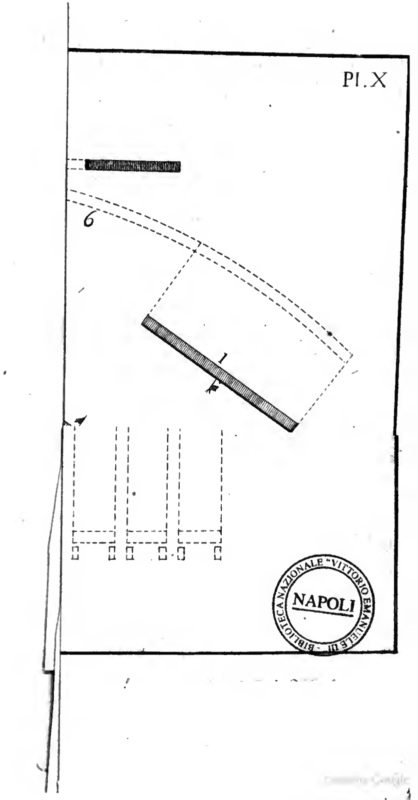

Pl. VII.
B
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

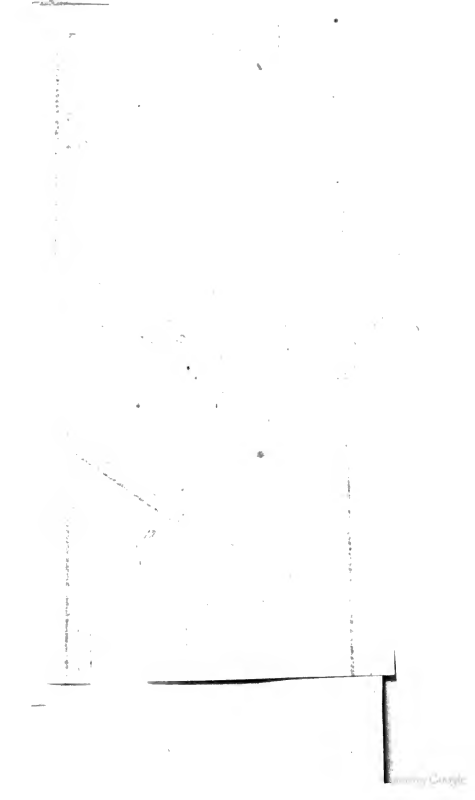
D

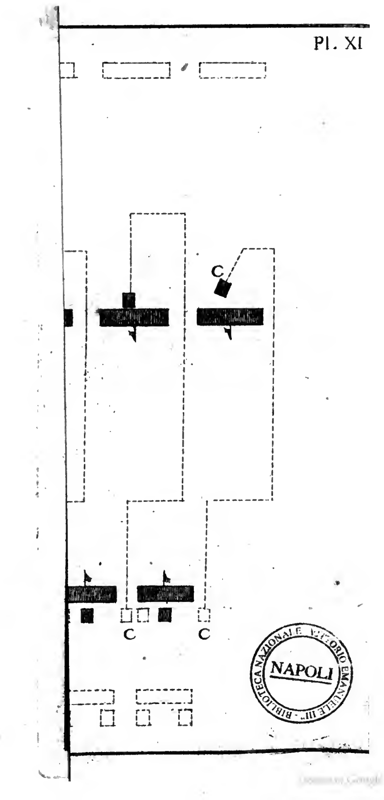
C C

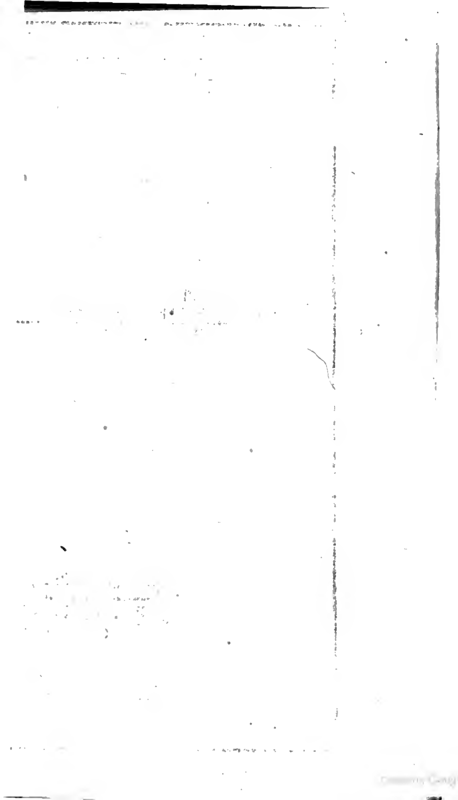

Pl. IX.

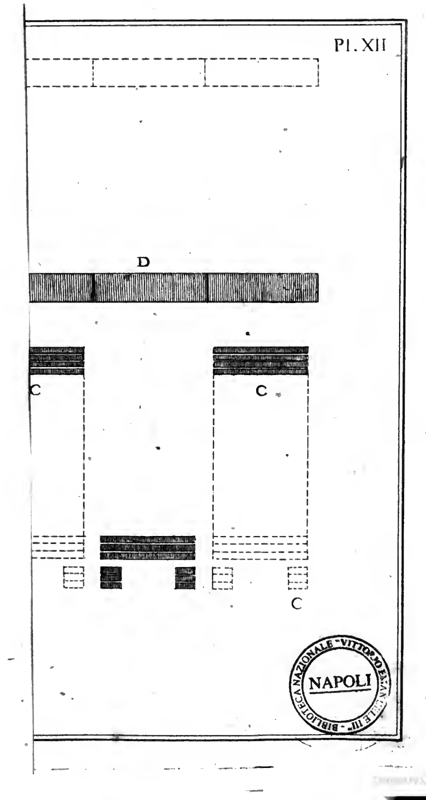


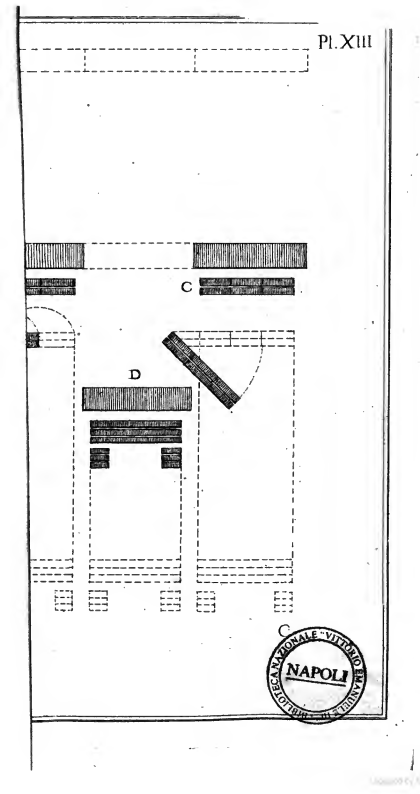

Pl. X
6
1

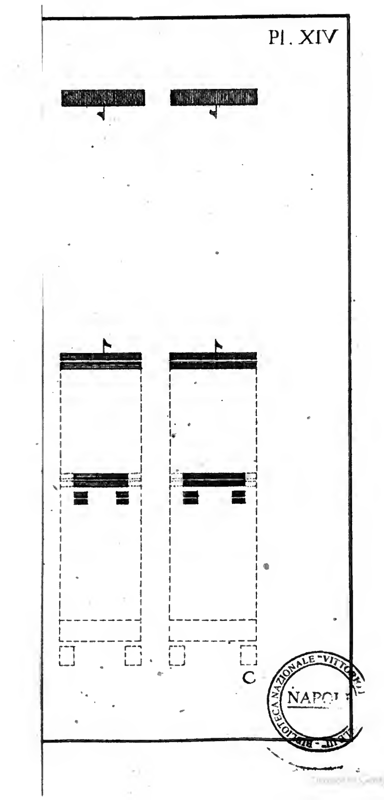


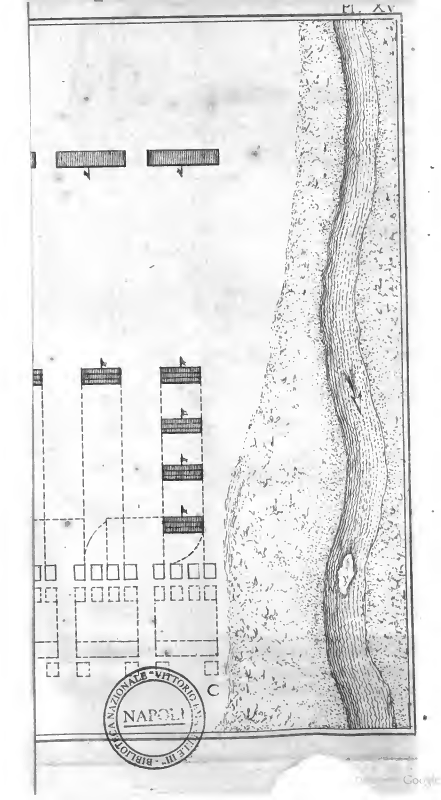

Pl. XI
C
C
C

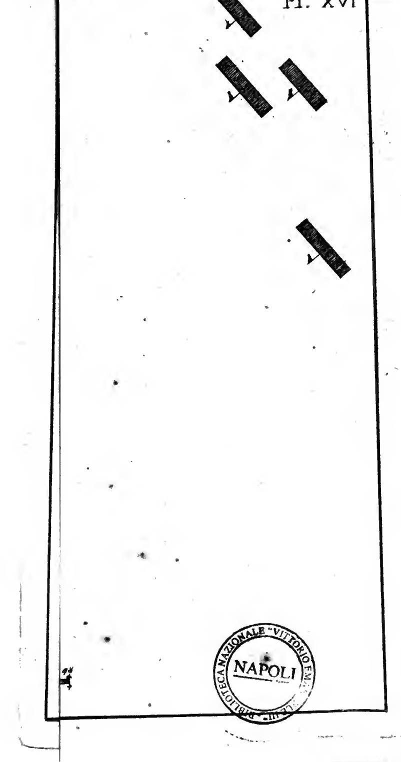


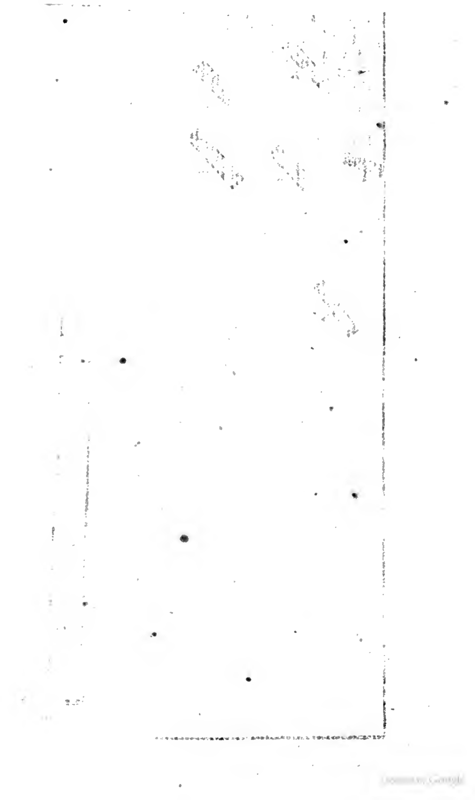

D
C
C
C

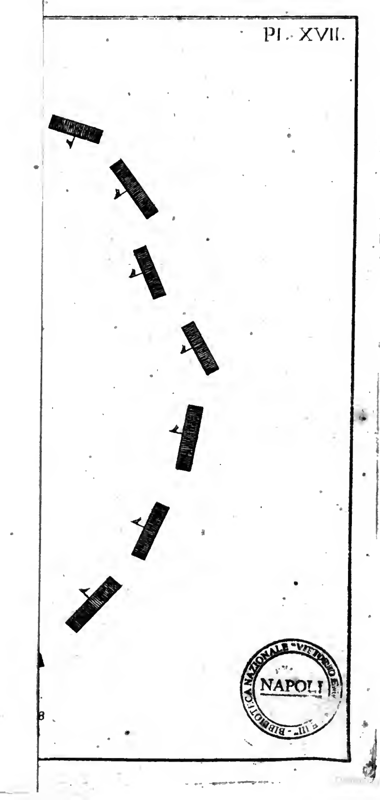

Pl. XIII
C
D
C

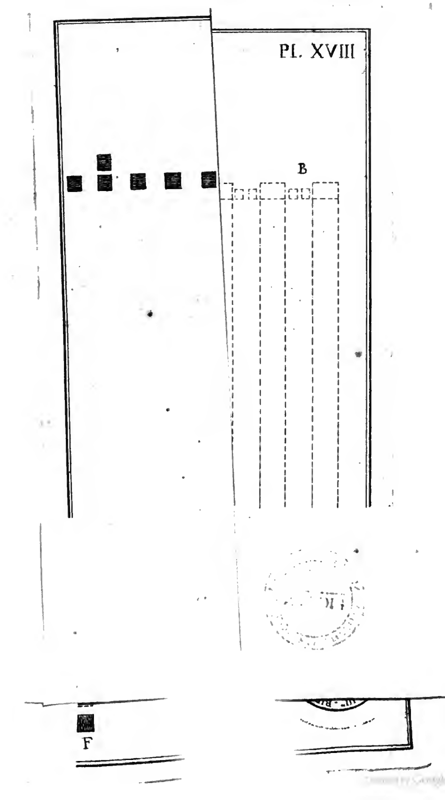

Pl. XIV
C


Pl. XV
C

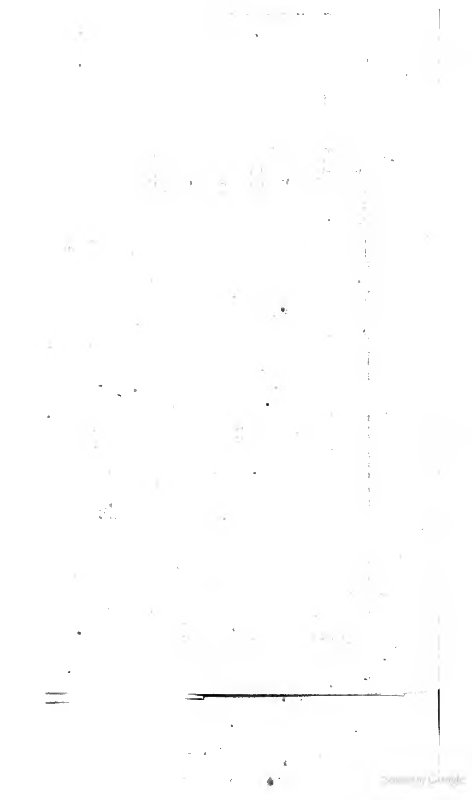

Pl. XVI

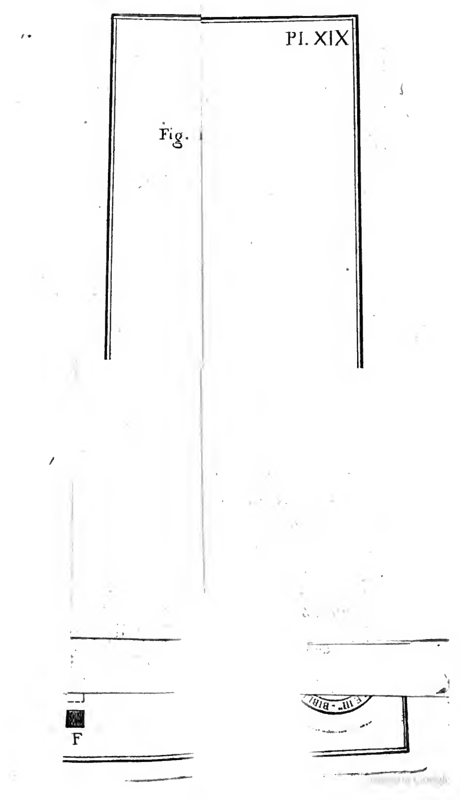


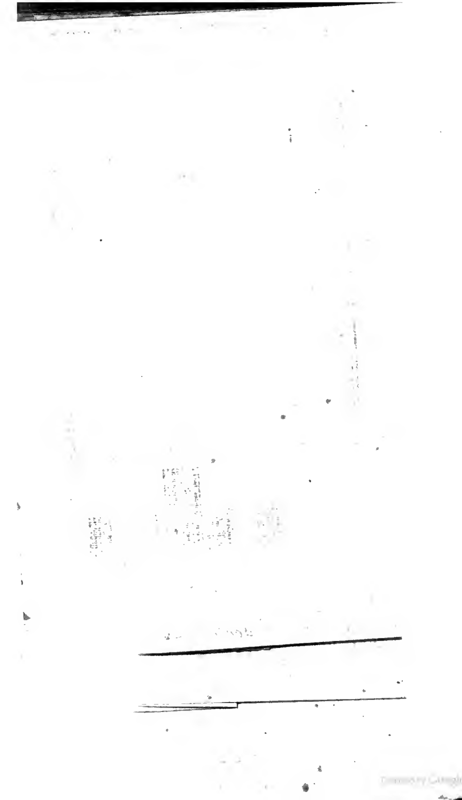

Pl. XVII.

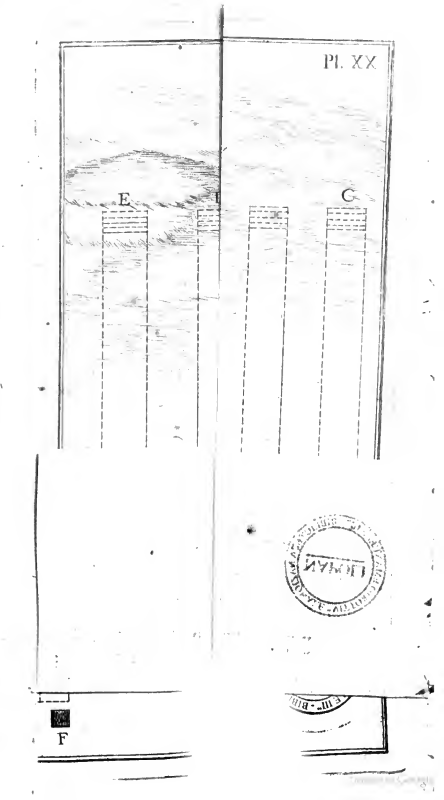


Pl. XVIII
B
F

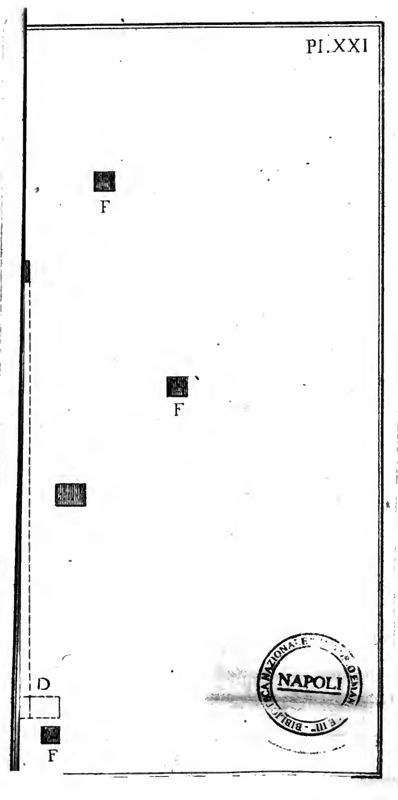



Pl. XIX
Fig.
F



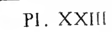

Pl. XX
E
C
F

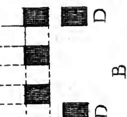



Pl.XXI
F
F
D
F

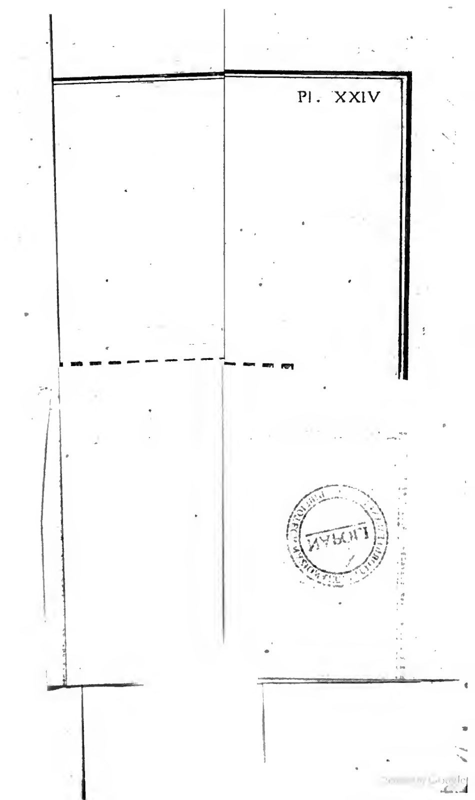
Pl. XXII




Pl. XXIII

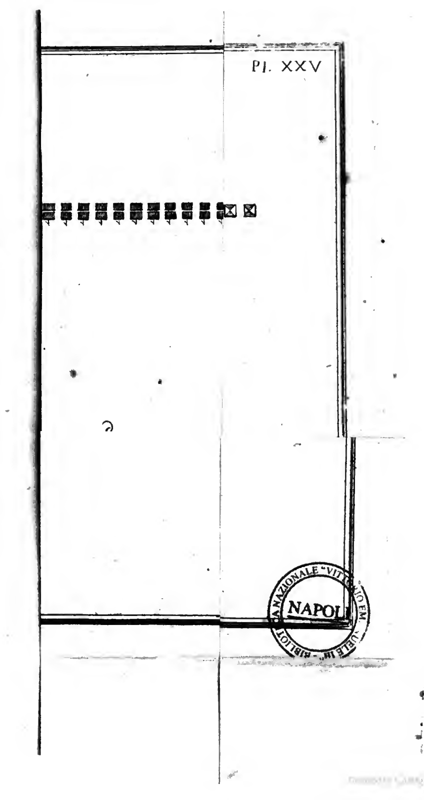

D
B
D

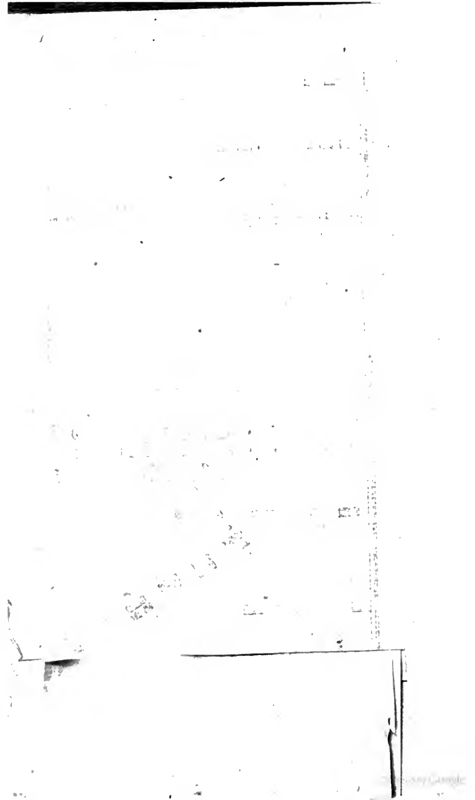


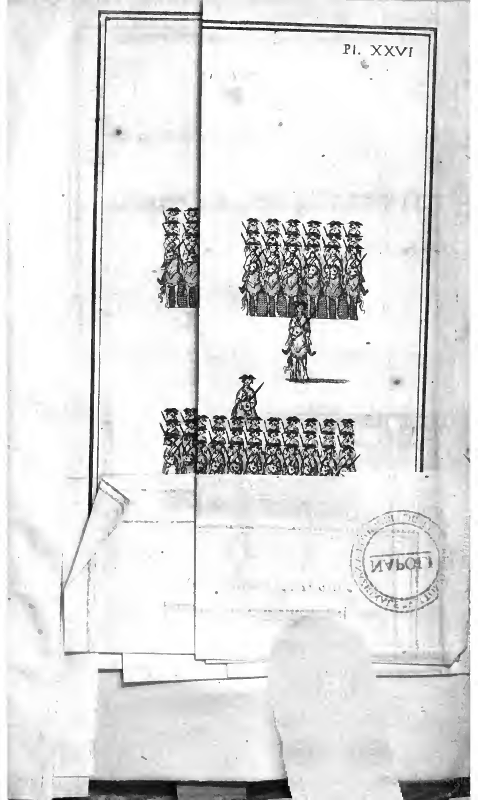

Pl. XXIV

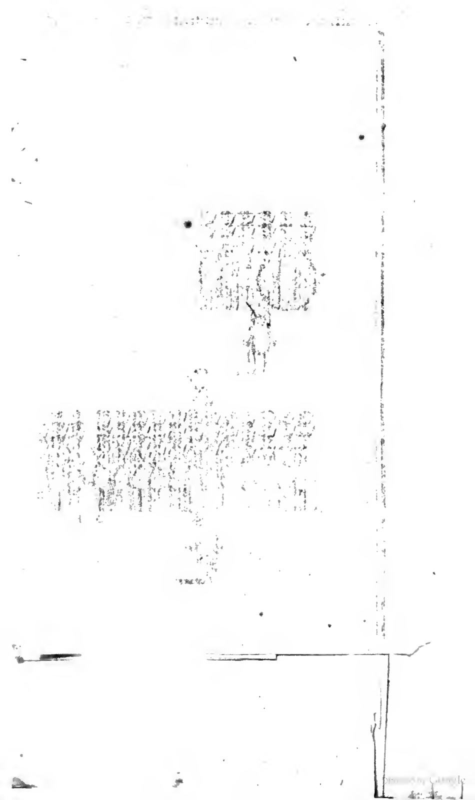
[illegible]

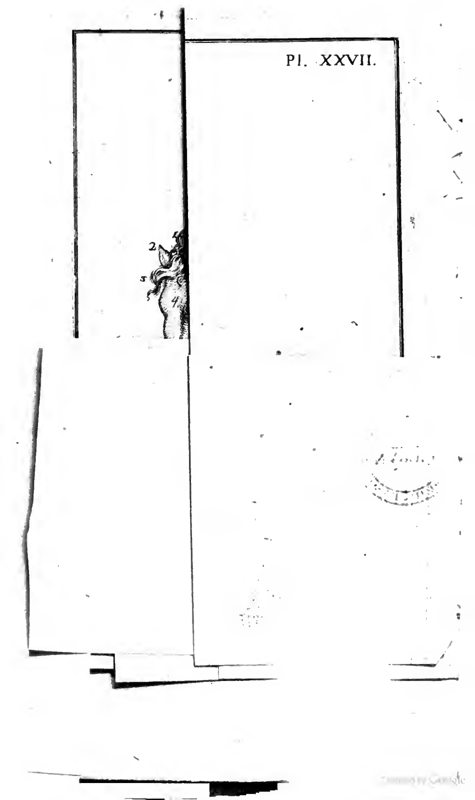
Pl. XXV



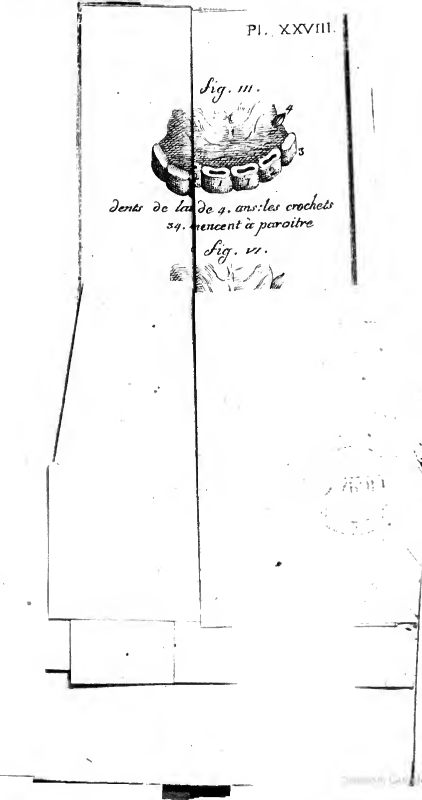


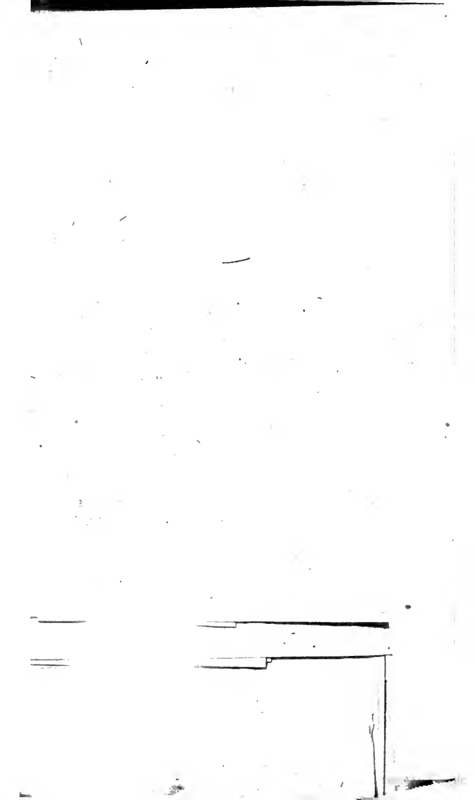

Pl. XXVI

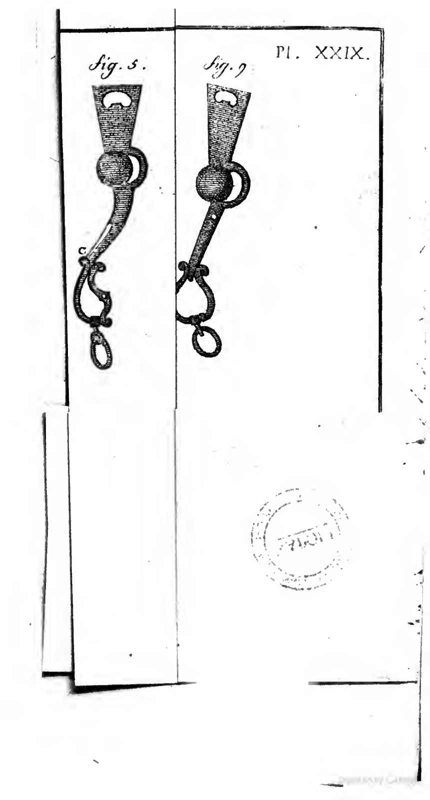



Pl. XXVII.
2
5
4




Pl. XXVIII.
Fig. III.
4
3
2
1
1
2
Dents de la[it] de 4. ans: les crochets
[comm]encent à paroitre
Fig. VI.




Pl. XXIX.
fig. 5.
fig. 7
c

